LE THÉATRE DE MONSIEUR QUINAULT,

CONTENANT

SES TRAGEDIES, COMEDIES, ET OPERAS.

NOUVELLE EDITION

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME III.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenuës dans ce troisiéme Tome.

AGRIPPA
ROI D'ALBE,
OU LE FAUX
TIBERINUS,

TRAGI-COMEDIE.

Repreſentée en 1660.

ACTEURS.

LAVINIE, Princesse du sang des Rois d'Albe.

ALBINE, fille de Tirrhene, & sœur d'Agrippa.

CAMILLE, confidente de Lavinie.

JULIE, confidente d'Albine.

MEZENCE, neveu de Tiberinus.

FAUSTE, confident de Mezence.

TIRRHENE, Prince du sang d'Ænée; pere d'Agrippa & d'Albine.

AGRIPPA, fils de Tirrhene, regnant sous le nom & la ressemblance de Tiberinus Roi d'Albe.

LAUSUS, } Officiers d'Agrippa.
ATIS, }

GARDES.

La Scene est au Palais des Rois d'Albe, dans l'Appartement de Lavinie.


AGRIPPA.

AGRIPPA, ROI D'ALBE, OU LE FAUX TIBERINUS,

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LAVINIE, ALBINE, CAMILLE, JULIE.

LAVINIE.

VOTRE malheur au mien n'eſt pas à comparer,
Conſolez-vous, Albine, & laiſſez-moi pleurer.

ALBINE.

Que vous connoiſſez peu la douleur qui m'emporte,
Si vous croyez la vôtre, & plus juſte & plus forte!

LAVINIE.

Dans l'Illustre Agrippa massacré lâchement,
Vous ne perdez qu'un frere, & j'y perds un amant.

ALBINE.

J'y perds un frere unique ; & le mal qui m'accable,
Est d'autant plus cruel qu'il est irréparable :
Mais pour vous en effet l'on doit vous plaindre moins,
Le Prince à vous aimer a mis ses plus grands soins :
Et pour vous consoler vos yeux ont sçû vous faire
Beaucoup plus d'un amant, & je n'avois qu'un frere.

LAVINIE.

J'avois plus d'un amant avant ce dur revers,
Mais je n'en aimois qu'un, Albine, & je le perds ;
Le Roi jusques au jour qu'il perdit votre frere,
Vous a parlé d'hymen, a tâché de vous plaire,
Et le devant haïr, peut-être en votre cœur,
Un frere ne fait pas toute votre douleur.

ALBINE.

Ne me soupçonnez point d'un sentiment si lâche ;
Ce coup d'avec le Roi pour jamais me détache ;
Et soüillé de mon sang, il me fait trop d'horreur ;
Pour lui pouvoir laisser quelque place en mon cœur.
Le retour en ces lieux de ce Tyran infâme,
Rouvre encor de nouveau cette plaie en mon ame,
Et quelque juste ennui qu'il renouvelle en vous,
Au près de mes malheurs, les vôtres sont bien doux.
Près d'un an écoulé depuis notre disgrace,
Est pour vous consoler un assez long espace.

LAVINIE.

Dites, dites pour vous, c'est bien plus aisément
Que l'on peut oublier un frere qu'un amant.
L'Amour est bien plus tendre, en pareille avanture,
Et n'est pas consolé si-tôt que la nature.

Le sang dans ses transports, content d'un peu de deüil,
Ne va jamais plus loin que les bords du cercueil;
On cesse d'être sœur quand on n'a plus de frere;
La nature s'arrête, & n'a plus rien à faire;
Mais l'Amour qui pénétre au creux d'un monument,
Peut faire encore aimer, quand on n'a plus d'amant.

ALBINE.

Pour regretter mon frere, & croître ma tristesse,
L'interêt de ma gloire est joint à ma tendresse:
Des vieux ans de mon Pere étant l'unique appui,
Toute notre esperance expire avecque lui.
Nous descendons du sang dont Albe est l'heritage,
Mais c'est d'un peu trop loin pour en prendre avantage,
Vous, vous touchez au trône, & la Fortune un jour,
Pourroit vous consoler des rigueurs de l'Amour.

LAVINIE.

Mon cœur est à l'Amour, & non à la Fortune;
Je tiendrois maintenant la Couronne importune,
Et quand tout ce qu'on aime entre dans le tombeau,
La pompe est une peine, & le sceptre un fardeau;
Après Tiberinus, & son neveu Mezence,
L'Empire ici m'est dû par les droits de naissance;
Mais le Roi trop cruel qui possede ce rang,
Soüille par ses forfaits, son trône, & notre sang;
Et son ayeul Ænée, en ses faits magnanimes,
Fit voir moins de vertus, qu'il n'a commis de crimes.
Le meurtre d'Agrippa massacré par ses coups,
Fut comme le dernier, le plus cruel de tous:
Il sortoit de son sang, & jamais plus de zele
N'éclatta pour un Roi, dans un sujet fidéle.

Cependant, même aux yeux d'un Pere infortuné,
Par ce Tyran barbare il fut assassiné,
Sans avoir pû jamais l'accuser d'autre offense,
Que d'avoir avec lui beaucoup de ressemblance.
Après ce crime affreux, le sang ni le devoir
N'ont rien en sa faveur qui puisse m'émouvoir:
Je ne vois plus en lui de parent ni de maître,
Je ne le connois plus, ni ne le veux connoître;
Et l'injuste assassin de mon illustre Amant,
Doit tout apprehender de mon ressentiment.
Mais qui s'approche?

ALBINE.

Adieu, c'est le Prince Mezence,
Son amour près de vous ne veut pas ma présence.

SCENE II.

LAVINIE, MEZENCE, FAUSTE, CAMILLE.

LAVINIE.

Vous voyez de vos soins quel est pour moi le fruit,
Dès que vous m'abordez, tout le monde me fuit.

MEZENCE.

Si c'est moi qui fais fuir Albine qui vous quitte,
J'ôte à votre douleur un objet qui l'irrite.

LAVINIE.

Le neveu du Tyran qui fait tout mon malheur,
Doit bien plutôt encore irriter ma douleur.

MEZENCE.

Par quelle cruauté, puni par votre haine,
Sans avoir part au crime, ai-je part à la peine?

Quand j'aurois de ma main fait périr votre amant,
Pourriez-vous me traiter plus inhumainement ?

LAVINIE.

Et qui peut m'assurer que votre jalousie,
N'ait point poussé la main qui termina sa vie ?
Le Roi contre Agrippa n'étoit point irrité :
Que sçai-je si son bras n'étoit pas emprunté ?
Et n'a point immolé cette illustre victime,
Pour vous mettre en état de joüir de son crime ?

MEZENCE.

Hier le Roi sur ce point, s'expliquant hautement,
Fit voir qu'il soupçonna la foi de votre Amant,
Qu'il l'avoit fait si grand qu'il lui fut rédoutable,
Et qu'enfin avec lui le trouvant trop semblable,
Il voulut, pour s'ôter tout sujet de terreur,
Prévenir par la mort quelque funeste erreur.
Pour les bien discerner, quelque soin qu'on put prendre,
Leur rapport étoit tel qu'on s'y pouvoit méprendre,
Et qu'aprés les avoir cent fois considerez,
Je m'y trompois, moi-même, à les voir séparez.

LAVINIE.

La nature oublia sans doute, en leurs visages,
Ce dehors different qu'on voit dans ses ouvrages;
Et contre sa coutume elle ne mit jamais
En deux corps séparez, de si semblables traits.
Mais la diversité qui distingue nos trames,
Au défaut de leurs corps, se trouvoit dans leurs ames,
Et la nature en eux, avec des soins prudens,
L'oubliant au dehors, la mit toute dedans.
Mon Amant eut une ame, aussi noble, aussi belle,
Que celle du Tyran est perfide & cruelle;
Et ce Heros reçut bien plutôt le trépas,
Parce qu'à ce Barbare il ne ressembloit pas.

MEZENCE.

Ce transport violent n'a rien de condamnable ;
Le Roi même envers vous sent bien qu'il est coupable.
Hier, pour le recevoir m'étant fort avancé,
Il me parla de vous, dès qu'il m'eut embrassé ;
Et lorsque je lui dis la profonde tristesse
Où la mort d'Agrippa vous plonge encor sans cesse,
Je l'oüis soûpirer : je le vis s'émouvoir,
Et pour vous consoler, il promit de vous voir.

LAVINIE.

Ah ! c'est le dernier mal qui me restoit à craindre !
Ce cruel à le voir prétend donc me contraindre ?
Et pour nouveau tourment, veut offrir à mes yeux
Une main teinte encor d'un sang si précieux !

MEZENCE.

Dans le premier combat, au gré de votre haine,
Un trait fatal perça cettte main inhumaine ;
Et le destin fit voir par ce coup merité,
Qu'on ne peut vous déplaire avec impunité.

LAVINIE.

Les Dieux justes vengeurs du sang de l'innocence,
N'ont fait encor sur lui, qu'ébaucher leur vengeance ;
Et le trait dont sa main a senti le pouvoir,
N'est qu'un premier éclat du foudre prêt à choir.
Vous-même qui suivez ses barbares maximes,
Et qu'avec lui le sang unit moins que les crimes,
Redoutez que ces Dieux, dans leur juste couroux,
N'étendent leur vengeance & leurs traits jusqu'à vous.
Mais vous n'en croyez point, & vous en faites gloire.

MEZENCE.

Si je n'en ai pas crû, je commence d'en croire :

Je me sens convaincu, graces à vos beautez,
Que l'on doit de l'encens à des Divinitez :
De vos charmes divins l'éclat tout admirable
Force assez de connoître un pouvoir adorable ;
Et quand j'aurois toujours douté qu'il fut des Dieux,
Pour en croire, il suffit d'avoir vû vos beaux yeux.
Du moins, quand en effet, j'aurois l'erreur encore
De ne connoître pas tous les Dieux qu'on adore,
Près de vous, quelque erreur dont on soit prévenu,
L'Amour n'est pas un Dieu qui puisse être inconnu.

LAVINIE.

Quoi qu'il en soit enfin, Prince, à ne vous rien taire,
Agrippa n'étant plus, rien ne me sçauroit plaire.
Le Ciel dans ce Heros pris soin de renfermer
Les vrais & seuls appas qui me pouvoient charmer ;
L'invincible pouvoir d'un destin tout de flamme,
N'attacha qu'à lui seul tous les vœux de mon ame,
On ne doit à l'Amour qu'un tribut à son choix,
Et c'est trop pour un cœur d'aimer plus d'une fois.

MEZENCE.

Je n'en sçaurois douter, inhumaine Princesse :
Cet amant seul a pris toute votre tendresse,
Et reservant pour moi toute votre rigueur,
Son ombre encor suffit pour m'ôter votre cœur :
Votre courroux s'accroît, plus mon amour éclatte.

LAVINIE.

Perdez donc cet amour.

MEZENCE.

Le perdre ! Hélas, ingrate !
Plutôt toujours pour moi, gardez ce fier courroux,
Et laissez-moi du moins l'amour que j'ai pour vous.

Dûſſai-je voir toujours vos beaux yeux en colere,
Ils ont beau s'irriter, ils ne ſçauroient déplaire.
Pour des deſtins divers, le Ciel nous ſçut former.
Le vôtre eſt d'être aimable, & le mien eſt d'aimer.
Mais vous n'écoutez point, & vos yeux qui s'agitent,
Laſſés de mes regards, avec ſoin les évitent.

LAVINIE.

Voici de mon amant le Pere infortuné,
Quelque ſouci le preſſe, il paroît étonné.

SCENE III.

TIRRHENE, LAVINIE, MEZENCE, FAUSTE, CAMILLE.

TIRRHENE *à Mezence.*

Ne vous offenſez pas, Seigneur, ſi je m'avance,
J'apporte à Lavinie un avis d'importance;
Et je viens l'avertir que l'on m'a fait ſçavoir
Que le Roi va ſortir à l'inſtant pour la voir.

LAVINIE *à Mezence.*

Ah! Prince, ſi votre ame à ma peine eſt ſenſible,
Empêchez qu'on m'expoſe à ce tourment horrible,
Et tâchez par vos ſoins d'épargner à mes yeux,
Le ſupplice de voir cet objet odieux.

MEZENCE.

Mon plus ardent deſir eſt celui de vous plaire,
Et de tout mon pouvoir je cours vous ſatisfaire.

SCENE IV.

TIRRHENE, LAVINIE, CAMILLE.

TIRRHENE.

Le Prince entreprendra de l'arrêter en vain ;
Je ne connois que trop ce Tyran inhumain :
Son ame violente en ses desirs persiste,
Et sa fureur s'accroît pour peu qu'on lui resiste.
Pour mieux vous en défendre, il faut vous retirer.
Je doute que chez vous par force il ose entrer,
Il ne passera point à cette audace extrême.
Ce méchant craint le peuple, & le peuple vous aime....

LAVINIE.

Mais pour vous....

TIRRHENE.

Que peut craindre un Pere désolé ?
Le plus beau de mon sang par ses mains a coulé ;
Pour le peu qui m'en reste, il faut peu me contraindre,
Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Je veux lui reprocher son crime aux yeux de tous...
Gardez qu'il ne vous voye, il vient, retirez-vous.

SCENE V.

AGRIPPA sous le nom de Tiberinus, *MEZENCE*, *LAUSUS*, *ATIS*, *TIRRHENE.*

AGRIPPA *à Mezence.*

QU'on ne m'en parle plus, je veux voir Lavinie.

(Mezence se retire.)

(à Lausus.)

Vous, allez donner ordre à la cérémonie.
Faites tout préparer pour rendre grace aux Dieux
D'avoir mis par mes soins le calme dans ces lieux.

à Atis.

Que le reste s'éloigne, & devant que je sorte
Qu'aucun n'entre en ce lieu... Quoi! l'on ferme la porte!

TIRRHENE.

Oüi, l'on la ferme; Ingrat, & c'est par mes avis.

AGRIPPA.

Mon Pere....

TIRRHENE.

A peine en vous je reconnois mon fils.
Nous sommes sans témoins, je parle en assurance.
Quoi! Chercher Lavinie, & contre ma défense!
Oubliez-vous ainsi ce qu'avoit ordonné
Un Pere, dont les soins vous ont seuls couronné?
Ne vous souvient-il plus que c'est par ma prudence
Que vous tenez ici la suprême puissance?

Et que vous ne vivez, ni regnez que par moi?

AGRIPPA.

Je n'ai rien oublié de ce que je vous doi.
Lorsque pour rassurer la frontiere allarmée,
Tiberinus pressé de joindre son armée,
N'ayant que nous pour suite avec trois de ses gens,
Passant l'Albule à gué, fut abîmé dedans,
Ce fut vous, dont le soin m'inspira l'assurance
De regner après lui par notre ressemblance,
Et sçut persuader les témoins de sa mort
De m'assister à prendre & son nom, & son sort.
Tandis que sous ce nom qu'il m'a fait méconnoître,
J'ai trompé tout le Camp, & m'y suis rendu maître,
Pour mieux fendre, en ces lieux retournant sur vos pas,
Vous avez au Roi même imputé mon trépas.

TIRRHENE.

Mais lorsque pour tenir l'entremise couverte,
Je vous quitai, pour feindre encor mieux votre perte,
Et pour en accuser la main même du Roi,
L'ordre le plus pressant que vous eûtes de moi,
Pour conserver le Sceptre, & vos jours, & ma vie,
Ne fut-ce pas, sur tout, d'oublier Lavinie?
Cependant, aussi-tôt qu'on vous voit de retour,
Je vois encor pour elle éclater votre amour?
Vous venez hazarder qu'un soupçon, qui peut naître
Par l'éclat de vos feux, vous fasse reconnoître,
Et qu'un œil éclairé par cette vieille ardeur,
Dessus les traits du Roi, découvre un autre cœur.
Il falloit sur le Trône étouffer cette flamme,
Il falloit commencer à regner dans votre ame,

Etre Roi tout-à-fait, & sçavoir reprimer.. .

AGRIPPA.

Pour être Roi, Seigneur, est-on exempt d'aimer?
Pour avoir pris un sceptre, en est-on moins sensible?
Le Trône aux traits d'amour est-il inaccessible?
Pensez-vous qu'à ce Dieu les Rois ne doivent rien?
Et qu'il soit quelqu'Empire indépendant du sien?

TIRRHENE.

Ah! Quittez ces erreurs; l'Amour & ses chimeres,
Sont des amusemens pour des ames vulgaires.
La foiblesse sied mal à qui donne des loix,
Et la seule grandeur est l'amour des grands Rois:
Agissez comme eût fait Tiberinus lui même.

AGRIPPA.

Mais il aimoit ma sœur, voulez-vous que je l'aime?
Que je presse un hymen horrible, incestueux?

TIRRHENE.

Non, un crime de vous n'est pas ce que je veux.
L'heur de vous voir au trône à mes vœux peut suffire;
Mais ne hazardez point cette gloire où j'aspire:
Je veux que mon sang regne, & c'est ma passion.

AGRIPPA.

Quel mal fait mon amour à votre ambition?
Lavinie est le charme où mon ame est sensible,
Son cœur avec le sceptre est-il incompatible?
Quel péril voyez-vous à lui tout reveler?

TIRRHENE.

Elle est jeune, elle est fille, & pourroit trop parler.
Fiez-vous à moi seul: tout m'allarme, & me blesse,
Tout m'est suspect d'ailleurs, l'amour, vous, la Princesse,

Les amans osent trop, l'amour est indiscret,
La nature est plus sûre, & plus propre au secret.
Quand même Lavinie auroit l'art de se taire,
Vous ne vous pourriez pas empêcher de lui plaire;
Et si vous lui plaisiez, on verroit aisement
Que Lavinie en vous connoîtroit son amant.
Pour mieux garder le sceptre, il faut souffrir sa haine,
Et payer à ce prix la grandeur souveraine.

AGRIPPA.

Ah! Vous n'estimez point ce prix si grand qu'il est,
Et le sceptre n'est pas si doux qu'il vous paroît.
Depuis que votre soin à qui je m'abandonne,
A voulu sur ma tête attacher la Couronne,
Je n'ai point ressenti cette felicité,
Et ces vaines douceurs, dont vous m'aviez flatté.
Je vois incessamment le Ciel qui me menace:
Les témoins de la mort du Roi pour qui je passe,
Et qui m'aidoient à prendre un rang si glorieux,
Dans le premier combat périrent à mes yeux;
Sur cet objet encor ma vûë étoit baissée,
Lorsque d'un trait fatal j'eus cette main percée,
Comme si le Ciel juste eut voulu la punir
Du sceptre dérobé qu'elle osoit soutenir.

TIRRHENE.

Ne craignez rien du Ciel, il vous est favorable:
Bien qu'à Tiberinus vous soyez tout semblable,
Les témoins de sa mort pouvoient vous découvrir;
Et le Ciel vous fit grace en les faisant périr.
Votre main sans ce coup eut même pû vous nuire,
On vous eut pû connoître à la façon d'écrire;
Et pour vous donner lieu de regner sans frayeur,
Le coup qui la perça fut un coup de faveur.
Le sort comble avec soin votre regne de gloire;
Vous avez entassé victoire sur victoire,
Et venez de forcer les Rutules défaits,
Après cent vains efforts, à demander la paix,

Si du Prince en regnant vous occupez la place.
La justice du Ciel vous y met & l'en chasse.
Noirci de cent forfaits qui l'ont deshonoré,
Au dernier attentat il s'étoit préparé;
Et sans l'amour qu'il prit depuis pour Lavinie,
Par qui l'ambition de son cœur fut bannie,
Malgré le nœud du sang, de fureur trausporté;
Sur Tiberinus même il auroit attenté.
Regnez mieux qu'il n'eut fait, meritez la Couronne,
Mezence en est indigne, & le Ciel vous la donne:
Et puisqu'ici les Rois sont les portraits des Dieux,
Faites-en un en vous qui leur ressemble mieux.

AGRIPPA.

Le trône eut pû changer ses injustes maximes:
Respectons sa naissance, en détestant ses crimes.
Noirci d'impietez, de meurtres, d'attentats,
Il sort toujours d'Ænée.

TIRRHENE.

Et n'en sortons-nous pas?
Le sang des Dieux qu'Ænée a transmis à sa race,
Dans le cœur de Mezence & s'altere & s'efface.
Quoi que plus loin en nous l'éclat s'en soutient mieux;
Et s'il est de plus près sorti du sang des Dieux,
Le pur sang des Heros, quand la vertu l'anime,
Vaut bien le sang des Dieux corrompu par le crime:
Il se mocque des loix, se rit des Immortels,
Ses forfaits ont passé jusques sur les Autels,
Et les Dieux offensez pour en tirer vengence,
Avec eux contre lui, vous font d'intelligence.
Pour l'éloigner du trône, & pour le lui ravir,
C'est de vous que le Ciel a voulu se servir,
Vous êtes l'instrument sur qui son choix s'arrête;
Et puisqu'il veut enfin emprunter votre tête,
Souffrez-y la Couronne, & vous représentez
Que c'est à tous les Dieux à qui vous la prêtez.

AGRIPPA.

Accommodez ma flamme, avec le diadême ;
Je consens à regner, mais consentez que j'aime.

TIRRHENE

L'amour de Lavinie expose trop nos jours,
Si vous voulez aimer, prenez d'autres amours.

AGRIPPA.

Je ne sçaurois rien voir de plus aimable qu'elle.

TIRRHENE.

Regardez la Couronne, elle est encor plus belle.

AGRIPPA.

Je suis amant, Seigneur, & vous ambitieux ;
Et nous ne voyons pas avec les mêmes yeux.
Le sceptre que j'ai pris ne m'a jamais sçû plaire,
Qu'autant qu'à mon amour je l'ai crû necessaire :
Mezence étoit amant, en même lieu que moi,
Et pouvoit être heureux s'il fut devenu Roi.

TIRRHENE.

Il garde encor ses feux, gardez le diadême.

AGRIPPA.

Mais sous le nom du Roi du moins souffrez que j'aime.

TIRRHENE.

Sous ce nom odieux vous serez méprisé.

AGRIPPA.

Ah! qu'un mépris est doux sous un nom supposé!
Caché sous les faux traits d'un Prince, où Lavinie
Ne croit voir qu'un tyran qui m'arracha la vie,
Sa rigueur n'aura rien que de charmant pour moi,
Ses dédains me seront des garants de sa foi ;
Comme assassin ensemble, & Rival de moi-même,
Son courroux me doit être une faveur extrême,
Et pour mieux m'exprimer sa tendresse en ce jour,
La haine servira d'interpréte à l'amour.

TIRRHENE.

Hé bien, flattez vos feux de cette douceur vaine,
Et pendant son amour joüissez de sa haine ;
Sondez jusqu'où pour vous son cœur est enflammé,
Et sous un nom haï goûtez l'heur d'être aimé.
J'ai d'importans secrets dont je dois vous instruire,
Mais un long entretien ici nous pourroit nuire.
Tirant le corps du Roi, sous votre nom, des flots,
A ses Manes errans je rendis le repos ;
Je fis seul son bucher, & ramassai sa cendre,
Et chacun dans mon deüil s'est si bien sçû méprendre,
Que tous les factieux trompez par mes regrets,
Se sont ouverts à moi de leurs complots secrets.
Pour nous revoir, feignez d'en vouloir à ma tête,
Avant la fin du jour commandez qu'on m'arrête ;
Vous m'examinerez, & je prendrai ce temps
Pour vous dire les noms de tous les mécontens :
Cependant contre moi, paroissez en furie,
Dites que mes conseils ont fait fuir Lavinie,
Menacez, & d'abord m'ordonnez en courroux
De n'approcher jamais ni d'elle ni de vous.

AGRIPPA.

De ce que je vous dois, faire si peu de conte !

TIRRHENE.

Un mépris qui vous sert ne me peut faire honte ;
Je vous defends moi-même ici de m'épargner ;
Ma véritable gloire est de vous voir regner.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBINE, JULIE.

JULIE.

CE Palais n'est pour vous qu'un objet de tristesse.
Pouvez-vous y rentrer ?

ALBINE.

C'est pour voir la Princesse.
L'amitié, tu le sçais, nous unit fortement,
Au frere que je perds, elle perd un amant;
Et mêlant nos ennuis, qui par là s'adoucissent,
Outre notre amitié, nos malheurs nous unissent.
Mezence m'a trop tôt contrainte à la quitter;
Et sentant aujourd'hui tous mes maux s'augmenter,
J'en veux aller chez elle adoucir l'amertume,
Mais la porte est fermée, & contre la coutume.

JULIE.

Peut-être que le Roi de son deüil averti,
Est entré pour la voir, & qu'il n'est pas sorti.

ALBINE.

S'il est vrai, je l'attens; & pleine de furie;
Je veux lui reprocher sa lâche barbarie,

Et dans l'ennui mortel dont mon cœur est pressé,
Lui demander raison du sang qu'il a versé
Je veux enfin. Mais Dieux ! puis-je bien t'en instruire ?

JULIE.

Qui vous fait hésiter ? Craignez-vous de me dire
Que vous le haïssez ? & qu'un courroux puissant...

ALBINE.

Pour dire que l'on hait, l'on n'hésite pas tant.

JULIE.

Le meurtrier d'un frere à qui le sang vous lie,
Pourroit vous plaire encor ?

ALBINE.

J'en ai bien peur, Julie :
Et mon mal à tes yeux cherche à se découvrir,
Afin que tes conseils m'aident à m'en guérir.
L'ingrat ! qu'il me fut doux autrefois de lui plaire !

JULIE.

Songez que maintenant il vous prive d'un frere.

ALBINE.

Il m'ôte beaucoup plus encor que tu ne crois ;
Il m'a ravi mon frere, & son cœur, à la fois.
Depuis le coup fatal dont mon pere l'accuse,
Je n'ai point de sa part reçu la moindre excuse,
L'ingrat pour m'appaiser, n'a pris aucun souci ;
Et si mon frere est mort, son amour l'est aussi.

JULIE.

Vous ne devez pleurer qu'un frere plein de gloire.

ALBINE.

Il m'étoit cher, Julie, & plus qu'on ne peut croire,
Pour un frere jamais le sang avec chaleur
Ne mit tant de tendresse en l'ame d'une sœur ;
Et la Nature exprès, pour me le rendre aimable,
Sçut même à mon amant le former tout semblable.
Je l'aimois cherement, & sensible à son sort,
J'offre encor tous les jours des larmes à sa mort ;

Mais l'amant que je perd n'ayant que trop de charmes,
Mon frere, à dire vrai, n'a pas toutes mes larmes;
Et son Tyran encore trop cher à mes desirs,
Lui dérobe en secret beaucoup de mes soupirs.
J'ai beau les refuser à cet amant si lâche,
Quand j'en donne au devoir, le dépit m'en arrache:
Et l'amour, malgré moi, mêlé dans mes douleurs,
Partage, avec le sang, mes soupirs & mes pleurs.

JULIE.

Rappellez, pour haïr cet assassin d'un frere,
Ce que de ses fureurs raconte votre pere.

ALBINE.

Mon pere à le haïr tâche de m'animer;
Mais lui-même autrefois m'ordonna de l'aimer.
Si j'aime injustement, j'aimai d'abord sans crime,
J'en reçus de sa bouche un ordre légitime;
Et d'ordinaire on sçait beaucoup mieux obeïr,
Lorsqu'il s'agit d'aimer, que lorsqu'il faut haïr.
Je l'aimai par devoir, je l'aime par coutume:
Et dès qu'on a souffert qu'un premier feu s'allume,
Julie, on s'aperçoit qu'il est si doux d'aimer,
Qu'on peut mal-aisément s'en dés-acoutumer.

JULIE.

Je n'ose avoir pour vous l'injuste complaisance,
D'excuser lâchement un feu qui vous offense
Ce seroit vous trahir que vouloir vous flatter.

ALBINE.

Je ne t'ai dit mon mal que pour y resister,
Et seule étant trop foible à combattre ma flamme;
J'appelle tes conseils au secours de mon ame.

JULIE.

Pour fuir ce feu funeste, & trop honteux pour
vous,
Il faut....

ALBINE.

N'acheve pas, mon pere vient à nous.

SCENE II.

TIRRHENE, ALBINE, JULIE.

TIRRHENE.

O Dure tyrannie! ô rigueur inhumaine!
Vien prendre part, Albine, à l'excès de ma
peine.

ALBINE.

Qui peut causer, Seigneur, le trouble où je vous
voi?

TIRRHENE.

Un outrage nouveau que j'ai reçû du Roi.
Mais, Julie, observez si l'on peut nous entendre,
Sans plainte & sans transport je ne puis te l'ap-
prendre;
Et pour perdre les siens, si-tôt qu'il l'entreprend,
La plainte la plus juste est un crime assez grand.
Lavinie a tantôt refusé sa visite;
Et croyant, qu'en secret, contre lui je l'irrite,
Si j'ose la revoir, il vient de m'assurer.
Qu'à périr aussi-tôt je me dois préparer.
Sa fureur cherche encore à me joindre à ton frere,
Tout le sang de mon fils ne l'a pû satisfaire,
Et la soif qu'il en a ne se peut appaiser
Si jusques dans sa source il ne vient l'épuiser.

Ce n'est pas que la vie ait pour moi quelques charmes,
Je n'ouvre plus les yeux que pour verser des larmes :
Mais te voyant encore, & jeune, & sans secours,
Je dois prendre pour toi quelque soin de mes jours.

ALBINE.

Puisqu'on ne vous défend que de voir Lavinie,
Daignez donc prendre encor ce soin pour votre vie;
Ou si vous la voyez, engagez-la, Seigneur,
A voir du moins le Roi pour calmer sa fureur;
Et de peur que sur vous, sa cruauté n'éclatte,
Par quelques faux respects souffrez qu'elle le flatte.

TIRRHENE.

Tu veux que je l'engage à flatter son amour?

ALBINE.

Son amour!

TIRRHENE.

Ce secret enfin paroît au jour.
Il vouloit aborder la Princesse sans suite;
Et brûlant de dépit de voir qu'elle l'évite,
Dans son premier transport il ne m'a pû cacher
Que pour elle en secret l'amour l'a sçû toucher;
Qu'il n'immola mon fils qu'à cette ardeur couverte,
Que sur leur ressemblance il prétexta sa perte,
Mais que ce fut l'amour qui seul lui fut fatal,
Et qu'il ne le perdit que comme son Rival.
Veux-tu me voir servir, auprès de Lavinie,
Un feu qui de ton frere a fait trancher la vie?
Et mettre enfin, de peur de le suivre au tombeau,
Le cœur de sa maîtresse aux mains de son bourreau.

ALBINE

Non, cette lâcheté, Seigneur, seroit infâme;
Opposez-vous plûtôt à cette indigne flamme,

Irritez Lavinie, & tâchez aujourd'hui
De redoubler encor l'horreur qu'elle a pour lui.
TIRRHENE.
C'est aussi maintenant le souci qui me presse,
ALBINE.
Mais c'est vous exposer que de voir la Princesse;
Le Tyran vous perdra, s'il vient à le sçavoir,
Et sans aucun péril je puis encor la voir.
Laissez-moi tout le soin d'animer son courage.
TIRRHENE.
Va donc, parle, agis, presse; & mets tout en usage
Pour nuire à ce Barbare, & le faire haïr.
ALBINE.
Je vous répons, Seigneur, de vous bien obeïr.
Oüi, Julie en effet je vais me satisfaire,
Et servir à la fois mon dépit, & mon Pere,
Si la Princesse en croit mon violent transport....
Mais on ouvre chez elle, & je la vois qui sort.

SCENE III.

LAVINIE, ALBINE, CAMILLE, JULIE.

LAVINIE.
J'Allois vous voir, Albine, & confuse & troublée.
Vous dire un nouveau mal dont je suis accablée.
Le fier Tiberinus contre moi déclaré,
Soüillé qu'il est du sang d'un Heros adoré,
Par une cruauté qui toujours continuë,
Veut encor m'exposer à l'horreur de sa vûë.
ALBINE.

ALBINE.

Sa fureur va plus loin que d'offrir à vos yeux ?
Le bras qui fit couler un sang si précieux :
Il porte plus avant son injustice extrême.

LAVINIE.

Que peut-il faire plus le Barbare :

ALBINE.

Il vous aime.

LAVINIE.

Ah ! De quel coup affreux frappez-vous mes esprits ?

ALBINE.

Mon pere qui l'a sçû, me l'a lui-même appris ;
Et sans un ordre exprès de fuir votre présence,
Il vous en eût donné la fatale assurance.
Ce feu perdit mon frere, & lui coûta le jour.

LAVINIE.

Hélas ! lui-même, Albine, ignoroit mon amour.
Toujours, un fier orgüeil, tant qu'a véçu ton frere,
S'il m'a permis d'aimer, m'a contrainte à le taire,
J'ai caché tous mes feux avec des soins trop grands....

ALBINE.

Ah ! qu'un Rival jaloux a les yeux pénétrans !
Il aura, malgré vous, éclairé par sa flamme,
Surpris dans vos regards, le secret de votre ame ;
Et si dans le tombeau mon frere est descendu,
C'est pour l'avoir aimé, que vous l'avez perdu.
Cette flamme fatale aujourd'hui découverte,
Vous coûtant votre amant, vous charge de sa perte ;
Et pour trancher ses jours, cet amour odieux
Fût un foudre mortel allumé par vos yeux.
Le tyran, à ses feux donnant cette victime,
Vous a sçû, malgré vous, engager dans son crime,

Et perdant ce Heros par un jaloux transport ;
A rendu votre amour complice de sa mort.

LAVINE.

A ce penser horrible, à cette affreuse Image,
Vous me voyez frémir & d'horreur, & de rage ;
Ah, barbare ! Ah, tyran ! tremble & crains ma fureur,

ALBINE.

Vous ne sçauriez pour lui, concevoir trop d'horreur,
Il est digne, en effet de toute votre haine.
Oüi, pour cet inhumain rendez-vous inhumaine,
Votre colere est juste, & loin d'y resister,
Contre un si lâche amant j'aime à vous irriter :
Puisque son crime vient de l'amour qui l'anime,
Faites son châtiment de ce qui fit son crime :
D'un éternel mépris payant ses cruels vœux,
De l'auteur de vos maux faites un malheureux.
Votre vengeance est sûre & dépend de vous-même.
Pour punir ce Tyran, il suffit qu'il vous aime,
Et l'amour dont son cœur suit l'empire aujourd'hui,
Est du moins un tyran aussi cruel que lui.

LAVINIE.

Ce n'est pas où je veux que ma haine en demeure,
Elle ira bien plus loin, Albine, il faut qu'il meure.
Le sang qu'il a versé demande tout le sien,
Si je respire encor, c'est pour ce dernier bien.
Après mon amant mort, il m'est honteux de vivre,
Mon cœur dans le tombeau tarde trop à le suivre ;
Mais je lui dois vengeance, & mon cœur affligé
N'ose le suivre encor qu'après l'avoir vengé.
Le Tyran de retour à mes fureurs se livre,
Au bien qu'il m'a fait perdre, il a sçû trop survivre ;
Et si mes vœux ardents sont exaucés des Dieux,
Ce jour est le dernier qui doit luire à ses yeux.

Je brûle dans sa mort de goûter l'avantage....
Mais quel soudain effroi paroît sur ton visage ?

ALBINE.

Je tremble de périls où vous semblez courir.

LAVINIE.

Quoique puisse un Tyran, du moins il peut mourir.
L'amour au desespoir ne voit rien d'impossible,
Tiberinus n'a pas un cœur inaccessible ;
Tant de bras contre lui s'uniront avec moi,
Qu'il ne te doit rester aucun sujet d'effroi.
J'ai fait des partisans, Mezence est témeraire,
Et pour servir ma haine aime assez à me plaire.
Fais que de son côté, ton pere prenne soin
De tenir ses amis préparez au besoin.
Mais le Roi va passer.

ALBINE.

(Les gardes paroissent.)

Evitez ce Barbare.

(Lavinie rentre, & Albine continuë.)

L'ingrat mérite assez le sort qu'on lui prépare,
Et toutefois....

JULIE.

Songez vous-même à l'éviter,
Il vient.

ALBINE.

Si je le vois, c'est pour mieux m'irriter.

SCENE IV.

AGRIPPA, ALBINE, JULIE,
Suite.

AGRIPPA.

Le sort m'offre un bonheur où je n'osois prétendre,
Je sçai quels sentimens pour moi vous devez prendre,
Madame, & j'avoûrai que le bien de vous voir,
Etoit une douceur qui passoit mon espoir.

ALBINE.

Il n'est pas mal-aisé de connoître à mes larmes,
Ce qu'au bien de me voir vos yeux trouvent de charmes:
Et d'un frere meurtri tout le sang épanché
Montre à quel point pour moi votre cœur est touché.

AGRIPPA.

Je ne suis point surpris de voir votre colere,
Je vous ai fait outrage en vous ôtant un frere;
De ses traits & des miens le merveilleux rapport
Ne sçauroit envers vous justifier sa mort;
Tout ce que d'une erreur on avoit lieu de craindre,
Ni l'interêt d'Etat....

ALBINE.

Non, non, cessez de feindre.
Je sçai quel interêt fut en vous le plus fort;
L'état moins que l'Amour eut part à cette mort;
Et vous sacrifiant cette illustre victime,
L'Etat fit le prétexte, & l'Amour fit le crime.

Vos feux pour Lavinie armerent votre bras.

AGRIPPA.

Je vois qu'on vous l'a dit, & ne m'en défens pas;
Aussi bien, si j'en crois le sang qui vous anime,
Prétendre à votre cœur seroit un nouveau crime:
Et tout ce qu'a l'amour d'innocent & de doux,
N'auroit rien désormais, que d'affreux parmi nous.

ALBINE.

J'ai dû peu m'étonner que votre ame inhumaine,
Pour se donner ailleurs m'ait pû quitter sans peine,
Vous trouvâtes d'abord dans ce change fatal,
Un grand crime à commettre en perdant un rival,
Et n'eussiez eu jamais, ne cherchant qu'à me plaire,
De rivaux à détruire, & de crimes à faire.
De votre amour pour moi, vous fûtes rebuté
Par le trop d'innocence, & de facilité;
Vous ne pouviez m'aimer que d'un feu légitime;
Mais rien ne vous est doux, s'il ne vous coûte un crime,
Et votre ame aux forfaits unie étroitement,
Se fut fait trop d'effort d'aimer innocemment.

AGRIPPA.

Éclatez, & traitez mon feu pour Lavinie
De noire trahison, de lâche Tyrannie,
Nommez-moi criminel d'adorer ses appas,
Le crime en est si beau que je n'en rougis pas.
Mon cœur se trouve exempt dans des flammes si belles,
Des remors attachez aux flammes criminelles,
Et quoi qu'auparavant noirci de trahison,
Mon amour est en paix, avecque ma raison.

ALBINE.

L'absence des remords est, dans un cœur coupable,
D'un Tyran achevé la marque indubitable,

Et c'eſt où peut monter la derniere fureur
D'être au comble du crime, & n'en voir plus l'horreur.
Après les noirs forfaits que cet amour vous coûte,
Votre ame doit frémir de la paix qu'elle goûte.
Tant qu'un remords demeure en l'ame d'un méchant,
Il a vers l'innocence encor quelque penchant.
C'eſt toujours dans un cœur où la fureur domine,
De la vertu bannie un reſte de racine,
Mais ce reſte eſt détruit quand on eſt ſans combats,
Et l'on ne guérit point d'un mal qu'on ne ſent pas.

AGRIPPA.

Si la perte d'un frere eſt tout ce qui vous bleſſe,
Vous n'aurez rien perdu, que votre douleur ceſſe;
Je vous offre en moi-même un frere plein d'ardeur;
Vous aurez mon eſtime au défaut de mon cœur.

ALBINE.

Votre eſtime? Ah! du moins, dites-moi par quel crime
J'ai pû la mériter cette honteuſe eſtime?
Et puiſque les forfaits ont pour vous tant d'appas,
Dequoi m'accuſez-vous pour ne me haïr pas?
Pour m'offrir un barbare, un Tyran pour mon frere?

AGRIPPA.

Mon eſtime s'augmente avec votre colere:
Et, quelqu'indignité qu'il m'en faille ſouffrir,
Loin de m'en irriter je m'en ſens attendrir.
Le ſang fait plus en vous, que je ne l'oſois croire;
J'ai même, je l'avouë, eu peur, pour votre gloire;
Il m'a ſemblé d'abord, qu'un peu d'émotion
A trahi dans vos yeux votre indignation;
Et qu'encore, à ma vûë, un vieux reſte de flamme
S'eſt, à travers la haine, échappé de votre ame.

ALBINE.

Je n'ai pour vous qu'horreur, n'en doutez nullement :
Si mes yeux ont osé vous parler autrement,
S'ils ont rien avancé dont votre orgueil se louë,
Ce sont des imposteurs que mon cœur desavouë.
Ce cœur fut, pour ma honte, offert à vos souhaits;
Mais la mort d'Agrippa vous l'ôta pour jamais,
Si-tôt que vos fureurs eurent coupé sa trame.
L'amour, tout indigné, s'arracha de mon ame.
La nature outragée en vint briser les nœuds,
Et dans le sang d'un frere, éteignit tous mes feux.
Peut-être, qu'en effet votre premiere vuë
A surpris, dans mes yeux, mon ame encore émuë;
Mais sachez que la haine, agissant à son tour,
A ses émotions, aussi-bien que l'amour :
Que l'abord odieux du Tyran qui m'outrage,
A pû d'un frere mort me retracer l'image,
Et qu'il est naturel, que le sang offensé
S'émeuve en approchant du bras qui l'a versé.

AGRIPPA.

Je n'inviterai point votre haine à s'éteindre,
Ces mouvemens du sang, sont trop beaux pour m'en plaindre,
Et votre cœur par eux, se montre également,
Digne d'un frere illustre, & d'un illustre amant.
Après ce que pour vous j'ai conçu de tendresse,
Dans votre gloire encor mon ame s'interesse,
Vous devez me haïr, & j'aurois peine à voir
Qu'un cœur qui me fut cher soutint mal son devoir.
Je veux même vous fuir, de crainte que ma vuë
N'altere dans ce cœur la haine qui m'est dûë,
Et qu'au fonds de votre ame, un charme encor trop doux,
N'excite rien pour moi, qui soit honteux pour vous.
Je sçai bien qu'une offense irrite un grand courage,
On s'arrache à l'amour quand ce qu'on aime outrage;

Mais tant qu'on se peut voir, l'amour a des recours
Où tout cœur court hazard de retomber toujours;
Je veux en m'éloignant vous sauver cette peine,
Et mettre en sûreté l'honneur de votre haine.

SCENE V.

ALBINE, JULIE.

ALBINE.

POur te faire haïr, va, ne prens aucun soin,
Graces à tes forfaits, tu n'en as plus besoin.
Ne crains plus mon amour, Tyran, crains ma vengeance;
Croi que j'en veux encor à ton cœur qui m'offense,
Non plus pour l'attendrir, mais pour le déchirer,
Et goûter la douceur de le voir expirer.
Ah! Julie, à ce coup, je sens mourir ma flamme,
C'en est fait, le dépit l'étouffe dans mon ame,
Et ce que j'eus de feux ne sert plus seulement
Qu'à grossir les ardeurs de mon ressentiment.
Le Tyran me fait grace en me trouvant sans charmes,
Je ne veux plus de lui de soupirs ni de larmes,
C'est à verser son sang que tendent tous mes vœux,
Et ses derniers soupirs, sont les seuls que je veux.
Allons prêter nos soins pour hâter son suplice,
Mon frere & mon dépit veulent ce sacrifice;
Et le sang, & l'amour, à la fois outragez,
Sont trop forts, étant joints, pour n'être pas vengez.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FAUSTE, MEZENCE.

FAUSTE.

QUoi, tant de mécontens qui s'offrent dans l'armée
Dont la valeur paroît du repos allarmée,
Et dont les bras hardis sont mal accoutumez
A se voir par la paix oisifs & desarmez,
Joints aux secrets amis dont pour vous Albe est pleine,
Tous, pour vos interêts prêts d'éclater sans peine,
N'éveillent point en vous l'ambitieuse ardeur
Qui jadis pour le trône animoit votre cœur?

MEZENCE.

Fauste, je suis amant; & depuis qu'on soupire,
A peine à l'amour seul tout un cœur peu suffire,
Et cette impetueuse & fiere passion
A du mien malgré moi chassé l'ambition.
Pour m'élever au Trône, avant que la Princesse
M'eut forcé de me rendre au beau trait qui me blesse,
La honte d'obeïr, & l'ardeur de regner
M'eut fait tout entreprendre & ne rien épargner;

J'eusse aux derniers forfaits abandonné mon ame :
Mais, depuis que mes yeux on allumé ma flamme,
Mon cœur purifié par leurs feux tout-puissans
N'a plus osé former que des vœux innocens.
Tout mon bonheur dépend du cœur de ce que j'aime,
Et s'il pouvoit se rendre à mon amour extrême,
Je ne changerois pas un bien si précieux,
Pour la felicité ni des Rois, ni des Dieux.

FAUSTE.

Le Roi vient vers l'endroit où loge la Princesse.

MEZENCE.

Il s'arrête en rêvant, quelque souci le presse.

SCENE II.

AGRIPPA, ATIS, MEZENCE, FAUSTE.

MEZENCE.

Sans paroître indiscret puis-je être curieux,
Seigneur ? Quel noir chagrin se montre dans vos yeux ?
Tout conspire à l'envi pour remplir votre attente,
Vous revenez vainqueur d'une guerre sanglante,
Et ramenez ensemble au gré de vos desirs
La victoire & la paix, l'honneur & les plaisirs.
Dans un destin si beau quelle humeur sombre & noire
Ose aller jusqu'à vous à travers tant de gloire ?
Où trouvez-vous encore à former des souhaits ?
Et qui vous peut troubler dans le sein de la paix ?

AGRIPPA.

Tout paroît en effet m'applaudir sur la terre,
Je reviens glorieux d'une sanglante guerre,
Après d'heureux exploits j'ai fini nos combats,
Tout est tranquile ici, mais mon cœur ne l'est pas.
Je ne sçaurois joüir du repos que je donne;
Rarement on le goûte avec une couronne,
Et le calme qu'on trouve aprés d'heureux exploits,
Est fait pour les sujets, & non pas pour les Rois.

MEZENCE.

Les Rois heureux n'ont pas des soucis sans relâche,
La fortune sans cesse à tous vos vœux s'attache,
Et tout exprès pour vous, sans jamais se lasser,
A sa propre inconstance a semblé renoncer.

AGRIPPA.

Il est vrai, jusqu'ici la fortune constante
A prévenu mes vœux & passé mon attente:
Mais la fortune seule a-t'elle entre ses mains
De quoi pouvoir remplir tous les vœux des humains?
Nous sommes dépendans par des loix éternelles
De deux Divinités aveugles & cruelles;
On les voit rarement nous flatter tour à tour,
Et sûr de la Fortune, on doit craindre l'Amour.

MEZENCE.

Je suis surpris qu'Albine encor puisse vous plaire;
Elle dont vous avez sacrifié le frere.

AGRIPPA.

Mon amour vient d'ailleurs, & vous l'ayant appris
Je m'attens à vous voir encore plus surpris;
Ma flamme pour Albine est pour jamais finie,
Mais, pour vous dire tout, j'aime enfin Lavinie.

MEZENCE.

Lavinie!

AGRIPPA.

A ce mot j'entens votre douleur.
Je connois que ce coup vous perce jusqu'au cœur;

J'entens tous vos soupirs se plaindre de ma flamme;
Je sçai que Lavinie a sçu charmer votre ame,
J'ai regret de l'aimer quand vous l'aimez aussi,
Mais il plaît à l'Amour d'en ordonner ainsi.

MEZENCE.

Malgré l'ennui profond que je vous fait paroître,
Et dont tout mon respect est à peine le maître,
Je sçai qu'en ma faveur je ne pourrois qu'à tort
Prétendre que mon Roi se fit le moindre effort.
Je ne vous ferai point de plaintes indiscrettes,
Je sçai trop qui je suis, je sçai trop qui vous êtes,
Et ce que la hauteur du rang où je me voi
Laisse encor de distance entre un Monarque & moi.
Quoique je sois sorti du sang qui vous fit naître,
Je suis toujours sujet, quoi qu'enfin je puisse être;
Et les fronts couronnés dans leur sort glorieux,
N'ont pour leurs vrais parens que les Rois ou les Dieux.
Le sang n'est entre nous qu'une chaîne imparfaite
Qui rend ma dépendance encore plus étroite,
Et le trône est si haut, Seigneur, qu'auprès des Rois
La nature est sujette & le sang est sans droits.
Ce n'est donc pas pour moi qu'il faut que je vous presse
D'étouffer, s'il se peut, vos feux pour la Princesse,
Et si j'ose en parler, je ne vous dirai rien
Que pour votre interêt sans regarder le mien.
Daignez-vous épargner l'indignité cruelle
De voir payer vos soins d'une horreur éternelle.
L'amant de la Princesse immolé par vos coups,
Vous a fait pour jamais l'objet de son courroux;
Pour vous en faire aimer votre puissance est vaine,
Son ame n'est pour vous capable que de haine,
Et c'est souffrir, Seigneur, mille maux tour à tour,
D'exciter de la haine où l'on prend de l'amour.

La rigueur dont l'ingrate a payé ma constance,
M'en a fait faire assez la triste expérience ;
Et d'un feu si fatal vous serez peu tenté,
Si vous considerez ce qu'il m'en a coûté.

AGRIPPA.

La rigueur où pour vous la Princesse se porte
Loin de me rebuter rend ma flamme plus forte ;
Forcé de soupirer il doit m'être bien doux,
Que ce soit pour un cœur qui ne puisse être à vous.
C'est un bien où mon ame est d'autant plus sensible,
Que pour vous la conquête en paroît impossible,
Plus je vous vois haï, plus je suis enflammé,
Et n'aimerois pas tant si vous étiez aimé.

MEZENCE.

Mais sa rigueur pour vous est encor plus certaine ;
Vous ne vaincrez jamais les fureurs de sa haine,
Et jamais un grand Roi par la gloire animé,
Ne doit paroître amant s'il n'est sûr d'être aimé.
Il est de la grandeur de votre rang suprême,
De ménager en vous l'honneur du Diadême ;
Et de n'exposer pas par d'inutiles vœux
La majesté du trône à des mépris honteux.

AGRIPPA.

Je connois sur ce point tout ce que je dois croire ;
Ne craignez rien pour moi, j'aurai soin de ma gloire,
Et l'honneur de mon rang dans mes vœux empressez,
Ne court pas un péril si grand que vous pensez.
La Princesse me haït, mais il est peu de haines
Qui ne se laissent vaincre aux grandeurs souveraines ;
Et le sceptre en mes mains peut être assez charmant,
Pour lui faire oublier tout le sang d'un amant.

MEZENCE.

Ah! Ne vous flattez point d'une si vaine attente,
Seigneur, pour Agrippa son ame est trop constante,
Et dans son cœur pour vous à la haine obstiné,
Cet amant, quoi que mort, est trop enraciné :
Vouloir l'en arracher, c'est tenter l'impossible ;
C'est l'objet de tendresse où seul elle est sensible ;
Et vous ne sçauriez croire à quel ardent couroux
Un sang si précieux l'anime contre vous.
Votre couronne encor fut-elle plus charmante,
Teint d'un sang si chéri tout de vous l'épouvante ;
A votre nom ses yeux sont de rage allumez,
Et sa fureur est telle...

AGRIPPA.

Ah! Que vous me charmez !
Qu'il m'est doux de trouver tant de fermeté d'ame,
Tant d'amour, tant de foi, dans l'objet de ma flamme !
Et de voir que l'amour, en m'imposant des loix,
Ait pris soin de me faire un si glorieux choix !
Ah ! Prince ! Que d'un cœur si tendre & si fidelle
La conquête doit être & précieuse & belle !
Et qu'un si rare prix sous l'amoureuse loi,
Est digne d'occuper tous les vœux d'un grand Roi !

MEZENCE.

Mais songez-vous qu'un cœur si fidelle & si tendre,
Est un prix que jamais vous ne pouvez prétendre ?
Que vos feux vont encor redoubler sa fureur ?
Qu'en vain....

AGRIPPA.

Que j'ai pitié, Prince, de votre erreur !
L'espoir de voir sur moi tomber toute sa haine,
Flatte déja sans doute en secret votre peine,
Et vous fait présumer que son cœur en courroux,
En s'aigrissant pour moi, s'adoucira pour vous.

Mais ſçachez qu'à mon gré je puis m'en rendre maître,
Que pour le devenir je n'ai qu'à vouloir l'être,
Que j'ai des moyens ſûrs d'obtenir tant d'appas,
Et ne vous réponds point de ne m'en ſervir pas.
Pour vous épargner, Prince, une vaine eſperance,
Ma pitié ſe hazarde à cette confidence ;
Et pour vos bons avis offerts à mon amour,
J'ai cru vous en devoir quelque choſe à mon tour.

SCENE III.

MEZENCE, FAUSTE.

MEZENCE.

FAuſte, as-tu bien compris juſqu'où va ma diſgrace ?
Et le barbare effort dont le Roi me menace ?

FAUSTE.

Il en dit trop, Seigneur, à ne vous point flatter,
Pour nous laiſſer encor quelque lieu d'en douter :
Il ne vous a donné que trop de connoiſſance
Qu'il prétend ſe ſervir de toute ſa puiſſance,
Contraindre la Princeſſe à lui donner la main :
Et faire agir la force où l'amour ſeroit vain,
Vos feux vont recevoir cette atteinte cruelle.
Mais la Princeſſe ſort, je vous laiſſe avec elle.

SCENE IV.

LAVINIE, MEZENE.

LAVINIE.

Vous a-t'on dit, Seigneur, mes nouveaux déplaisirs ?
Sçavez-vous qu'un Tyran m'ose offrir ses soupirs ?
Et que mes tristes yeux ; pour comble de misere,
Au plus lâche des cœurs ont la honte de plaire ?

MEZENCE.

Hélas ! Je sçai bien plus, je sçai que malgré vous
Ce fier rival prétend devenir votre époux.

LAVINIE.

Le barbare ! Ah, Seigneur ! S'il est vrai que sans feinte,
Pour moi d'un pur amour votre ame soit atteinte,
M'abandonnerez-vous dans cet état fatal
Aux attentats affreux d'un si cruel rival ?

MEZENCE.

Quoique ce pur amour, ou je suis si sensible,
N'ait jamais eu pour prix qu'une haine invincible ;
Il ne balance point, & pour vous secourir.
Aux plus mortels dangers il est prêt à courir.
Commandez seulement.

LAVINIE.

Cette entreprise est grande ;
C'est la mort du Tyran enfin que je demande ;
Vous hésitez ! Hé bien ; ne me secourez pas,
Je sçaurai bien sans vous braver ses attentats ;
Pour éviter sa rage, & fuir sa tyrannie,
Je sçai trop au besoin comme on sort de la vie,

Et

Et contre les Tyrans qui voudront m'attaquer
La mort est un secours qui ne peut me manquer.

MEZENCE.

Ah! Plutôt mille fois, vivez, belle inhumaine;
Au prix fatal du sang qu'exige votre haine,
Du moins à son défaut vous aurez tout le mien,
Et je suis trop à vous pour vous refuser rien.
Si j'hésite d'abord d'immoler une vie
A qui le sang m'attache, & le devoir me lie;
C'est bien le moins qu'ont dû ce sang & ce devoir
Que de ne céder pas d'abord sans s'émouvoir.
Mais en vain à l'effort où mon cœur se dispose
Des droits les plus sacrés la puissance s'oppose,
Il n'est rien sur mon cœur de si puissant que vous,
Et les droits de l'amour sont les premiers de tous.

LAVINIE.

Ah! que de cette mort l'agréable promesse
Flatte déja ma haine & suspend ma tristesse!
J'ai fui toujours vos soins, mais ce bien m'est si doux,
Que je consens, sans peine, à le tenir de vous.
Non pas pour le péril dont ce coup me dégage.
Je crains peu du Tyran ni l'amour ni la rage;
Je vous l'ai déja dit, quoiqu'il puisse attenter,
Qui ne craint pas la mort n'a rien à redouter.
Venger l'illustre amant dont j'adore la cendre,
Est toute la douceur que j'en ose prétendre;
Et lui pouvoir donner du sang après mes pleurs,
Est l'unique avantage où tendent mes douleurs.
Tous mes vœux sont comblés, si j'ai l'heur que j'espere
D'offrir cette victime à cette ombre si chere,
Et si je puis goûter le plaisir infini
De voir sa mort vengée & son tyran puni.
C'est un grand bien encor dans un malheur extrême
De perdre ce qu'on hait, & venger ce qu'on aime,

La fureur assouvie a du charme à son tour ;
Et la vengeance est douce au défaut de l'amour.

MEZENCE.

Je vous entens, Madame, il faut toujours m'attendre
A me voir mépriser pour un rival en cendre ;
Et vous offrant mon bras vous avez déja peur
Que quelque espoir leger n'ôse flatter mon cœur.
Hé bien, cruelle, hé bien, je prens votre défense
Sans exiger de vous aucune récompense,
Mon cœur depuis le temps qu'il a pû vous aimer
A servir sans espoir a dû s'accoutumer.
Ce n'est pas peu pour moi que l'ingrate que j'aime,
Fie au moins sa vengeance à mon amour extrême,
Et qu'elle engage enfin son insensible cœur
A former une fois des vœux en ma faveur.
Le plus mauvais succès n'a rien qui m'épouvente ;
Vous m'allez voir périr ou remplir votre attente,
Et mon sort, quel qu'il soit, ne peut être que doux
Par l'heur de vous servir, ou de périr pour vous.
Je cours de mes amis solliciter le zéle.

LAVINIE.

Gardez de vous fier à quelque ame infidelle :
Sur tout assurez-vous Tirrhene qui paroît,
Au coup que je demande il doit prendre interêt :
Mais ma vûë en ces lieux empêche qu'il n'avance,
L'ordre exprès du Tyran lui défend ma présence,
Et je vous laisse seuls résoudre des moyens
De combler promptement tous mes vœux & les siens.

SCENE V.

TIRRHENE, MEZENCE.

MEZENCE.

Venez sçavoir pour vous combien on s'interesse,
Et quel remede on cherche à l'ennui qui vous presse.

TIRRHENE.

En est-il pour les maux où l'on me voit plongé ?
Mon fils peut-il revivre ?

MEZENCE.

Il peut être vengé :
La mort du Roi cruel qui termina sa vie,
Fait sans doute aujourd'hui votre plus chere envie,
Et je viens vous promettre, en secondant vos coups,
Tout ce que la vengeance eut jamais de plus doux.

TIRRHENE.

Vous, Seigneur, sur le Roi vous pourriez entreprendre ?

MEZENCE.

Pensez-vous que je feigne afin de vous surprendre ?
N'avez-vous pas appris qu'il me veut arracher
L'aimable & seul objet qui seul m'a pû toucher ?
Et ne sçavez-vous pas, quand l'amour est extrême,
Qu'on perd tout mille fois plûtôt que ce qu'on aime ?

TIRRHENE.

Je condamne avec vous votre injuste Rival,
Et cet indigne amour lui doit être fatal :
Mais se peut-il, Seigneur, étant fils de son frere,
Que l'amour force en vous la nature à se taire ?
Ne pourra-t'elle rien sur votre ame à son tour ?

MEZENCE.

Hé, que peut la nature opposée à l'amour ?
Je ne sens plus les nœuds par qui le sang nous lie ;
Et dès que la Princesse a demandé sa vie,
A peine ai-je un moment senti frémir mon cœur,
Tant le nom de rival traîne avec lui d'horreur.
Son ordre exprès m'engage & veut ce sacrifice,
Quelque devoir qu'il blesse, il faut que j'obéïsse,
Et ne dépendant plus que de son seul pouvoir,
Son ordre me tient lieu du plus sacré devoir.
Quand ce qu'on aime ordonne & presse d'entreprendre,
En vain la voix du sang tâche à se faire entendre ;
L'objet aimé peut tout sur quiconque aime bien,
Et dès que l'amour parle, on n'écoute plus rien.

TIRRHENE.

Le péril qui suivroit l'entreprise avortée,
La peur de la voir sçûë ou mal exécutée,
La vengeance d'un Roi qui sçait peu pardonner,
Forceront votre cœur peut-être à s'étonner.

MEZENCE.

Non, non, ne craignez point qu'aucun danger m'étonne,
Et me force à trahir l'espoir que je vous donne ;
Un objet trop puissant m'engage à ce trépas,
J'en vois tous les périls, & ne m'en émeut pas :
La crainte dans mon cœur ne sçauroit trouver place,
Et le dieu qui l'occupe est un dieu plein d'audace.

TIRRHENE.

Je vous laisse à juger dans des desseins si grands,
L'effort que je dois faire, & la part que j'y prens :
Mais, Seigneur, comme aux Rois on ne peut faire outrage
Sans s'attaquer aux Dieux dans leur plus noble image,
Peut-être que l'horreur qui suit ces attentats
Près du coup malgré vous retiendra votre bras.

Si vous méprisez tout du côté de la terre,
Peut-être craindrez-vous les éclats du tonnerre;
Les plus grands criminels s'en trouvent effrayez.

MEZENCE.

Les criminels toujours ne sont pas foudroyez.
Quand le ciel en courroux gronde contre la terre;
C'est sur les malheureux que tombe le tonnerre;
Et souvent, quand les Dieux le lancent avec bruit,
Au sortir de leurs mains le hazard le conduit.
Mais quand, pour me punir du crime où je m'apprête,
Tout le ciel ébranlé menaceroit ma tête,
Quand tous les Dieux vengeurs à ma perte animez
Feroient gronder sur moi leurs foudres allumez,
S'agissant de servir cette beauté charmante,
Soyez sûrs qu'en effet, ni la foudre grondante,
Ni tous les Dieux vengeurs armés pour mon trépas,
Ni le ciel ébranlés ne m'ébranleroient pas.
Conduisez seulement ce que j'ose entreprendre,
Faites voir l'interêt qu'un fils vous y fait prendre.

TIRRHENE.

Si vous pouviez sçavoir, Seigneur, jusqu'à quel point
Cet interêt me touche...

MEZENCE.

Ah! je n'en doute point,
J'ai bien cru que c'étoit vous faire une injustice,
Que vous refuser part à ce grand sacrifice;
Et que je ne pouvois, pour conduire mes coups,
Me confier ici plus sûrement qu'à vous.

TIRRHENE.

Je dois tout, je l'avoue, à cette confiance,
Vous relevez par là ma plus chere espérance;
Et m'auriez fait un tort qui m'eut desesperé,
Si, sans m'en avertir, vous eussiez conspiré.

MEZENCE.

Décidez donc de l'heure & du lieu qu'il faut prendre,
J'ai des amis puissans & tous prêts d'entreprendre,
Qui dès mon premier ordre oseront tout tenter.

TIRRHENE.

Ah ! sur tout gardez-vous de rien précipiter.
Le Roi s'est fait ici suivre par son armée,
Le fort est bien gardé, la ville est enfermée ;
Et si le dessein manque, ou s'il est découvert,
Nul espoir de salut ne nous peut être offert.
Ce péril de plusieurs peut étonner le zele,
Et parmi nos amis faire quelque infidelle,
Cet obstacle en ces lieux ne sera pas toujours,
Et l'armée au plus tard doit partir dans six jours.
Nos conjurés alors les plus forts dans la place,
Voyant moins de péril, en prendront plus d'audace.
Un grand dessein dépend d'en bien choisir le temps.

MEZENCE.

Puisque c'est votre avis, differons, j'y consens,
L'entreprise vous touche, & votre expérience
Doit ici prévaloir sur mon impatience :
Nous tiendrons cependant nos amis préparez ;
Je vais mander les miens, & vous en jugerez.
J'attens tout de vos soins, c'est en eux que j'espere.

TIRRHENE.

Ah, Seigneur ! pour un fils, que ne fait point un pere !
Pour peu que par le ciel mes soins soient secondez,
Ils pourront faire encor plus que vous n'attendez.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LAVINIE, MEZENCE.

LAVINIE.

QUEL malheur imprévû venez-vous de
m'aprendre !
Tirrhene est arrêté !

MEZENCE.

Ce coup vous doit surprendre,
Ainsi que vous, Madame, il m'à beaucoup surpris.
J'attendois tout du pere, allant venger le fils ;
J'avois fondé sur lui ma plus forte espérance.
Il a beaucoup d'amis, de cœur, d'expérience,
Il avoit déja vû mes partisans secrets,
Les avoit exhortés à se tenir tous prêts ;
Et chacun à l'envi, jurant d'être fidelle ;
Avoit pris à l'entendre une audace nouvelle :
Lorsqu'Atis l'ayant vû qui sortoit de chez moi,
Est venu l'arréter par les ordres du Roi.

LAVINIE.

Jamais un prompt secours ne fut plus nécessaire,
Du sang de mon amant, ce barbare s'altere :
Et veut en perdre encor, d'un courroux obstiné,
Jusqu'aux veines du pere, un reste infortuné.

Courez précipiter, sans que rien vous arrête,
La perte du tyran pour sauver cette tête ;
Prévenez, par vos coups, un coup si plein d'horreur,
Et dérobez, du moins, ce crime à sa fureur.
Il n'a que trop vécu, trop de cœurs en gémissent,
Et c'est toujours trop tard que les tyrans périssent.
Puisque vos partisans sont tous prêts d'éclater,
De leur premier transport songez à profiter :
Par des reflexions craignez qu'il ne s'altere ;
Et ne leur donnez pas le temps d'en pouvoir faire.
Si Tirrhene périt, sur tout considerez
Quel trouble peut alors saisir vos conjurez.

MEZENCE.

Ce sont vos seuls désirs qu'ici je considere ;
Je cours sans differer oser tout pour vous plaire ;
Et sans voir les raisons que vous examinez,
La mienne est seulement que vous me l'ordonnez.
L'heure même où le Roi doit faire un sacrifice,
Est celle que mon cœur choisit pour son supplice,
Et je jure vos yeux, ou de perdre le jour,
Ou de vous apporter sa tête à mon retour.
Mais il vient.

LAVINIE.

Je le fuis.

MEZENCE.

Contraignez votre haine ;
Il s'est trop avancé, la fuite seroit vaine.
Pour l'amuser ici, faites-vous quelque effort,
Et donnez ces momens au aprêts de sa mort.

SCENE II.

AGRIPPA, LAVINIE, ATIS, Suite.

AGRIPPA.

IL se peut donc, Princesse, enfin, que je vous voye ?
Mais, hélas ! c'est pour vous un tourment que ma joye ;
Et tout l'ardent amour dont vous touchez mon cœur,
N'ose attendre aujourd'hui que mépris & qu'horreur.
Mais je voudrois en vain l'empêcher de paroître.
Cet amour trop puissant, dont je ne suis plus maître ;
C'est dans les maux communs qu'on peut dissimuler,
Et l'amour n'est pas grand quand on le peut celer.
J'ai prévû quels transports de haine & de colere
Doit attirer sur moi cet aveu téméraire,
Vous m'allez accabler de rigueurs, de mépris ;
Mais mon amour encor m'est trop doux à ce prix.
Eclatez : mais, ô ciel ! qu'apperçois-je ? & quels charmes,
Font que vos yeux, aux miens, ne montrent que des larmes ?
Ma vuë attendrit-elle un cœur si rigoureux ?
Hélas ! le puis-je croire ?

LAVINIE.

Oui, cruel, tu le peux.
Mon cœur ne fait rien moins que ce qu'il croyoit faire ;
Je croyois que ta vuë aigriroit ma colere,

Je croyois sans horreur ne te pouvoir souffrir ;
Cependant, je te vois, & me sens attendrir ;
La haine dans mon cœur a peine à trouver place...

AGRIPPA.

Quoi ? Madame, Agrippa de votre cœur s'efface ?
Et vous pouriez aimer un Roi trop fortuné ?

LAVINIE.

Et mon cœur d'un tel crime est par toi soupçonné ?
Aimer le meurtrier de l'objet de ma flamme ?
D'un héros que la mort respecte dans mon ame ?
Aimer de tous mes maux l'auteur injurieux ?
Si tu m'entens si mal, je vais m'expliquer mieux.
Avec toi mon amant eut tant de ressemblance,
Que je n'ai pû sans trouble endurer ta présence :
Et sous les mêmes traits qui m'ont été si doux,
Tu t'es pû dérober d'abord à mon courroux.
Oüi, cette chere image a sçû d'abord, sans peine,
Amortir ma colere & suspendre ma haine :
Et mon cœur à ce charme engagé d'obéir,
A presque en sa faveur, eut peur de te haïr.
Ces traits accoutumés à surprendre mon ame ;
Ne m'ont rien retracé que l'objet de ma flamme,
Ils n'ont pû me souffrir ni haine ni fureur,
Et l'amour est tout seul demeuré dans mon cœur.
Mais déja cet amour dont mon ame est si pleine,
Rappelle ma fureur, & fait place à ma haine ;
Et mon courroux honteux d'être trop suspendu,
Grossit, pour regagner le tems qu'il a perdu,
Tu vas voir à son tour la fureur implacable,
Que m'inspire le sang d'un amant adorable ;
Tu vas voir tant de haine éclater dans mes yeux...

AGRIPPA.

Hélas ! Princesse, hélas ! je n'attendois pas mieux.
Armez vous d'une haine encor plus éclatante,
Vous n'en paroîtrez point à mes yeux moins charmante,

Vous pouvez d'Agrippa m'imputer le trépas,
M'en blâmer, m'en haïr, je ne m'en plaindrai pas.
Je veux bien vous aimer sans espoir de vous plaire,
Sans murmurer jamais contre votre colere,
Sans presser votre cœur d'être moins animé,
Et n'aimerai pas moins pour n'être pas aimé.

LAVINIE.

C'étoit donc pour mes yeux que trop peu de mes larmes,
Sans la honte & l'horreur d'avoir pour toi des charmes,
Ce feu dans un tyran tombé mal à propos,
Ne devoit enflammer que l'ame d'un héros.
Qu'il fut fatal, ce feu que ton cœur deshonore,
A ce héros détruit, qui m'est si cher encore !
Cet amour fut pour lui funeste autant que beau,
Et sembla naître exprès pour ouvrir son tombeau.
Face au moins, s'il se peut, la vengeance celeste
Que cet amour pour toi soit encor plus funeste ;
Que la fatalité de ce feu malheureux,
T'expose à tout l'effort du sort le plus affreux ;
Que cette même flamme, avec plus de justice,
Ne t'éclaire à ton tour qu'à choir au précipice ;
Qu'elle attire sur toi tout le courroux des cieux,
Qu'elle allume la foudre entre les mains des dieux.
J'obtiendrai de ces dieux dont tes crimes abusent...

AGRIPPA.

Ne les pressez point tant, ces dieux qui vous refusent,
Ils sçavent mieux que nous d'où dépend notre bien,
Princesse, croyez-moi, ne leur demandez rien.
Vous n'avez pas songé peut-être à l'avantage,
Du trône dont mes yeux vous offrent le partage.
Un tendre souvenir d'un amant malheureux,
A touché jusqu'ici votre cœur genereux ;
Vos beaux yeux de leurs pleurs ont honoré sa perte
Mais quel deüil ne console une couronne offerte

Le ſceptre eſt un doux charme aux plus vives dou-
leurs,
Et le bandeau Royal ſèche aiſément des pleurs.

LAVINIE.

Dans les mains des tyrans le ſceptre doit déplaire;
Et l'ombre d'Agrippa m'eſt encore ſi chere,
Qu'on me verroit choiſir, avec bien moins d'effroi,
Le cercüeil avec lui que le trône avec toi.

AGRIPPA.

Quoi, haïr juſqu'au trône? Hélas! le puis-je croire?
Et que vous préferiez une ombre à tant de gloire?
C'eſt un exemple rare, encor juſqu'à ce jour,
De n'avoir plus d'amant & d'avoir tant d'amour.
Qu'il eſt commun de voir dans le cœur le plus ten-
dre,
Le feu bientôt éteint, quand l'objet eſt en cendre!
Et qu'après quelque éclat de regrets ſuperflus,
On oublie aiſément un amant qui n'eſt plus!

LAVINIE.

Connois donc mieux, par moi, ce que la gloire
inſpire
Aux cœurs où l'amour prend un légitime empire.
La cendre ſans chaleur, de l'objet de mon deuil,
Nourrit encor mes feux du fonds de ſon cercuëil,
Et mes ſoupirs, perçant dans la nuit la plus ſombre,
Vont juſques chez les morts, rendre hommage à
ſon ombre.
Rien n'arrête le cours d'un feu bien allumé;
Qui peut ceſſer d'aimer, n'a jamais bien aimé.
Apprens enfin, barbare, apprens qu'une belle ame
Peut perdre ce qu'elle aime, & conſerver ſa flamme;
Et que dans les grands cœurs, en dépit du trépas,
L'amour fait des liens que la mort ne rompt pas.
Ah! devant qu'au tombeau mon amant put deſ-
cendre,
Que n'a-t'il pû ſçavoir ce que tu viens d'apprendre!

Hélas ! d'un fier orgueil l'effort impérieux
A peine en sa faveur laissoit parler mes yeux :
J'affectois des froideurs quand je brûlois dans l'ame,
Et j'ai tant sçû contraindre une innocente flamme,
Qu'il n'a pas en mourant emporté la douceur
De sçavoir quel empire il avoit sur mon cœur.
Dieux ! s'il eût pleinement joui de ma tendresse,
S'il eût prévû mes pleurs...

AGRIPPA.

Ah ! c'en est trop, Princesse ;
Je ne puis plus tenir contre un charme si doux.
Faites venir Tirrhene, Atis. Vous, laissez-nous.
(*Atis rentre, & les autres se retirent.*)
C'est trop vous abuser, & c'est trop me contraindre,
Mon amour veut parler, je ne sçaurois plus feindre ;
Mon secret trop pesant commence à devenir
Un fardeau que mon cœur ne peut plus soutenir.
Cessez, cessez enfin, ô beauté trop fidelle,
De chercher Agrippa dans la nuit éternelle ;
Tiberinus fut seul dans le fleuve abîmé,
Et vous voyez en moi cet amant trop aimé.

LAVINIE.

Vous ! ô Ciel ! ...Mais douter d'un pere qui m'assure ! ...

AGRIPPA.

Je vois que vous m'allez soupçonner d'imposture ;
Et je vous fais si tard ce surprenant aveu,
Que j'ai bien mérité qu'on me soupçonne un peu.
Aussi ne crois-je pas pouvoir tout seul suffire
A vous persuader ce que j'ose vous dire ;
J'obligerai mon pere à ne déguiser rien,
Croyez-en son rapport, n'en croyez pas le mien.
Je m'en vais le forcer de nous rendre justice,
De finir votre erreur, d'avoüer l'artifice,
Et de ne chercher plus, du moins à l'avenir,
A séparer deux cœurs que l'amour veut unir.

Essayez cependant vous-même à me connoître,
Croyez-en votre cœur.

LAVINIE.

J'en croirois trop, peut-être;
Mon cœur se peut méprendre; interdit comme il est
Je n'ose l'écouter.

AGRIPPA.

Tirrhene enfin paroît.
Connoissez qui je suis par l'aveu qu'il va faire.

LAVINIE.

Tâchez d'être son fils, si vous me voulez plaire.

SCENE III.

AGRIPPA, TIRRHENE, LAVINIE.

AGRIPPA *fait signe à Atis de se retirer.*

Seigneur, à la Princesse, enfin j'ai tout appris:
Vous m'en pourrez blâmer, vous en serez surpris.
Mais enfin c'en est fait, l'amour m'a fait connoître,
Mon cœur de mon secret n'a pas été le maître,
Je n'ai pû vous tenir ce que j'avois promis,
J'ai tout dit.

TIRRHENE.

Quoi, Seigneur.

AGRIPPA.

Que je suis votre fils.

TIRRHENE

Vous, Seigneur! vous, mon fils! Que pouvez-vous prétendre?
Mon fils est au tombeau, laissez en paix sa cendre,

Hélas ! c'est par vos coups...

AGRIPPA.

Vos soins sont superflus,
Un secret échappé ne se rappelle plus.
Avoüez qu'en faveur de notre ressemblance,
Depuis la mort du Roi, j'ai gardé sa puissance ;
Que noyé par malheur, son corps tiré de l'eau
Eût de vous, sous mon nom, les honneurs du tombeau,
Que pour fuir tout soupçon, & pouvoir vous instruire
De ce qu'entreprendroient ceux qui voudroient me nuire,
Vous avez accusé le Roi de mon trépas...

TIRRHENE.

Je vois où je m'expose en ne l'avoüant pas ;
Il y va de ma vie, & déja je m'apprête,
Seigneur, à vous payer ce refus de ma tête
Trahir le sang d'un fils pour m'entendre avec vous!

AGRIPPA.

Quoi ?

TIRRHENE.

Non, en vain vos yeux éclattent de courroux :
Vous m'avez mal connu si vous l'avez pû croire,
De cette lâcheté l'infâmie est trop noire ;
Et le sang malheureux qui peut m'être resté,
Ne vaut pas l'acheter par cette indignité.

AGRIPPA.

Que vous êtes cruel, de chercher tant d'adresse
Pour tromper une illustre & fidelle Princesse !
Ses beaux yeux dans les pleurs sans cesse ensevelis
N'en ont-ils pas assez honoré votre fils ?

TIRRHENE.

Je vous entens, Seigneur, vous ne sçauriez encore
Souffrir que de ses pleurs la Princesse l'honore ?
Et que, jusqu'au cercueil, un cœur si généreux
Donne quelques soupirs à ce fils malheureux ?

Il ne vous suffit point qu'il ait cessé de vivre ;
Au delà du trépas vous le voulez poursuivre ?
Et dans le tombeau même où vous l'avez jetté,
Il n'est pas à couvert de votre cruauté.
Ah ! revenez, Seigneur, de cette injuste envie :
Vous avez eu son sang, vous avez eu sa vie,
Ne sauriez-vous laisser à cette infortuné
Un cœur, que pour lui seul l'amour a destiné ?

AGRIPPA.

Ah ! n'empêchez donc pas que je le désabuse,
Ce cœur que je possede, & que l'on me refuse :
Ce cœur qui pour le mien est plus cher mille fois
Que toutes les douceurs du sort des plus grands Rois ;
Ce cœur à qui toujours tout mon bonheur s'attache ;
Ce cœur que l'amour m'offre, & qu'un pere m'arrache,
Un pere qui pour fils veut ne m'avoüer pas.

TIRRHENE.

J'avoüerois pour mon fils l'auteur de son trépas !
Sa mort, vous le sçavez, n'est que trop véritable ;
Et mon rapport, helas ! n'en est que trop croyable.
J'en fus témoin, Seigneur, vous ne l'ignorez pas ;
Tout percé de vos coups il tomba dans mes bras :
Son sang à gros bouillons rejaillit sur son pere.
Mais, Madame, admirez ce que l'amour peut faire
Votre amant expiroit, lorsqu'après de vains cris,
Prononçant votre nom j'arrêtai ses esprits.
Quoique déja ses yeux, en baissant leur paupiere,
Eussent pris pour jamais congé de la lumiere ;
Malgré le voile épais dont la mort les couvrit,
A ce nom adoré, l'amour les entr'ouvrit.
Son ame avec son sang déja toute écoulée,
Dans sa bouche mourante encor fut rappellée ;
Mais à peine sa flamme eut en votre faveur
Commencé d'exprimer sa derniere chaleur,

Que le Roi s'irritant de ce reste de vie,
L'arracha de mes bras avecque barbarie,
Et l'ayant fait jetter à la merci des flots...
Ah! Princesse, d'un pere excusez les sanglots;
Ma parole s'étouffe à cet endroit funeste,
Je n'ai plus que des pleurs pour vous dire le reste;
C'est le sang qui s'émeut, & pour s'expliquer mieux,
Au défaut de ma bouche, il parle par mes yeux.

LAVINIE.

Reçois donc à la fois, ombre, qui m'es si chere,
Les larmes d'une amante, avec les pleurs d'un pere;
Et sois sensible encor, ayant perdu le jour,
A ces derniers tributs du sang & de l'amour.
Pardonne, cher amant, aux troubles qu'en mon ame
Ton tyran, sous ton nom, a surpris à ma flamme,
A ces doux mouvemens, qu'en mon premier transport,
De ces traits & des tiens a produit le rapport.
Maintenant que mon cœur, éclairé par ton pere,
Connoit ton assassin, & reprend sa colere,
Pour venger à la fois ton sang & mon erreur,
Je vais porter si loin le cours de ma fureur,
Je vais par tant de vœux, si le ciel peut m'entendre,
Presser sur ce tyran la foudre de descendre,
Et pour voir à mon gré tous ses crimes punis...
(*en regardant Agrippa.*)
Mais, Seigneur, mais, hélas! s'il étoit votre fils?

TIRRHENE.

Quoi! vous écouterez l'erreur qu'on vous inspire?

AGRIPPA.

Quoi! vous n'entendrez pas ce que l'amour veut dire?
N'est-il pas un témoin assez digne de foi,
Pour l'entendre un moment, s'il veut parler pour moi?
Et puisqu'en votre cœur sa voix m'est favorable....

TIRRHENE.

L'amour parle en aveugle, & n'en est pas croyable.

AGRIPPA.

Suivrez-vous, ma Princesse, une si dure loi?
Ne me croirez-vous point?

LAVINIE.

Hélas! tient-il à moi?

TIRRHENE.

Votre cœur n'a-t'il pas, contre cette imposture,
Assez bien entendu la voix de la nature?
En a-t'il dit trop peu? ce sang tout interdit,
Dont le trouble...

LAVINIE.

Ah! Tirrhene, il n'en a que trop dit;
Il ne m'ôte que trop, sur un trépas si rude,
La flatteuse douceur d'un peu d'incertitude.
Votre fils ne vit plus, je ne puis m'en flatter,
La nature le dit, & je n'ose en douter:
Mais ce doute est si doux, que l'amour qui murmure
Voudroit bien, s'il osoit, démentir la nature.

TIRRHENE.

Quoique le Roi vous die, assurez-vous si bien...

LAVINIE *regardant encore Agrippa.*

Ah! si je ne le suis, je ne repons de rien;
Ses traits ressemblent trop à ceux qui m'ont charmée,
Pour les voir sans frémir & sans être allarmée.
Ce n'est pas, que de vous je n'aye assez appris
Qu'il n'est qu'un imposteur, qu'il n'est point votre fils,
Avec trop de clarté vos raisons me le montrent;
Mais, pour peu que ses yeux & les miens se rencontrent,
Ce regard, malgré moi, vous & ses trahisons,
Est seul presqu'aussi fort que toutes vos raisons.

TIRRHENE.

Fuyez-le donc, Madame, & pour mieux vous défendre....

AGRIPPA.

Ah! Princesse, arrêtez un moment pour m'entendre.

LAVINIE.

Cruel, qui que tu sois, jusqu'où va ta rigueur?
N'es-tu pas satisfait des troubles de mon cœur?

AGRIPPA.

Quoi! Fuir sans m'écouter?

LAVINIE.

Est-ce peu pour ta gloire?
Va si je t'écoutois, j'aurois peur de te croire.

AGRIPPA.

Je ne vous quitte point, que vous n'ayez pu voir...

SCENE IV.

THIRRENE, AGRIPPA.

TIRRHENE *retenant Agrippa.*

ARrête, aveugle, arrête, & rentre en ton devoir:
Sois mon fils en effet, songe à me satisfaire.

AGRIPPA.

Et vous ne voulez plus, Seigneur, être mon Pere?

TIRRHENE.

A cet aveu fatal trop de péril est joint;
C'est être pere ici, que ne l'avoüer point.

Puisque la guerre a pu nous ôter les complices
De votre heureuse audace & de mes artifices,
Et qu'en votre faveur, le Ciel a pris le soin
De ne vous en laisser que moi seul pour témoin,
Obligé d'empêcher ce secret de paroître,
Pour en répondre mieux, j'en veux seul être maître;
Et j'aime mieux dans l'heur de vous voir commander,
Désavoüer mon fils, que de le hazarder.
Je voudrois, pour vous voir sans crainte au rang suprême,
En vous cachant à tous, vous cacher à vous-même,
Et le sang, seul témoin de tout votre bonheur,
S'applaudiroit assez dans le fonds de mon cœur.
Voyez où nous réduit déja votre foiblesse,
Vous deviez si bien feindre auprès de la Princesse,
Sçavoir si bien vous taire, & nourrir son erreur,
Vous l'aviez tant promis.

AGRIPPA.

Et l'ai-je pû, Seigneur!
Près d'un objet aimé votre esprit trop sévere,
Connoît mal un amant, s'il croit qu'il se peut taire.
On n'est pas sûr toujours de feindre autant qu'on veut;
Et l'amour bien souvent promet plus qu'il ne peut.
J'avois pû me flatter que mon amour, sans peine,
Seroit, dans son erreur, satisfait de sa haine,
Et ses mépris trompés, en effet trop charmans,
M'ont donné cent plaisirs inconnus aux amans.
J'ai goûté la douceur si chere, & si nouvelle,
D'être sûr d'être aimé d'un cœur vraiment fidelle,
D'un cœur qu'on ne peut perdre, ayant perdu le jour,
Et d'où même la mort ne peut chasser l'amour.

TIRRHENE.

N'étoit-ce pas assez de ce bonheur extrême?

AGRIPPA.

Peut-on être en effet heureux sans ce qu'on aime ?
Et quand on est charmé d'un objet plein d'appas,
Est-ce un bonheur qu'un bien qu'il ne partage pas?
Voir souffrir ma Princesse, & d'un ame inhumaine;
Lui dérober ma joie, & joüir de sa peine,
C'étoit pour mon amour un plaisir trop cruel:
Le bonheur des amans est d'être mutuel.

TIRRHENE.

Je plains des feux si beaux; mais il faut les contraindre,
Nous avons maintenant trop sujet de tout craindre,
Nos secrets n'ont jamais été plus importants;
Que votre amour se taise au moins pour quelque temps.
Le moindre éclat nous perd; Mezence enfin conspire
Pour vous ravir le jour, la Princesse, & l'Empire;
Et l'Empire pour vous, la Princesse, & le jour,
Valent bien tout l'effort que fera votre amour.
Les autres conjurés sont Volcens, Corinée,
Antenor, Serranus, Sergeste, Ilionée,
Tous mécontens secrets, parmi le peuple aimés,
Et tous, sans vous connoître, à vous perdre animés.
Grace à l'heureuse erreur que ma feinte autorise,
Mezence m'a rendu maître de l'entreprise.
Sans doute en ma faveur il parlera d'abord;
Accordez-lui ma grace & sans beaucoup d'effort,
Par mes soins pour six jours l'attentat se differe,
Ménagez bien un temps pour vous si nécessaire;
Donnez aux conjurés des emplois spécieux,
Qui leur faisant honneur les ôte de ces lieux.
Feignez quelques avis pour retenir l'armée,
Et redoublez du Fort la garde accoutumée.
Sur tout, flattez Mezence, & de toutes façons,
Par une fausse estime, endormez ses soupçons;

Ensuite, assurez-vous sans bruit de sa personne;
Et dans un lieu bien sûr.... Quoi! Votre ame s'étonne?

AGRIPPA.

Sans scrupule à ce prix peut-on donner des loix?

TIRRHENE.

Le scrupule doit être au-dessous des grands Rois.
Mezence veut vous perdre, & s'y résoud sans peine,
Le crime n'est pas moindre, encor qu'il se méprenne;
Et sur ce qu'il vous croit, jugeant de ses desseins,
C'est dans un sang sacré qu'il veut tremper ses mains.
Le Ciel veut l'en punir par votre ministere,
Les Dieux vous font regner, il faut les laisser faire;
Et sans approfondir leurs secrets, ni vos droits,
Leurs soins doivent en vous répondre de leur choix.
Si dans ce haut dégré votre vertu peut craindre,
Que quelqu'ombre de crime encor vous puisse atteindre,
Tenez-vous ferme au trône, & gardez d'oublier
Qu'il faut n'en pas sortir pour vous justifier.
Quand on monte en ce rang, quelle qu'en soit l'audace,
Le crime est d'en tomber, & non d'y prendre place;
On n'a jamais failli qu'au point qu'on en descend,
Et qui regne toujours est toujours innocent.
Regnez donc. Ah! Mon fils, si vous pouviez connoître,
Combien est beau le droit de n'avoir point de Maître....

AGRIPPA.

Ah! Si vous connoissiez combien l'amour est doux,
Seigneur...

TIRRHENE.

J'entens du bruit; on vient, songez à vous.

SCENE V.

TIRRHENE, AGRIPPA, LAUSUS, ATIS.

TIRRHENE.

HE' bien ! Par tout mon ſang, contentez votre haine.

LAUSUS.

Tout eſt prêt dans le Temple.

AGRIPPA.

Allons, qu'on le ramene ?

TIRRHENE.

Va, barbare....

ATIS.

Ah ! Seigneur, craignez d'être entendu !

TIRRHENE.

Que peut-on craindre, hélas ! quand on a tout perdu ?

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FAUSTE, LAVINIE, CAMILLE.

FAUSTE.

De quel effroi, Madame, êtes-vous agitée
Au point que l'entreprise est presque executée ?
On a surpris le Prince, en lui faisant sçavoir
Qu'avec empressement vous cherchez à le voir.

LAVINIE.

Oüi, Fauste, je le cherche, & lui veut faire entendre
Qu'il seroit bon encor de ne rien entreprendre ;
Que je vois tout à craindre à trop tôt éclater ;
Qu'un peu trop de chaleur sçut d'abord m'emporter ;
Qu'un attentat si grand veut moins de promptitude.

FAUSTE.

Le Prince s'est douté de votre inquiétude ;
Et se trouvant au Temple engagé près du Roi,
Pour vous tirer de peine il s'est servi de moi ;

Je

Je viens vous assurer que pour votre vengeance,
Le Ciel même avec nous paroît d'intelligence ;
Jamais un grand dessein ne s'est vû mieux conduit.
Le Prince a rassemblé ses conjurés sans bruit,
Il a joint avec eux les amis de Tirrhene ;
Et tous les partisans que s'est fait votre haine,
Qui, tous ensemble unis, brûlent de partager
Dans la mort du Tyran, l'honneur de vous venger.
Par des vaines frayeurs cessez d'être allarmée ;
Je sçai que l'on peut craindre & le fort & l'armée ;
Mais, Tiberinus mort, Mezence est ici Roi,
Et chacun en tremblant en recevra la loi.
La ville en sa faveur doit être soûlevée
Et l'on est sûr de voir l'entreprise achevée,
Avant qu'aucun des chefs du contraire parti,
Au fort, ni dans l'armée, en puisse être averti.
Tout nous rit ; & sans doute, après le sacrifice,
Tiberinus surpris ne peut fuir son supplice.
Le palais de Tirrhene en est le lieu marqué,
C'est là qu'à son retour il doit être attaqué ;
Pour mieux apprendre à tous, que suivant votre envie
Aux manes d'Agrippa l'on immole sa vie.
On diroit, à le voir flatter les conjurés,
Qu'il s'offre même aux coups qui lui sont préparés.
Pour Mezence sur tout tant d'estime le touche,
Qu'à peine sur Tirrhene a-t'il ouvert la bouche,
Que le Roi, tout-à-coup cessant d'être irrité,
L'a fait en sa faveur remettre en liberté.

LAVINIE.

Puisque Tirrhene est libre, il est plus sûr d'attendre,
Il faut le consulter avant que d'entreprendre.
Tout m'effraye en ce jour ; je sens secrettement
D'un funeste destin l'affreux pressentiment.
Hélas ! Si pour servir mon aveugle colere....
Ah, si Mezence m'aime, obtenez qu'il differe.
Hâtez-vous.

FAUSTE.

J'obéïs, mais vous courez hazard
Que cet ordre imprévu n'arrive un peu trop tard ;
Madame, nous touchons à l'heure qu'on a prise,
On doit sortant du Temple être prêt sans remise ;
Le signal est donné, les ordres sont reçus.

LAVINIE.

Empêchez qu'on acheve ; allez, ne tardez plus.

CAMILLE.

Que pourra-t'on penser du désordre où vous êtes,
De ces troubles pressans, de ces craintes secrettes ?
Si ce n'est que le Roi par un doux entretien....

LAVINIE.

Qu'on pense tout, pourvû qu'on n'execute rien.
Dieux ! Si le coup fatal qu'a tant pressé ma haine,
Tomboit.... Mais qu'on me laisse entretenir Tirrhenne.

SCENE II.

LAVINIE, TIRRHENE.

LAVINIE.

Venez, Seigneur, venez, s'il se peut, dissiper
Les mortelles frayeurs dont je me sens frapper.
Par une voix secrette, en mon cœur élevée,
Ma vengeance s'étonne, & craint d'être achevée ;
J'ai frémi quand d'abord j'ai sçû l'amour du Roi,
Et j'avois aussi-tôt cachée ce fer sur moi,
Pour pouvoir au besoin m'en servir de défense :
Et sur tout, pour tâcher d'en hâter ma vengeance ;

Cependant l'ayant vû ſans ſuite & ſans ſoldats,
Une tendreſſe aveugle a retenu mon bras ;
Le voyant ſi ſemblable à l'objet de ma flamme,
Mon courroux en tremblant eſt ſorti de mon ame,
Et juſqu'en un Tyran tout noirci de forfaits,
Ma main de ce que j'aime a reſpecté les traits.
Toute autre à vous entendre eut été convaincuë,
Mais tous mes ſens n'étoient attentifs qu'à ſa vuë;
Et quand vous me parliez, dans mon cœur à tous coups
Je ne ſçai quoi, pour lui, parloit plus haut que vous.
Profitons maintenant ici de ſon abſence,
S'il n'eſt point votre fils, réveillez ma vengeance,
Et tandis que de lui rien ne me peut toucher,
Rendez-moi mon courroux qu'il me vient d'arracher.
De ſes diſcours encor mon ame eſt toute pleine,
Et des vôtres, Seigneur, il me ſouvient à peine.

TIRRHENE.

J'ai prévu tout l'excès du trouble où je vous voi:
Et ſi-tôt que Mezence a pû fléchir le Roi,
Et que de ce Tyran l'ame aujourd'hui moins fiere,
A bien voulu donner ma grace à ſa priére,
J'ai fait mon premier ſoin de vous déſabuſer,
Quelque nouveau péril où ce ſoit m'expoſer ;
On peut connoître aſſez à l'ennui qui m'accable,
Si la mort que je ploure eſt feinte ou veritable :
Mes déplaiſirs ſans fin par le temps même aigris,
Ne vous diſent que trop que je n'ai plus de fils.
S'il vivoit, s'il regnoit, quoique je puiſſe faire,
La nature contente auroit peine à s'en taire ;
Le ſang, comme l'amour, inſpire des tranſports,
Qui toujours tôt ou tard échapent au dehors.
Mais il me reſte encore une preuve plus ſure,
Pour convaincre entre nous le Tyran d'impoſture :
C'eſt la preſſante ardeur que j'ai pour ſon trépas,
Dont tantôt devant lui je ne vous parlois pas.

Mezence est un témoin, dont vous pouvez apprendre
Si contre ce babare il m'est doux d'entreprendre,
Et si des conjurés dont on connoît la foi,
Aucun est de son sang plus alteré que moi.
Ne m'avez-vous pas vû plein des vœux que vous faites,
Chercher des mécontens les factions secrettes,
Entrer dans leurs complots, me rendre chef de tous,
Et briguer ardemment l'honneur des premiers coups :
Je vous ai du Tyran cent fois dépeint le crime,
Pour aigrir contre lui l'horreur qui vous anime ;
Vous sçavez pour sa mort quels soins j'ai toujours pris,
Et vous pourriez encor penser qu'il fût mon fils ?
Lui dont je suis tout prêt d'aller trancher la trâme...

LAVINIE.

Que vous rendez, Seigneur, un doux calme à mon ame !
Pour fuir l'affreux désordre en mon cœur excité,
Je prens cette assurance avec avidité,
J'écarte de mes sens, j'étouffe en ma mémoire
Tout ce qui me pourroit détourner de vous croire.
Je ne veux plus ouir ce que mon cœur me dit,
Un pere est moins suspect qu'un cœur tout interdit;
L'amour est trop aveugle auprès de la nature ;
Et sur l'aveu du sang ma haine se rassure.
Tout mon courroux revient plus ardent que jamais;
La perte du Tyran fait mes plus chers souhaits,
Je n'ai plus d'autres soins que ceux de ma vengeance :
J'en goûte avec transport les douceurs par avance,
Je m'abandonne entiere à la félicité
D'ôter au moins la vie à qui m'a tout ôté,

Au barbare assassin d'un héros adorable......

TIRRHENE.

Plût au ciel, seul recours d'un pere misérable,
Ques dès ce même jour il m'eut été permis
D'offrir cette victime aux manes de mon fils.
C'est un tourment cruel, pour mon impatience,
De n'oser pas encor hâter notre vengeance.
Pressant un si grand coup, on l'eût trop hazardé,
L'armée est autour d'Albe, & le fort bien gardé.
Il faut encor languir ; il faut encore attendre.

LAVINIE.

Non, non, consolez-vous ; j'ai fait tout entrepren-
dre.

TIRRHENE.

Quoi! Sans considerer.....

LAVINIE.

Vous sçachant arrêté,
J'ai voulu sans délai que l'on ait éclaté,
Et vous pouvez flatter dès ce jour votre haine
De toutes les douceurs d'une vengeance pleine.....

TIRRHENE.

Ah, Madame! Empêchons ce coup précipité.

LAVINIE.

Sans doute, il n'est plus temps, tout est exécuté.

SCENE III.

FAUSTE, LAVINIE, TIRRHENE.

LAVINIE *à Fauste.*

AVez-vous assez tôt pû rejoindre, Mezence ?

FAUSTE.

J'ai couru par votre ordre aveeque diligence,
Et dans vos intérêts le ciel prend tant de part,
Qu'enfin heureusement je l'ai rejoint trop tard.

TIRRHENE.

Ciel ! Qu'entens-je !

FAUSTE.

Admirez un bonheur sans exemple.
Je n'ai pas eu besoin d'aller jusques au Temple ;
J'ai trouvé le Tyran au retour attaqué,
Près de l'endroit fatal pour sa perte marqué ;
Pressé du Prince enfin, sans espoir, hors d'haleine,
Et se trouvant fort près du Palais de Tirrhene,
Il a pris, malgré nous, le temps de s'y jetter,
Tandis que tous les siens ont sçu nous arrêter.
Leur sang a satisfait notre troupe animée ;
Mais le Tyran entré, la porte s'est fermée ;
On a craint les fureurs d'un peuple soûlevé,
Et le Roi seul...

TIRRHENE.

O Dieux ! Se seroit-il sauvé ?

FAUSTE.

Chacun s'est, comme vous, senti l'ame allarmée :
Nous avons craint le fort, nous avons craint l'armée,

Et perdant tout enfin à beaucoup différer,
Par force après le Roi l'on s'apprêtoit d'entrer;
Lorsque d'une Terrace, Albine toute émuë,
A tâché d'arrêter nos efforts par sa vuë;
Et son sexe & son rang la faisant respecter,
Nous avons fait silence afin de l'écouter.
Seigneur, a-t'elle dit, s'adressant à Mezence,
La Princesse me doit ma part dans sa vengeance;
L'amour a commencé, c'est au sang d'achever.
Le Roi s'est mieux perdu, quand il s'est cru sauver,
Mes gens l'ont immolé par mon ordre à mon frere,
Tout son sang à mes yeux vient de me satisfaire;
C'en est fait, il est mort.

TIRRHENE.

Dieux!

FAUSTE.

Ces mots, tout d'un temps
Ont fait pousser au ciel mille cris éclatans.
Chacun admire Albine, & le Prince s'apprête
A venir du Tyran vous présente la tête:
Vous l'avez demandée, & pour vous contenter,
De sa main à vos pieds, il la veut apporter:
Albine doit la rendre. Il l'attend, & m'envoye
Pour préparer votre ame à cet excès de joie.

LAVINIE *à Tirrhene.*

Ainsi donc, tous nos vœux sont comblés pleinement.
Vous vengez votre fils, je venge mon amant,
Albine venge un frere, & nous goûtons les charmes...
Mais, d'où naissent, Seigneur, ces soudaines allarmes?
Ce trouble où vous tombez?

TIRRHENE.

Je tremble, je frémis.

LAVINIE.

Quoi! Le Roi mort!

TIRRHENE.

Hélas! Madame, c'est mon fils.

(Elle tombe sur un siége, & Fauste se retire.)

LAVINIE.

Votre fils!

TIRRHENE.

Je sens trop ici que je suis pere:
La voix du sang m'échape, & ne peut plus se taire:
La nature, à ce coup, laisse la feinte à part:
Elle parle.

LAVINIE.

Ah! Pourquoi parle-t'elle si tard?
Enfin, il est donc vrai, j'ai perdu ce que j'aime;
J'en recherchois la cause, & la trouve en moi même;
J'en poursuivois le crime, & viens de m'en charger;
Et j'ai versé le sang que je voulois venger.
J'ai tant sollicité, tant demandé sa perte,
Que le ciel trop propice, à la fin l'a soufferte;
De mes vœux importuns, les Dieux se sont lassez,
Et c'est pour m'en punir qu'ils les ont exaucez.
Que ces Dieux sont cruels, quand ils sont trop faciles!
Hélas! Que leurs refus sont quelquefois utiles!
Et qu'on trahit souvent ses plus chers intérêts,
En fatiguant le ciel par des vœux indiscrets!
Mais c'est à vous, barbare, à qui je me dois prendre.

(A Tirrhene.)

Du sang de mon amant que je viens de répandre;

Je

Je l'ai persécuté, sous un nom décevant ;
J'ai crû l'adorer mort, & l'ai haï vivant ;
Sa perte étoit la mienne ; & j'ai pû l'entreprendre,
Mais, pere ingrat, c'est vous qui m'avez fait méprendre,
Et si je l'ai perdu, persecuté, haï,
C'est sur la foi du sang, que l'amour s'est trahi.
Vous avez aveuglé ma passion extrême ;
Vous avez révolté mon feu contre lui-même,
Vous avez corrompu tous les vœux de mon cœur ;
De ma flamme innocente envenimé l'ardeur,
Et fait cruellement, par vos dures maximes,
Des plus purs des amours, les plus affreux des crimes.
Politique inhumain, qu'un soin ambitieux
Rend, pour perdre son fils, assez ingénieux :
Si le jour vous éclaire, après ce parricide,
Si pour vous en punir, mon bras est trop timide,
Rendez graces, cruel, dans mon juste courroux,
Au sang de votre fils que je respect en vous.

TIRRHENE.

Quand un pere a fait choir son fils au précipice,
Il n'a guere besoin qu'on aide à son supplice,
Et pouvant d'Agrippa me reprocher la mort,
Le sang pour m'en punir, est tout seul assez fort.
Oui, pour ce fils trop cher, ma tendresse trahie
N'a rien fait qu'il n'ait vû tourner contre sa vie,
Et l'amour paternel, par trop d'ardeur séduit,
L'a, jusqu'au coup mortel, en victime conduit.
J'ai sçû rendre avec moi, par tous mes artifices,
Son amante & sa sœur, de son trépas complices,
Et j'ai pû soulever pour le perdre aujourd'hui,
L'amour & la nature à la fois contre lui.
Soit crime, soit malheur, il cesse enfin de vivre,
Je l'ai toujours perdu, c'est assez pour le suivre.

LAVINIE.

Suivons-le, mais du moins par nos derniers efforts,
Entraînons avec nous Mezence chez les morts.

Le crime est assez grand pour lui coûter la vie ;
D'avoir trop bien servi mes vœux qui m'ont trahie.

TIRRHENE.

Rien ne me coûte à perdre, après ce que je pers,
Avec mon fils & nous, perisse l'Univers,
Que ma fille elle-même évite ma colere.

SCENE IV.

ALBINE, TIRRHENE, LAVINIE, CAMILLE. JULIE.

TIRRHENE.

Malheureuse ! Où viens-tu ?

ALBINE.

Me livrer à mon pere ;
Lui déclarer mon crime, & m'offrir à ses coups ;
Le remords me défend d'éviter son courroux.

TIRRHENE.

Sçais-tu ce que ton crime en effet vient de faire ?

LAVINIE.

Sçais-tu, cruelle sœur, que tu trahis ton frere ?

ALBINE.

Je sçais que j'ai trahi mon frere, & mon devoir.
Son meurtrier vainqueur.... Mais vous allez le voir,
Il vient.

TIRRHENE.

Tournons sur lui la fureur qui nous presse.

SCENE V.

AGRIPPA, THIRRHENE, LAVINIE, ALBINE, CAMILLE, JULIE, Suite.

AGRIPPA.

Ay-je encor contre moi mon pere & ma Princesse ?

TIRRHENE.

Mon fils respire encore !

LAVINIE.

Agrippa voit le jour !
Quel favorable Dieu le rend à mon amour ?

AGRIPPA.

L'instinct sacré du sang est le Dieu tutelaire,
Par qui ma sœur...

ALBINE.

Seigneur, vous êtes donc mon frere ?

TIRRHENE.

Oui, loin de faire un crime, empêchant son trépas,
Tu nous as tous sauvé... Mais ne l'interromps pas.

AGRIPPA *à Lavinie.*

Par votre ordre, Madame, attaqué par Mezence,
J'ai contre lui d'abord fait peu de résistance,
Et voulu témoigner jusqu'aux plus cruels coups,
Que je sçai respecter tout ce qui vient de vous.
J'ai pourtant crû devoir quelques soins à ma vie ;
Sûr, qu'en effet ma mort n'étoit pas votre envie ;
Et votre tendre amour qui m'est venu flatter,
Au Palais de mon pere enfin m'a fait jetter.

Le désordre où l'on craint qu'un peuple émû s'emporte,
Dès qu'on me voit entré, force à fermer la porte.
Ma sœur qui m'apperçoit de son appartement,
Et qui ne croit en moi voir qu'un perfide amant,
S'avance avec transport, & me fait en attendre
Ce qu'une aveugle erreur lui peut faire entreprendre:
Mais contre mon attente, & malgré son erreur,
Le sang dans ce péril s'éveille en ma faveur.
Comme pour un amant, son cœur tremble & murmure;
Elle impute à l'amour, ce que fait la nature,
Et la nature ardente à me sauver le jour,
N'a pas honte d'agir sous le nom de l'amour,
Albine cede enfin à l'instinct qui la guide;
Va, dit-elle, en tremblant, va, sauve-toi, perfide.
J'obéis sans replique, & passe sans effort,
A travers des jardins qui touchent presqu'au Fort,
J'y cours & je m'y rends, sans rien voir qui m'arrête;
J'y trouve des soldats, je m'avance à leur tête;
Le nombre en croît sans cesse, & dès le premier bruit,
L'élite de l'armé, & les joint & me suit.
J'approche, & trouve encor pleins de joye & d'audace,
Les Conjurés épars avec la populace,
Qui trompés par ma sœur, trop crédules & vains,
N'attendoient plus qu'à voir ma tête entre leurs mains.
Chacun d'eux à ma vûë, & frémit & s'égare;
La consternation de tous leurs cœurs s'empare,
Et n'osant même fuir, ni faire aucun effort,
Tous laissent à mon choix, ou leur grace ou leur mort.
Je fais saisir les chefs, & je pardonne au reste.
Mezence seul s'obstine en cet état funeste;

Je défends qu'on le presse, & retiens les soldats ;
Mais envain on l'épargne, il ne s'épargne pas,
Animé par votre ordre, & n'ayant pû le suivre,
Par les soins d'un rival, il dédaigne de vivre,
Ne peut se pardonner, & sans montrer d'effroi,
Tourne sur lui les coups qu'il a manqués sur moi.
Je meurs pour vous, Princesse, est tout ce qu'il peut dire.
Je cours pour l'arrêter : mais il tombe, il expire :
Et fait, dans son trépas, voir tant d'amour pour vous,
Qu'avec tout mon bonheur j'en suis presque jaloux.

LAVINIE.

Je le plains, mais le bien qu'en vous le ciel m'envoye,
Ne laisse dans mon cœur, de place qu'à la joye.

TIRRHENE *à Lavinie.*

C'est à vous que le sceptre est dû par ce trépas.

LAVINIE.

De mes droits, pour regner ; ne vous allarmez pas.
Si le sceptre m'est doux, ce n'est pas pour moi-même,
C'est pour mieux l'assurer aux mains de ce que j'aime.
Venez, aux yeux de tous, voir dès ce même jour,
Votre fils, de nouveau couronné par l'Amour.

FIN.

ASTATE,
ROI DE TYR.

TRAGEDIE

Repreſentée en 1663.

ACTEURS.

AGENOR, parent de la Reine, destiné pour l'épouser.

NERBAL, confident d'Agenor.

ASTRATE, légitime Roi de Tyr, crû fils de Sichée

BELUS, ami d'Astrate.

SICHE'E, Seigneur Tyrien, crû pere d'Astrate.

BAZORE, NICOGENE, } amis de Sichée.

ELISE, Reine de Tyr par usurpation.

CORISBE, confidente d'Elise.

GERASTE, capitaine des gardes d'Elise.

GARDES.

SOLDATS.

La Scène est à Tyr dans l'appartement de la Reine.


ASTRATE,
Roy de Tyr Tragedie.

ASTRATE, ROI DE TYR.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, ASTRATE, NERBAL, BELUS.

AGENOR *sortant d'un côté du Théâtre, & voyant sortir de l'autre Astrate, qui veut se retirer dès qu'il l'apperçoit.*

VOus m'évitez, Astrate? Au moins peut-on sçavoir
Ce qui vous fait trouver tant de peine à me voir?
Pourquoi fuir mon abord? Parlez sans vous contraindre.

M'eſt-il rien échapé dont vous puiſſiez vous plain-
dre ?
Ai-je mal reconnu tout ce que je vous doi,
Et ce qu'on fait vos ſoins pour la Reine, & pour
moi ?
Tyr, où commande Eliſe, & dont par d'heureux
crimes,
Nos peres ont détruit les Maîtres légitimes,
Malgré nos vains efforts, ſans vous, ſans vos ex-
ploits,
Des Siriens vainqueurs auroit reçu des Loix;
Et ſans vos ſoins plus forts que nos Deſtins con-
traires,
Nous aurions peu joüi des crimes de nos peres.
Moi-même, priſonnier, ſans eſpoir que la mort,
Je vous vis m'arracher aux rigueurs de mon ſort,
Sur nos triſtes débris rappeller la victoire,
Et relever d'Eliſe, & le Trône, & la gloire.
Ni la Reine, ni moi, quoi que nez de parens,
Qui ſe ſont élevés ſur les pas des Tyrans,
Nous n'avons pas au crime aſſez pris d'habitude
Pour paſſer, ſans horreur, juſqu'à l'ingratitude.
Que n'a point fait la Reine, à force de bienfaits,
Pour porter vos deſtins plus loin que vos ſouhaits?
Et ſi la gratitude & ſe forme, & s'exprime,
Par beaucoup d'amitié joint à beaucoup d'eſtime,
L'eſtime & l'amitié que pour vous j'ai fait voir,
N'ont-elles pas rempli vos vœux & votre eſpoir?

ASTRATE.

C'eſt trop joüir, Seigneur, d'une eſtime uſurpée,
Et ſurprendre en votre ame amitié trompée.
Connoiſſez mieux un cœur eſtimé ſi parfait,
Si grand en apparence, & ſi foible en effet;
Ce cœur plus criminel que vous ne ſçauriez croire,
Qui dément en ſecret tout l'éclat de ſa gloire;

Et souffrez qu'un coupable, en fuyant vos bontez,
Se dérobe à des biens qu'il n'a pas méritez.

AGENOR.

Quelque crime en ces lieux que vous ayez pu faire.
Vos exploits parlent trop, les Loix n'ont qu'à se taire.
Qui releve un Empire, a du moins mérité
De faillir une fois avec impunité.
Qui que vous offensiez, sa plainte sera vaine.

ASTRATE.

Mon crime est à la fois, contre vous, & la Reine.

AGENOR.

Contre la Reine, & moi? C'est de quoi m'étonner;
Mais j'aurai droit bientôt de vous tout pardonner.
Vous sçavez que je touche à l'heureuse journée,
Où la Reine a remis notre illustre himenée;
Que suivant l'ordre exprès qu'a laissé le feu Roi;
Je suis prêt d'obtenir sa couronne & sa foi,
Prêt de voir cette fiere & charmante Princesse,
Livrer tous ses appas à l'amour qui me presse....

ASTRATE.

Ah! Seigneur.... Mais hélas! Dans mes transports confus
J'ai peur d'en dire trop, si je dis rien de plus.
Souffrez que je me taise, & que je me retire.

AGENOR *arrêtant Astrate.*

Ah! Vous aimez la Reine! & c'est assez le dire.

ASTRATE.

Puisque jusqu'à vos yeux mes feux ont éclaté,
J'aime je le confesse, avec témérité.
J'aime en dépit du sort, dont l'aveugle puissance
De moi jusqu'à la Reine a mis trop de distance:
J'aime, malgré l'Hymen, de qui les nœuds sacrez,
Pour vous unir demain, sont déja préparez;
J'aime, malgré l'horreur de perdre ce que j'aime,
Et pour dire encor plus, j'aime malgré moi-même.

Mais malgré votre hymen, mon destin & mes
soins :
Malgré tous mes efforts, je n'en aime pas moins.
Reprochez-moi, Seigneur, cette injustice extrême.

AGENOR.

Pour vous la reprocher, il suffit de vous-même ?
Tous reproches sont vains, s'ils viennent d'autre
part.

ASTRATE.

Pour m'en faire, Seigneur, je n'attens pas si tard.
Pour combattre en secret le mal dont je soupire,
Je me suis dit cent fois tout ce qu'on se peut dire;
Tout ce qu'on peut tenter, je l'ai fait jusqu'ici;
Du moins mon foible cœur se l'est fait croire ainsi:
Mais, s'il faut dire tout, contre un mal qui sçait
plaire.
On ne fait pas toujours tout ce que l'on croit faire,
Et pour se reprocher un crime qu'on chérit,
Pour peu que l'on se dise, on croit s'être tout dit.
Offrez-moi des raisons qui réveillent ma gloire:
Donnez-moi des conseils.

AGENOR.

Et m'en pourrez-vous croire ?
Non; non, & ce soupir m'en dit tout seul assez:
On suit peu les conseils qu'on croit intéressez;
Et quand on est aveugle à ses propres lumiéres,
Les raisons d'un rival ne persuadent guéres.
Si la Reine vous touche, elle a sçû me toucher,
Et ce n'est pas à moi de vous rien reprocher:
J'aurois tort de contraindre une si belle flamme,
A borner seulement son pouvoir sur mon ame;
Un amant d'un rival doit excuser les feux.

ASTRATE.

Il n'est rien plus aisé pour un amant heureux,
Seigneur, on peut souffrir, sans beaucoup se con-
traindre,
Un malheureux rival dont on n'a rien à craindre:

Mais qu'à de maux cruels c'est être abandonné,
Que d'avoir à souffrir un rival fortuné !
Ce bonheur est pour vous un choix si légitime,
Qu'il ne m'est pas permis d'en murmurer sans crime :
Le bien qui m'a charmé ne peut être qu'à vous ;
Vous devez l'obtenir, sans que j'en sois jaloux ;
Sans que j'ose accuser le sort qui vous le donne,
Le respect, la raison, le devoir, tout l'ordonne :
Mais l'amour, & sur tout, l'amour au desespoi,
Connoît-il ni respect, ni raison, ni devoir ?
Punissez d'un ingrat l'audace & l'injustice :
Je vous ai dit le crime, ordonnez le supplice.
Seigneur, je vais l'attendre ; & délivrer vos yeux
De souffrir plus long-temps un objet odieux.

SCENE II.

AGENOR, NERBAL.

NERBAL.

Souffrirez-vous, Seigneur, une telle insolence ?

AGENOR.

Il n'est pas temps d'en faire éclater la vengeance.

NERBAL.

Quoi ? Laisser impuni l'amour qu'il ose avoir ?

AGENOR.

Quel supplice est plus grand qu'un amour sans espoir ?
Puis-je rien ajoûter à son malheur extrême ?
Triompher à sa vûë obtenir ce qu'il aime,
Voir ses feux sans colere, ainsi que sans danger,
Enfin le pouvoir plaindre, est-ce peu m'en venger ?

Mon courroux, loin d'accroître, eût adouci sa peine;
La pitié d'un rival, punit mieux que sa haine.
Pour tout dire entre nous, ce n'est pas qu'en secret
Je souffre, sans dépit, cet amour indiscret:
Mais sçavoir à propos se contraindre & se taire,
Pour qui prétend régner, est un art nécessaire.
Je dois en être instruit, & je crois l'être assez.
D'un secret ennemi nous sommes menacez:
Cet état n'est à nous que par le droit des crimes;
Nous en avons détruit les Princes légitimes;
Mais il en reste un fils, dès l'enfance sauvé,
Que l'on a, pour nous perdre, en secret élevé:
Tout inconnu qu'il est, dans Tyr on le révere.
Astrate peut beaucoup.

NERBAL.

Seigneur, voici son pere.

SCENE III.

AGENOR, NERBAL, SICHE'E.

SICHE'E.

J'Ai reçu de la Reine, ordre exprès de vous voir,
Seigneur.

AGENOR.

Vous venez donc confirmer mon espoir?
M'assurer de nouveau du bonheur où j'aspire?

SICHE'E.

Je n'ai rien de sa part de semblable à vous dire.

AGENOR.

Romproit-elle un hymen que j'ai droit d'esperer?

SICHE'E.

Seigneur, la Reine au moins, prétend le differer.

AGENOR.

Quoi, Sichée, un hymen à l'état nécessaire,
Résolu par la Reine, ordonné par son Pere,
Attendu si long-temps, & tant de fois promis,
Après le jour marqué, seroit encor remis?
Avec quelles raisons se peut-elle défendre
D'achever un bonheur où je dois seul prétendre?
Que dit-elle qui puisse excuser ses refus?

SICHE'E.

Qu'elle le veut ainsi, Seigneur, & rien de plus.
En cherchant des raisons, la fierté de la Reine
Croiroit trop abaisser la grandeur Souveraine,
Et prétend qu'en tous lieux, & qu'en toutes saisons,
Les volontés des Rois tiennent lieu de raisons.
Je vous dois trop, Seigneur, pour n'être pas sensible
A l'affront que vous fait un mépris si visible.
Lorsque par vos parens, aux yeux de l'univers,
Le vrai Roi fut jetté du Trône dans les fers,
Je ne puis oublier qu'on eût puni le zele
Qui de tous ses Sujets me fit le plus fidelle,
Si votre pere alors par pitié n'eût pour moi
Pris le soin de calmer l'esprit du nouveau Roi.
Depuis qu'Elise regne, & que son injustice
De tout le sang Royal s'est fait un sacrifice,
Si tout le mien encore échape à son courroux,
Je sçai trop qu'en effet je ne le dois qu'à vous.
Cent fois de ses soupçons vous m'avez sçû défendre;
Et je connois assez quel parti je dois prendre,

Si le juste dépit de trop de temps perdu
Vous porte à vous saisir d'un bien qui vous est dû ;
Tout vous est favorable ; Elise, après son pere,
Du pouvoir Souverain n'est que dépositaire :
La Cour qui veut un Maître, à regret suit ses loix ;
Le peuple est irrité du meurtre de ses Rois,
Les plus braves soldats sont mécontent dans l'ame ;
Un Roi sied mieux enfin au Trône, qu'une femme ;
Et malgré ses refus, il est doux de pouvoir
Vous couronner vous-même, & ne lui rien devoir.

AGENOR.

Puis-je contre la Reine oser rien entreprendre ?

SICHE'E.

Mais plutôt contre vous qui pourroit la défendre ?
Tout est pour vous, le peuple, & l'armée & la Cour.
Rien n'est pour elle.

AGENOR.

Hélas ! n'est-ce rien que l'amour ?
Mes vœux vont à son cœur autant qu'à sa Couronne ;
L'un de ses biens n'est rien si l'autre ne se donne ;
Et j'aime mieux encor, pour être plus heureux,
Attendre un peu plus tard, & les avoir tous deux.
Allez, allez, Sichée, & dites à la Reine
Qu'elle peut à son gré faire durer ma peine,
Que son trône n'est pas ce qui m'a sçû charmer,
Et qu'on peut tout souffrir quand on sçai bien aimer.

SCENE

SCENE IV.

SICHE'E, BAZORE, NICOGENE.

SICHE'E.

J'Attendois d'Agenor une ame moins soumise :
Je l'ai crû plus charmé du Trône que d'Elise ;
Et ce délai nouveau me flattoit aujourd'hui
De quelque heureux divorce entre la Reine & lui.

BAZORE.

Votre gloire, Seigneur, doit être sans seconde ;
Pour peu que la fortune à vos desseins réponde :
Votre entreprise est belle, & vos projets sont grands ;
Mais il faut désunir la maison des Tyrans ;
Sans quelque trouble entr'eux, l'issuë est incertaine.

SICHE'E.

De grace, parlons bas, nous sommes chez la Reine ;
Défions-nous de tout, craignons... Mais la voici,
Elle veut me parler.

SCENE V.

ELISE, SICHÉE, GERASTE, CORISBE, NICOGENE, BAZORE, Suite.

ELISE.

Que l'on nous laisse ici.
(Tout le monde se retire à l'exception de Sichée.)

SICHÉE.

Le Prince a sçû votre ordre, & malgré sa surprise,
Il m'a fait voir une ame au dernier point soumise.
J'ai voulu vainement, en m'offrant contre vous,
Pénétrer ses desseins, & sonder son courroux;
Et soit qu'il me néglige, ou soit qu'il me soupçonne,
Je n'ai rien vû de lui qu'un respect qui m'étonne:
Mais si j'ose en juger, l'excès de ce respect
Est trop peu naturel, pour n'être pas suspect.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Prince sçait feindre,
Qu'on connoît qu'il excelle en l'art de se contraindre,
Et dans tous les secrets, que jusques à ce jour
L'artifice a pû mettre en usage à la Cour;
Mais souvent les plus fins manquent à reconnoître
Que c'est ne l'être plus, que le vouloir trop être;
L'art le plus affecté n'éblouit pas le mieux,
Et le trop d'artifice ouvre souvent les yeux.
Qui paroît si tranquille au moment qu'on l'outrage,
Loin d'ôter des soupçons, en donne davantage;
Le dépit est plus fort, moins il est apparent,
Et l'orage est à craindre où le calme est trop grand,

Le Prince peut assez, pour être téméraire ;
Il croit que jusqu'au Trône il n'a qu'un pas à faire,
Qu'à monter un degré qu'on franchit tout d'un
coup.

ELISE.

Quand il s'agit du Trône, un degré c'est beaucoup,
Quelque projet qu'il fasse, avant qu'il l'exécute,
L'espace est assez grand pour craindre encor la
chute ;
Et lorsqu'on croit atteindre à ce rang plein d'appas,
Le dernier pas qu'on fait est souvent un faux pas.
Je vous avouërai tout, puisqu'il faut faire un maître,
Je veux m'en donner un qui soit digne de l'être,
Qui puisse soutenir le souverain pouvoir,
Et m'affermir au Trône où je l'aurai fait seoir.

SICHE'E.

Je rends grace, Madame, au Ciel qui vous inspire
Ce dessein favorable au bien de votre Empire,
Pour quelque Roi voisin que vous puissiez pen-
cher....

ELISE.

Quand on peut faire un Roi, quel besoin d'en
chercher ?
Je veux en choisir un qui soit tout mon ouvrage,
Qui n'ait que de ma main ce suprême avantage,
Qui ne doive qu'à moi le rang qu'il aura pris ;
En un mot, ce grand choix regarde votre fils.

SICHE'E.

Mon fils ? Madame, ô Dieu !

ELISE.

Quel trouble vous agite ?

SICHE'E.

Cet excès de bonheur rend mon ame interdite,
Madame, & peu s'en faut que l'amour paternel
Ne donne à vos bontés un aveu criminel,
Et que mon cœur n'oublie avec trop peu de peine,
En faveur de mon fils, l'intérêt de ma Reine :

Mais mon devoir me force à vous représenter
Les périls où ce choix peut vous précipiter.
Pensez-vous qu'Agenor renonce au Diadême,
A moins de faire un Roi qui le soit de lui-même ;
Qui pour vous pouvoir mettre au dessus des mutins,
Vous éleve au delà de vos premiers destins ?
Le Prince aspire au Sceptre, & doit y trop prétendre,
Pour le laisser en paix à qui l'osera prendre :
Sur lui seul votre pere a fixé votre choix ;
Il a des Partisans qui soutiendront ses droits ;
La foule de la Cour le suit & l'environne.

ELISE.

On court à sa fortune & non à sa personne :
L'espoir de le voir Roi le fait suivre aujourd'hui,
N'ayant plus cet espoir, il n'aura rien pour lui ;
Ce qui suit la fortune, avec elle s'écoule,
Et son moindre revers écarte bien la foule.
Si le Prince eût des droits, qu'il ne s'en flatte plus,
Dans nos derniers combats il les a tous perdus ;
Lorsqu'il me réduisit en perdant deux batailles,
A me voir assiéger jusques dans ces murailles,
Des Siriens vainqueurs, l'effort a renversé
Le Trône que pour lui mon pere avoit laissé ;
Et le Prince obligé de le sçavoir défendre,
Le devoir relever, s'il y vouloit prétendre.
Un autre a sçû le faire & s'est mis dans ses droits ;
Mon Trône enfin n'est plus tel qu'il fut autrefois,
Un Trône ôté par force à son Roi légitime,
Cimenté de son sang, & fondé sur le crime.
C'en est un de conquête, où votre illustre fils
M'a placée en dépit des destins ennemis ;
Dont le feu de la Guerre a purgé l'injustice,
Qu'un Héros a pour moi tiré du précipice,
A formé du débris d'un Empire abattu,
Et ne m'a fait devoir qu'à sa seule vertu.

SICHEE.

Astrate fut heureux, & peut cesser de l'être ;
C'est un fils qui m'est cher, mais je le dois connoître :
Loin, comme il est de vous, pourriez-vous aujourd'hui,
Sans vous trop abaisser, descendre jusqu'à lui ?
Il a sans doute un cœur qui ne cede à nul autre,
Mais il n'a point de Sceptre à joindre avec le vôtre,
Point de rang qui mérite un si glorieux soin.

ELISE.

Il a de la vertu, c'est dequoi j'ai besoin.
Le crime en ma famille, a mis le diadême ;
L'ayant ainsi reçû, je l'ai gardé de même.
Mon pere fut injuste & le fut moins que moi :
Mon régne commença par la mort du vrai Roi :
Après quinze ans entiers de prison & de peines.
N'ayant plus nul espoir qu'on pût briser ses chaînes ;
Son parti réveillé voyant mon pere mort,
Crut que contre une fille il seroit assez fort.
Mais j'osai dans le trouble où je me vis réduite,
En détruisant la source, en arrêter la suite ;
Et du danger pressée, enfin je me défis
De ce Roi malheureux, & de deux de ses fils.
Le troisiéme, à mon pere échapé dès l'enfance,
Caché dans mes Etats, prépare sa vengeance :
J'en ai divers avis, & le peuple irrité,
Pour lui sans le connoître, est presque révolté.
Le Prince, en m'épousant, loin d'assurer ma tête,
N'aideroit qu'à grossir l'orage qui s'apprête ;
Et le peuple seroit encor plus mutiné,
S'il voyoit des Tyrans tout le sang couronné.
J'ai besoin d'un époux illustre & magnanime,
Qui m'allie à la gloire, & me tire du crime ;
Dont la vertu pour moi calme les factieux,
Ecarte la tempête & désarme les Dieux.

SICHE'E.

En faveur de mon fils, c'est en vouloir trop croire,
C'est trop vous éblouïr du peu qu'il a de gloire ;
Le Sceptre entre ses mains fera mille jaloux.

ELISE.

S'il n'importe pour moi, qu'importe-t'il pour vous ?

SICHE'E.

J'ai crû qu'un bon Sujet ne vous devoit rien taire.

ELISE.

C'est trop être sujet, soyez un peu plus pere ;
Et laissez sans contrainte échapper au dehors,
De l'amour paternel la joie & les transports.

SICHE'E.

Astrate vous doit trop, & je lui cours apprendre....

ELISE.

Non, envoyez-le moi sans lui rien faire entendre.
Je lui prétends moi-même annoncer son bonheur,
Et connoître l'effet qu'il fera sur son cœur.
Cependant employez toute votre prudence,
A chercher l'ennemi dont je crains la vengeance.
De Jupiter Hammon, l'Oracle consulté,
Nous en pourra bientôt donner quelque clarté :
J'espere en sa réponse, & je l'attens sans cesse :
Mais elle tarde trop, & le péril me presse.
Mon ennemi peut être est prêt à me punir,
Tâchons de le connoître & de le prévenir.
J'ai trop fait pour laisser ma fortune douteuse :
L'injustice imparfaite est la plus périlleuse :
C'est erreur de tenter des crimes superflus,
Et de n'en pas joüir pour un crime de plus.
Je me trouve en un rang où je dois me défendre
De tout ce qui pourroit me forcer d'en descendre ;
Adraste & ses deux fils pourroient m'en faire choir,
Et j'ai crû que leur perte étoit de mon devoir.
J'eusse épargné leur sang, s'il m'eût été possible :
Le sang versé toujours de lui-même est horrible,
La vertu résistoit sans doute à leur trépas ;
Mais ma perte étoit sûre, en ne les perdant pas :

Et sa raison d'Etat veut souvent qu'on préfere
A la vertu nuisible, un crime nécessaire.
Cette même raison exige encor de moi
La mort du dernier fils de ce malheureux Roi.
Il ne m'est plus permis de m'épargner ce crime ;
Mon destin me demande encor cette victime.
Le sort de ma maison plus fort que mes souhaits,
M'arrache à l'innocence, & m'enchaine aux forfaits.
Il m'en fait un devoir, & me force à connoître
Qu'on n'est pas toujours juste autant qu'on voudroit l'être ;
Qu'il est des ascendans, dont la fatalité
Nous impose du crime une nécessité ;
Et qu'en nous quelquefois, par un pouvoir suprême,
Il entre du destin jusqu'en la vertu même.
Epousez donc mon sort, comme moi votre fils,
Et souffrez des forfaits dont il reçoit le prix.
Cherchez avecque moi l'ennemi qui me reste :
Ma chute désormais vous deviendroit funeste.
Songez que sans vous nuire, on ne peut m'attaquer.

SICHE'E.

Je sçai trop mon devoir, pour y pouvoir manquer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISE, CORISBE.

ELISE.

VIENS sçavoir avec moi ce que l'Oracle
annonce,
Il a parlé, Corisbe, & voici sa réponse;
Je l'ai voulu secrette, afin de consulter
S'il m'est utile ou non, de la faire
éclater.
Voyons quelle clarté par le Ciel m'est offerte,
Pour trouver l'ennemi qui conspire ma perte:
Apprenons qui doit craindre, ou qui doit espérer;
Et pour qui les destins se veulent déclarer.
Les soins qu'en ma faveur ils ont déja sçû prendre;
Semblent me donner lieu d'en oser tout attendre.

(*Elle lit.*)

ORACLE.

Reine, ne cherche point ailleurs que dans ta Cour,
L'ennemi que le Ciel pour ta perte a fait naître:
L'heure fatale approche, où tu le dois connoître:
Mais il t'en doit coûter, & l'Empire & le jour.

CORISBE.

CORISBE.

Quel oracle, Madame, & qu'il est effroyable !
Quoi, le sort qui pour vous sembloit si favorable,
Veut déja s'en dédire, & vous abandonner ?
Quel revers étonnant !

ELISE.

Faut-il s'en étonner ?
Le sort m'avoit flattée ; il me menace, il change ;
Ce n'est que sa coutume, il ne fait rien d'étrange :
Il avoit trop long-temps soutenu mon parti,
A ne s'en pas dédire, il se fut démenti.
N'attens point de me voir plaindre de la fortune ;
La plainte a des douceurs pour une ame commune ;
Mais une ame élevée en doit bien moins trouver
A se plaindre du sort, qu'à le sçavoir braver.

CORISBE.

Pensez-vous qu'aux grands cœurs, quand le ciel les menace,
Un peu d'effroi, Madame, ait si mauvaise grace ?
Quoi, vous voyez les Dieux prêts à vous accabler,
Et vous ne tremblez pas ?

ELISE.

Que sert-il de trembler ?
S'il est bien vrai qu'au Ciel ma perte soit écrite,
Pour en craindre le coup, crois-tu que je l'évite ?
Et par mes foibles soins, qu'il soit encore en moi
D'alterer des destins l'inviolable loi ?
Non, pour fuir les périls que prédit un Oracle,
L'ébranlement sert moins de secours que d'obstacle ;
Et l'aveugle terreur, quand on doit trebucher,
Précipite la chute, au lieu de l'empêcher.
Tel Oracle, par fois, s'est accompli sans peine,
Qui n'a dû son succès qu'à la foiblesse humaine ;
Et qui, s'il n'eût fait peur, eût pû courir hazard
De n'avoir point d'effet ou d'en avoir plus tard.
Ne s'ébranler de rien, & d'une ame constante
Rendre, s'il faut périr, sa disgrace éclatante ;

Suivre en paix ſon deſtin, & laiſſer faire aux Dieux;
C'eſt toujours le plus ſûr & le plus glorieux.

CORISBE.

Ces nobles ſentimens, ce courage admirable.
Méritoient bien un ſort qui fût plus favorable,
Et que les Dieux pour vous, propices plus long-temps,
Se fiſſent quelque effort pour être plus conſtans.
Avez-vous à ce point mérité leur colere?
Quel autre n'eut point fait ce qu'on vous à vû faire?
Et quels ſoins violens avez-vous jamais pris,
Que le dernier beſoin ne vous ait pas preſcris?
Agenor eſt le ſeul, à parler ſans rien feindre,
Qui de vous juſtement puiſſe encore ſe plaindre.
Un devoir ſi puiſſant vous parle en ſa faveur....

ELISE.

Je l'avoüerai, Coriſbe, il a droit ſur mon cœur:
Il doit me plaire ſeul, par l'ordre de mon pere;
Et peut-être il m'eût plû s'il eût moins dû me plaire.
Les nœuds déja formés par le ſang entre nous,
M'auroient pû diſpoſer à des liens plus doux;
Et peut-être vers lui, ſans un effort extrême,
Mon cœur ſe trouvant libre, eut penché de lui-même.
Mais s'agiſſant d'aimer, un cœur plein de fierté
Eſt, contre la contrainte, aiſément révolté;
A tout ce qu'on impoſe, avec peine on incline;
Tel choix plairoit, qu'on fuit dès qu'on le détermine:
L'amour libre de ſoi, n'obéit jamais bien;
Mais ſur tout ſur le Trône, il ne prend loi de rien;
Bien ſouvent le devoir lui nuit, loin de l'accroître;
Et le droit d'être aimé ſert d'obſtacle pour l'être.

CORISBE.

Je plains le Prince, il aime.

ELISE.

Au rang où je me voi;
Me répondrois-tu bien de ce qu'il aime en moi?

Ce n'eſt pas à mon cœur qu'il veut peut-être atteindre.
Mais le voici qui vient, ſans doute, pour ſe plaindre.

SCENE II.

AGENOR, ELISE, CORISBE.

AGENOR.

SI dans l'état funeſte où vos ordres m'ont mis;
L'eſpoir d'être écouté peut m'être encor permis...

ELISE.

Souffrez que je m'explique avant que vous entendre.
J'écoute tout le monde, & ne puis m'en défendre;
C'eſt un bien que les Rois doivent peu refuſer,
Mais il eſt dangereux de n'en pas bien uſer.
Vous êtes irrité, vous croyez devoir l'être;
Quand le dépit échappe, on n'en eſt plus le maître:
C'eſt ſon premier tranſport qu'on doit plus retenir;
J'ai du rang où je ſuis la gloire à ſoutenir;
On ne peut rien ſouffrir au Trône ſans foibleſſe,
Ses droits ſont délicats, peu de choſe les bleſſe.
Voilà ce que j'ai crû ne vous pouvoir celer;
Après cela j'écoute, & vous pouvez parler.

AGENOR.

Un tranſport violent m'agite & me poſſede,
Je l'avouë, il m'emporte, & tout mon cœur lui cede;
Mais n'en redoutez rien qui vous bleſſe en ce jour,
Ce n'eſt pas le dépit, Madame, c'eſt l'amour.

Je n'entens que trop bien tout ce que me veut dire
Le délai rigoureux du bonheur où j'aspire ?
Je vois ce qui vous rend mon hymen sans appas,
L'hymen déplaît toujours quand l'époux ne plaît pas :
Mais à quoi que m'expose un si cruel supplice,
Faut-il pas se connoître & se faire justice ?
Dois-je m'en prendre à vous ? Puis-je vous en blâmer ?
Si je n'ai pû vous plaire, avez-vous dû m'aimer ?
Et s'il manque à mes feux le secours d'un mérite,
Dont la force en secret pour moi vous sollicite ;
Si je n'ai pas sçû l'art de toucher votre cœur,
Si vous n'y sentez rien qui parle en ma faveur,
Rien qui cherche à répondre à mon amour extrême,
La faute en peut-elle être ailleurs que dans moi-même ?
Bien que l'ordre d'un Prince ait flatté mon espoir,
Je n'aime pas si mal que de m'en prévaloir.
J'en veux à votre cœur plutôt qu'à votre Empire ;
Et quoiqu'en ma faveur votre pere ait pû dire,
Quoiqu'il vous ait prescrit au point de son trépas,
Le don du cœur est libre & ne se prescrit pas.
Pour peu que de son choix la loi vous semble dure,
Vous pouvez au délai joindre encor la rupture ;
Eussai-je mille droits pour être votre époux,
Mon amour y renonce, & vous rend toute à vous.
Je vous mets en pouvoir de vous choisir un maître :
Qui n'a point vos désirs, n'est pas digne de l'être.
Votre cœur seul doit faire un choix si glorieux,
Et le vrai droit du Trône est de plaire à vos yeux.
Vous pouvez me l'ôter, & ne devez pas craindre
Que j'aime mon bonheur jusqu'à vous y contraindre :
Désormais contre vous, malgré votre rigueur,
La révolte n'est plus au pouvoir de mon cœur ;

Pour ne me pas soumettre ainsi que bon vous semble,
La couronne & vos yeux sont trop fort joints ensemble ;
J'ai de subir vos loix un double engagement ;
C'est peu d'être sujet, je suis encore amant.
Quelque dure toujours que soit la servitude,
L'amour m'en a fait faire une douce habitude ;
Et l'on doit craindre peu que rien puisse en ce jour
Ebranler le devoir soutenu par l'amour.
Disposez donc enfin du Trône & de vous-même,
Seulement, s'il se peut, songez que je vous aime,
Et mériterois mieux que d'éternels tourmens,
Si l'amour tenoit lieu de mérite aux amans.
Je ne vous dis plus rien, Madame, & vais attendre
L'Arrêt qui sur mon sort il vous plaira de rendre.
Pour laisser votre choix en pleine liberté,
Je ne vous verrai plus qu'il ne soit arrêté ;
Et veux vous épargner jusqu'à la violence
Que peut même en secret vous faire ma présence.

SCENE III.

CORISBE, ELISE.

CORISBE.

Enfin, selon vos vœux vous pourrez faire un choix ;
Le Prince vous dégage & vous remet ses droits ;
Il ne vous laisse plus aucun scrupule à faire,
Sur l'ordre en sa faveur laissé par votre pere.
Vous ne devez plus rien...

ELISE.

Par quelle injuste loi
Ne lui dois-je plus rien quand il fait tout pour moi?
Corisbe me croit-elle une ame si farouche,
Qu'une belle action n'ait plus rien qui me touche?
Et que l'excès d'amour d'un Prince si soumis
N'ait pas des droits plus forts que ceux qu'il m'a remis?
J'ai peine toutefois, quoique je me figure,
De croire dans le Prince une vertu si pure,
Et de n'y soupçonner d'aucun déguisement
L'excès étudié d'un si beau sentiment.
J'y reconnois plus d'art que l'amour n'en inspire:
Pour m'aimer comme il dit, il l'a sçû trop bien dire;
Et quand je le croirois, à te parler sans fard,
J'aurois toujours bien peur de le croire trop tard.

CORISBE.

Il est vrai que Sichée a reçû de vous-même,
En faveur de son fils, l'espoir du diadême;
Ils sont considerés tous deux dans vos Etats;
Le pere l'est du peuple & le fils des soldats:
Vous en avez besoin pour vous pouvoir défendre
De l'ennemi caché qui cherche à vous surprendre.

ELISE.

Je hai cet ennemi d'une invincible horreur;
Mais la haine n'est pas toute seule en mon cœur;
Astrate doit mon choix à plus qu'à cette haine.

CORISBE.

Vous devez à son bras la grandeur souveraine;
Et la reconnoissance a pû vous émouvoir?

ELISE.

Ce qui m'émeut, Corisbe, a bien plus de pouvoir.

CORISBE.

Mais ce n'est pas l'amour, je vous dois trop connoître.
Il ne peut...

ELISE.

Et pourquoi ne pourroit-ce pas l'être?

CORISBE.

Quoi, donc? un cœur si fier, si plein de fermeté,
Par l'effort de l'amour peut être surmonté?
Il en ressent l'atteinte, il s'y trouve accessible.

ELISE.

Crois-tu, pour être fier, qu'un cœur soit insensible?
Et quelque fermeté qu'on ait pû mettre au jour,
Qu'auprès d'un grand mérite on échappe à l'amour?
Apprens que dans une ame, avec peine renduë,
Rien ne fait mieux aimer que la fierté vaincuë:
Qu'un cœur est plus touché, plus il a fait d'effort,
Et qu'où l'obstacle est grand, l'amour en est plus fort.
Au bonheur d'Agenor voilà ce qui s'oppose;
Du choix d'Astrate, enfin voilà la seule cause;
Voilà ce que j'ai sçû trop bien dissimuler;
Et si j'attens si tard à te le réveler,
Ne t'en étonne pas; avec un soin extrême
Je m'en suis fait long-temps un secret à moi-même.
Mon cœur d'abord, sans doute, auroit mieux résisté,
S'il n'eût été trahi par sa propre fierté:
C'est elle qui du coup dont tu me vis atteinte,
M'a causé la surprise en m'en ôtant la crainte.
Oüi, loin de me servir, mon orgueil m'abusant,
M'a livrée à l'amour en me le déguisant;
Je négligeai d'abord une langueur secrette;
Je n'appellai qu'estime une estime inquiéte,
Et mon cœur trop superbe, & trop crédule aussi,
Crût même, en soupirant, qu'on estimoit ainsi.
L'amour foible toujours, quand il ne fait que naître,
Caché sous cette erreur, a pris le temps de croître,
Et contre mon orgueil ne s'est pas déclaré,
Qu'il n'ait de sa victoire été bien assuré.

CORISBE.

Cet amour me surprend; & je croyois, Madame,
Que l'ambition seule avoit touché votre ame.

ELISE.

Dès que j'ouvris les yeux, Astrate, & la grandeur,
Tous deux d'un charme égal sçurent frapper mon cœur :
Mon ame également s'en trouva pénétrée,
Mais cette égalité ne fut pas de durée,
Ces deux divers transports prirent un divers cours :
J'eus même ambition, mais l'amour crut toujours.
Je t'avoüerai bien plus ; toutes mes injustices,
Tout ce que pour mon rang j'ai fait de sacrifices ;
J'ai tout fait pour Astrate ; & pour rien épargner,
Ce héros m'a paru trop digne de regner.
J'ai tenté, pour donner un Trône à ce que j'aime,
Ce que jamais mon cœur n'eut osé pour moi-même ;
Et les raisons d'Etat qu'on m'a vû mettre au jour,
N'ont servi que de voile à des crimes d'amour.

CORISBE.

Je m'assure qu'Astrafte aussi pour vous soupire.

ELISE.

Il m'aime ; ce n'est pas qu'il me l'ait osé dire :
Pour contraindre sa flamme, il n'a rien épargné,
Le silence toujours sur sa bouche a regné.
Mais un cœur, pour parler, n'a-t'il qu'un Interprete ?
Ne dit-on rien des yeux quand la bouche est muette ?
L'amant qui craint le plus de rien faire éclater,
N'en dit toujours que trop à qui veut l'écouter ;
En vain pour se contraindre on prend un soin extrême,
Tout parle dans l'amour jusqu'au silence même.

CORISBE.

Quand le respect d'Astrate, en s'oubliant un peu,
Vous auroit épargné la peine d'un aveu,
Quand par un beau transport il eut moins sçû se taire,
A dire vrai, Madame, eut-il pû vous déplaire ?

ELISE

Du moins il l'auroit dû, c'étoit trop s'oublier;
Et ce n'est pas à lui de parler le premier.
Je sçai qu'à notre sexe, il sied bien d'ordinaire
De laisser aux amans les premiers pas à faire,
De tenir avec soin tout notre amour caché,
D'attendre que l'aveu nous en soit arraché,
De ne parler qu'après d'extrêmes violences:
Mais je regne, & le Trône a d'autres bienséances;
Et quand jusqu'à ce rang notre sexe a monté,
Il doit être au-dessus de la timidité.
Astrate est mon Sujet, & la toute-puissance
L'engage aux mêmes loix dont elle me dispense.
Quelque ardeur qui l'emporte, il doit se retenir;
C'est à moi de descendre & de le prévenir,
De l'aider à s'ouvrir, de l'y servir de guide.
Jusques là, c'est à lui d'aimer d'un feu timide,
D'en cacher tout l'éclat; & pour le mettre au jour,
D'attendre qu'il m'ait plû d'enhardir son amour:
Tu m'y vois résoluë, & c'est trop m'en défendre.

CORISBE.

Et l'amour d'Agenor n'a donc rien à prétendre?

ELISE.

Je l'oubliois déja, fais-m'en ressouvenir;
Il a trop fait pour moi pour ne rien obtenir:
Je l'avouë, & promets, pour ne point être ingrate,
De...

CORISBE.

Quoi, qui vous retient?

ELISE.

Ne vois-tu pas Astrate?

SCENE IV.

ASTRATE, ELISE, CORISBE.

ASTRATE.

D'Un ennemi caché craignez moins les desseins,
J'ose espérer dans peu de le mettre en vos mains ;
Madame, & la fortune à mes désirs propice,
Semble me réserver l'honneur de ce service.
Deux de mes gens pressés d'entrer dans son parti,
Ont feint de s'y résoudre, & m'en ont averti.
Je les viens d'animer & d'instruire à connoître
Ce perfide ennemi qui craint tant de paroître,
Qui cherche avec bassesse à se faire raison,
Et n'aspire à regner que par la trahison.
Ils m'ont tous deux promis d'éclaircir ce mystere.
Occupé par ces soins, je n'ai pû voir mon pere,
Peut-être a-t'il aussi quelque éclaircissement.
On m'a dit qu'il me cherche avec empressement ;
Et comme il sçait les soins qu'un zéle ardent m'inspire...

ELISE.

Je puis vous dire plus qu'il ne pourroit vous dire ;
Et je crois que pour vous, il vaut mieux aujourdhui
Devoir tout mon secret à moi-même qu'à lui.
Cessons de feindre, Astrate, on veut me faire croire
Qu'oubliant tout devoir, séduit par trop de gloire,
Vous avez jusqu'à moi secrettement osé...

ASTRATE.

Quoi ! près de vous, Madame, on m'auroit accusé ?
Ah ! s'il en est besoin, je puis trop me défendre...

ELISE.

Il n'est besoin ici que de me bien entendre ;

Avant que de répondre, examinez-vous bien ;
Voyez si votre cœur ne s'accuse de rien,
S'il ne se sent pour moi rien d'un peu téméraire,
Rien qui passe l'ardeur d'un Sujet ordinaire...
Vous vous troublez, Astrate ; il suffit, répondez ;
C'est à vous à parler, puisque vous m'entendez.

ASTRATE.

Je vois que vous sçavez ma téméraire flamme,
On vous a révélé le secret de mon ame ;
Et de mes seuls regards l'indiscrete langueur,
Vous a pû découvrir l'audace de mon cœur.
Ils vous ont dit trop vrai pour oser les dédire ;
Et cette ardeur aveugle a sur moi tant d'empire,
Que dussai-je en périr, je ne sçai pas trop bien
Si je pourrois vouloir que vous n'en sçussiez rien.
J'ai bien jugé toujours, quoique je pusse faire,
Que je vous aimois trop pour m'en pouvoir bien taire :
Mais quelque affreux péril qui me dût allarmer,
J'aurois bien du regret d'avoir pû moins aimer.
D'un crime si charmant mon cœur insatiable,
En voudroit, s'il pouvoit, être encor plus coupable ;
Et si je l'ose dire, aime mieux consentir
A tout votre courroux, qu'au moindre repentir.
Lorsque par un transport dont on n'est plus le maître,
On devient téméraire, on ne sçauroit trop l'être ;
Et dès qu'on a pû mettre un feu coupable au jour,
C'est l'excès qui peut seul justifier l'amour.

ELISE.

Puis-je exiger du vôtre une marque assez grande?...

ASTRATE.

Si ma mort...

ELISE.

Ce n'est pas ce que je vous demande ;
Il s'agit seulement du choix de mon époux,
Et c'est sur quoi je veux ne consulter que vous.

ASTRATE.

Hélas! ce choix encor pourroit-il être à faire?
Agenor en est sûr.

ELISE.

Oüi, du choix de mon pere.

ASTRATE.

Et du vôtre, Madame, en pourroit-il douter?

ELISE.

S'il ne penchoit ailleurs, qu'aurois-je à consulter?

ASTRATE.

A moins d'un rang égal à votre rang suprême....

ELISE.

Les inégalités ne font rien quand on aime:
Et quelques rangs divers où deux cœurs soient placez,
Quand l'amour les unit il les égale assez.
C'est au choix d'un Sujet qu'un doux penchant m'engage;
Mais un Sujet si grand par son propre courage,
Si digne d'engager une Reine à l'amour...
J'ose assez, il est temps d'oser à votre tour.
Vous-même, là-dessus, jugez qui ce peut être.

ASTRATE.

Me seroit-il permis d'oser me reconnoître?
M'en désavoüeriez-vous? Vous vous taisez, hélas!
N'ai-je point trop osé?

ELISE.

Je ne me tairois pas.

ASTRATE.

Ah! par ces mots charmans tout mon bonheur s'acheve.
Mais peut-être il faudra qu'un rival me l'enleve;
Que tout ce tendre amour cède aux droits d'Agenor.
Dieux! s'il est votre époux....

ELISE.

Il ne l'est pas encor.

Mais quand vous connoîtrez ce qu'il m'a fait connoître,
Peut-être avoüerez-vous qu'il est digne de l'être.
De l'ordre de mon pere il ne se prévaut pas;
Il m'en remet les droits, & c'est mon embarras.

ASTRATE.

Ah! si vous en croyez le devoir & la gloire....

ELISE.

Je vous l'ai déja dit, c'est vous que j'en veux croire;
J'en fais votre amour juge.

ASTRATE.

Ah! Madame, est-il rien
Si suspect qu'un amour aussi pur que le mien?
Plutôt que d'exposer, ni vous, ni votre gloire,
Il me condamnera, si vous l'en voulez croire;
Il trahira mes vœux, s'il en est juge, hélas!
Jugez-en mieux vous même, & ne l'en croyez pas.
S'il est vrai qu'Agenor, sans aucun artifice,
Vous fasse de ses droits un entier sacrifice,
Que son cœur soit pour vous tel qu'il vous a parû,
Puis-je en parlant pour moi mériter d'être crû?
Et si pour vous surprendre il ne cherche qu'à feindre,
En le désespérant que n'en doit-on point craindre?
Votre ennemi secret, sur tout à redouter,
De vos divisions pourroit trop profiter;
Dans le lâche dessein qu'il a de vous surprendre,
Ce temps seroit pour lui propre à tout entreprendre.
Si vous songez, Madame, à ce pressant danger....

ELISE.

Hé, devroit ce être à vous de m'y faire songer?

ASTRATE.

Ces raisons sont l'effort d'un amour véritable.

ELISE.

Sied-t'il bien à l'amour d'être si raisonnable?

De trouver des raiſons pour pouvoir tout céder ?
Ah ! vous mériteriez de me perſuader ;
Pour prix de vos conſeils je devrois y ſouſcrire.

ASTRATE.

Le pourrez-vous, Madame ?

ELISE

Ah !

ASTRATE.

Votre cœur ſoupire ?

ELISE.

Malgré toute ma plainte, allez, je vous permets
D'expliquer ce ſoupir au gré de vos ſouhaits.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BELUS, ASTRATE.

BELUS.

De grace à mes avis donnez plus de créance,
Seigneur, de ce Palais sortez en diligence.
On forme un grand dessein, j'en vois tous les aprêts,
Des passages gardés, des murmures secrets :
Enfin tout ce qu'on voit, lorsqu'avec défiance
On veut faire arrêter un homme d'importance.
Vous êtes redouté, vous faites des jaloux,
Et vos amis ont lieu de craindre ici pour vous.
Sortez donc, & gardez de vous laisser surprendre.

ASTRATE.

Non, je dois voir la Reine, & ne puis m'en défendre ;
Et sa faveur m'accable en tel point en ce jour....

BELUS.

Vous fiez-vous, Seigneur, aux faveurs de la Cour ?
C'est peut-être un apas que la Reine déploie....

ASTRATE.

Quoiqu'il en soit enfin, il faut que je la voie,
Adieu, rien ne peut plus m'arrêter un moment.

SCENE II.

CORISBE, ASTRATE.

CORISBE.

SOuffrez que je m'oppose à votre empressement.

ASTRATE.

Ne me détournez point d'aller trouver la Reine.
Un avis trop pressant en ces lieux me ramene ;
Je viens lui reveler des secrets importans.

CORISBE.

M'en croirez-vous, Seigneur ? Prenez mieux votre
temps.

ASTRATE.

Non, non, Corisbe, non, ce que je veux lui dire
Regarde son salut, son repos, son empire ;
Je vais lui découvrir plusieurs des conjurez.

CORISBE

Encore un coup, Seigneur, croyez moi, demeurez ;
La Reine a défendu qu'on laisse entrer personne.

ASTRATE.

Nous devons du respect à tout ce qu'elle ordonne ;
Mais ne puis-je esperer quelqu'ordre un peu plus
doux.

CORISBE.

S'il faut ne celer rien, l'ordre est exprès pour vous.

ASTRATE.

Pour moi ?

CORISBE.

J'ai bien encor de quoi vous bien surprendre :
Mais peut-être il vaux mieux ne vous en rien ap-
prendre.

On

On ſent toujours trop tôt de ſi funeſtes coups,
Et les maux ignorés ſont toujours les plus doux.

ASTRATE.

Accablez-moi plûtôt par le coup le plus rude,
Que me laiſſer languir dans cette incertitude.
Parlez, vous m'expoſez par ce doute importun,
A craindre tous les maux pour m'en épargner un.

CORISBE.

Puiſque vous le voulez, vous ſçaurez donc qu'à peine
Vous êtes plein d'eſpoir ſorti d'avec la Reine,
Qu'elle a, ſans conſulter, avec empreſſement
Fait venir Agenor dans ſon appartement;
Et quand même elle a ſçû qu'avec impatience
Vous faiſiez demander un moment d'audience
Elle m'a commandé de vous faire ſçavoir
Qu'elle eſt avec le Prince, & ne ſçauroit vous voir.

ASTRATE.

Elle voit mon Rival; & me défend ſa vuë.

CORISBE.

Il n'eſt pas temps encor d'avoir l'ame abattuë;
Ce qui reſte à vous dire a bien plus de rigueur.

ASTRATE.

Hé bien donc, achevez de me percer le cœur.

CORISBE.

Tout ce que pour le prix d'un effort magnanime;
En faveur d'un amant on peut montrer d'eſtime,
La Reine, avec un ſoin qui n'eut jamais d'égal,
La fait voir en faveur de votre heureux rival.
Elle a ſi hautement flatté ſon eſperance,
Témoigné pour ſes ſoins tant de reconnoiſſance;
Que le Prince charmé d'un ſi doux changement
En a paru d'abord muet d'étonnement.
Que vous dirai-je, enfin? La premiere des marques
Que l'uſage en ces lieux veut qu'on donne aux Monarques;

L'anneau Royal, déja jusqu'en ses mains remis,
Fait trop voir quel espoir lui peut être permis.
La Reine ayant pour vous paru si favorable,
Sa rigueur me confond comme elle vous accable.

ASTRATE.

Hélas! de sa bonté la trompeuse douceur,
M'accable encor bien plus que toute sa rigueur.
Du bonheur d'être aimé l'essai trop agréable,
Fait ce que ma disgrace a de plus effroyable.
Sans l'espoir trop charmant qui m'a si peu duré,
A mon malheur du moins j'eusse été préparé.
Mon sort est plus cruel, plus je l'ai crû propice,
Tout ce qui m'a flatté redouble mon supplice;
Et dans l'horreur du coup dont je suis pénétré,
Mon plus grand desespoir est d'avoir esperé.

CORISBE.

Ce desespoir si grand, ces peines si cruelles,
Sont le fruit qu'ont produit vos avis trop fidelles:
La Reine vous a crû sur le choix d'un époux,
Et peut-être attendoit d'autres conseils de vous.
Vous avez fait sans doute un effort heroïque:
Mais n'est pas toujours dequoi l'amour se pique;
Et par un noble effort, perdre un bonheur charmant;
Est plus une vertu de héros que d'amant.
Vous deviez un peu moins parler contre vous-même.

ASTRATE.

Ah, Corisbe! Un amant qui se flatte qu'on l'aime,
Qui s'assure qu'on cherche à lui tout accorder,
En parlant contre lui, croit-il persuader?
Je ne m'attendois pas d'être crû de la Reine,
Ou de l'être du moins avec si peu de peine;
J'esperois sur la foi d'un aveu trop charmant,
Que l'amour dans son cœur parleroit autrement,
J'ai pris soin de montrer qu'une ame bien charmée
Doit tout sacrifier à la personne aimée,

Mais j'ai crû que la Reine auroit un soin pareil,
Et suivroit mon exemple, & non pas mon conseil.
Cependant, à ma perte elle s'est résoluë.

CORISBE.

Seigneur, le Prince sort.

ASTRATE.

Je frémis à sa vuë.

CORISBE.

Moderez vos transports, & considerez bien....

ASTRATE.

Hélas! Suis-je en état de considerer rien?

SCENE III.

ASTRATE, AGENOR, NERBAL.

ASTRATE.

Venez, venez, Seigneur, joüir de ma disgrace;
Voir l'affreux châtiment de mon aveugle audace,
Et goûter à longs traits le plaisir sans égal
Qu'on trouve au desespoir d'un malheureux rival.
Vous n'avez plus, enfin, aucun Sujet de craindre?

AGENOR.

De la Reine, en effet, j'aurois tort de me plaindre;
Ce gage me permet d'oser le croire ainsi:
Mais vous n'avez pas lieu de vous en plaindre aussi.
Si mon bonheur est grand, votre gloire est extrême,
Que voulez-vous de plus? Vous aimez, on vous aime,
Est-il rien de plus doux pour un cœur amoureux?

ASTRATE.

Triomphez, insultez au sort d'un malheureux;

Corisbe m'a trop dit où ma flamme est réduite.

AGENOR.

De ce qu'a vû Corisbe, apprenez donc la suite.
Après m'avoir loüé d'avoir cedé mes droits,
En mettant dans mes mains cet anneau de nos Rois,
La Reine avec adresse a sçû me faire entendre
Que son cœur à vos feux s'étoit laissé surprendre;
Tâchant de s'excuser sur l'amour dont les loix
Ne souffrent pas toujours qu'un cœur aime à son choix;
Mais qu'elle avoit voulu du moins pour reconnoître
La générosité que j'avois fait paroître,
Et pour rendre pour moi son refus moins honteux,
Que ce fût de ma main que vous fussiez heureux;
Qu'elle ne doutoit point qu'après cette priere,
Ma générosité ne se montrât entiere,
Ne fit un grand effort pour couronner vos feux....

ASTRATE.

Ah! Jusques-là, Seigneur, seriez-vous généreux?

AGENOR.

Mon cœur ne peut former une plus noble envie;
A cet illustre effort la gloire me convie;
La générosité m'y fait voir mille appas;
Mais l'amour plus puissant ne me le permet pas.

ASTRATE.

C'est donc-là cet amour, dont le pouvoir extrême
Devoit être assez fort pour se vaincre lui-même?

AGENOR.

S'il est beau de se vaincre, il est doux d'être heureux;
Et c'est crime aux amans d'être trop généreux.
Les foiblesses, toujours, sont pour eux légitimes.

ASTRATE.

Vous n'aviez pas promis de suivre ces maximes.

AGENOR.

L'amour a beau promettre, il sçait peu se trahir,
A ceder son bonheur quand il en peut joüir.

Un prix si doux vaut bien une injustice extrême.

ASTRATE.

Et vous aimez, Seigneur? Est-ce là comme on aime?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur peut vouloir s'enfla-
mer ?

AGENOR.

Que voulez-vous ? Chacun a sa façon d'aimer :
Vous aimez en héros, pour moi je le confesse,
Le ciel m'a fait un cœur capable de foiblesse ;
Mais je n'en rougis point, & jusques à ce jour
La foiblesse jamais n'a fait honte à l'amour.

ASTRATE.

Pour excuser la vôtre, elle est trop condamnable.

AGENOR.

La Reine cependant l'a trouvée excusable.
Son dépit, je l'avouë, a d'abord paru grand,
Mon refus l'a surprise, ainsi qu'il vous surprend ;
Mais j'ai sçû m'excuser, & mon amour extrême
A d'un crime si beau fait l'excuse lui-même.
La Reine enfin m'épouse, & pour vous voir jaloux
Le bien qui m'est offert n'en sera pas moins doux.

ASTRATE.

Mettez votre bonheur au-dessus de tout autre ;
Puisque je suis aimé, mon sort vaut bien le vôtre ;
Et vous devez penser, malgré le nom d'époux,
Que ce n'est pas à moi d'être le plus jaloux.
Oüi, quoique malheureux, puisque la Reine m'aime ;
Puisque vous le sçavez, & par son aveu même ;
Que malgré votre hymen, l'amour en ma faveur
De ce qu'elle vous offre a séparé son cœur.
Ce bien qui vous échape, & que mon feu vous vole,
De tout votre bonheur, me venge, & me console ;
Ce bien seul des amans fait les félicitez,
Et je vous ôte en lui plus que vous ne m'ôtez.

AGENOR.

Laissez-moi les douceurs qui me sont accordées ;
Et joüissez en paix de ces belles idées.

Tandis qu'un nœud sacré, propice à mes souhaits,
Va mettre entre mes bras la Reine & ses attraits ;
Que sans m'embarrasser d'un scrupule inutile ;
Je vais être à vos yeux le possesseur tranquille,
Et vais enfin au gré de mes transports pressants,
M'assurer d'être heureux sur la foi de mes sens,
Pour vous en consoler, songez qu'au fonds de l'ame
La Reine avec regret s'arrache à votre flamme.
Goûtez ce doux triomphe, imaginez vous bien
Qu'auprès de votre sort, tout mon bonheur n'est rien ;
Et par les faux appas d'une victoire vaine,
Soyez ingénieux à flatter votre peine,
J'y veux bien consentir. Un reste d'amitié
M'oblige à voir encor vos maux avec pitié ;
Et sûr d'un bien solide, il ne me coûte guere
De vous abandonner un bien imaginaire.
Ainsi chacun de nous se tiendra satisfait,
Vous de vous croire heureux, moi de l'être en effet.

ASTRATE.

Que sert de déguiser mon malheur & le vôtre ;
Nous ne sommes, Seigneur, heureux ni l'un ni l'autre.
Pour l'être, c'est trop peu de me sçavoir aimé,
S'il faut vous voir ravir tout ce qui m'a charmé :
Mais sans l'heur d'être aimé, rien aussi n'est capable
De vous donner jamais un bonheur véritable :
Et sans doute il faudroit qu'un seul, pour être heureux,
Obtint ce que le sort sépare entre nous deux.
Il en est un moyen, si vous aimez la gloire.

AGENOR.

Ce discours est obscur, du moins je le veux croire.
Et pour vous faire grace, étant ce que je suis,
N'y vouloir rien comprendre, est tout ce que je puis.

ASTRATE.

Si j'ai de vous, Seigneur, quelque grace à prétendre,
C'eſt de ne m'en point faire, & de vouloir m'entendre :
De répondre au deſſein que vous diſſimulez.

AGENOR.

Hé bien, je vous entends, puiſque vous le voulez.
Nerbal, faites venir des Gardes de la Reine

(Nerbal rentre.)

ASTRATE.

Quoi! me faire arrêter ?

AGENOR.

J'y conſens avec peine :
Mais je m'y vois forcé dans le rang que je tiens,
Plus pour vos intérêts encor que pour les miens.
Votre fureur trop forte a beſoin qu'on l'arrête ;
A trop d'emportement je vois qu'elle s'apprête,
Et vous eſtime aſſez pour vouloir prévenir
Le regret que j'aurois d'avoir à vous punir.
Quiconque en d'autres mains, voit tout ce qui le charme,
Sent toujours des tranſports qu'il eſt bon qu'on déſarme ;
J'en prens ſoin pour vous-même, & crois vous trop devoir,
Pour vous abandonner à votre deſeſpoir.
Je veux vous en défendre, & j'aurois l'ame ingrate....
Mais on vient par mon ordre.

SCENE IV.

AGENOR, ASTRATE, GERASTE. GARDES.

AGENOR *à Geraste.*

Assurez-vous d'Astrate.

GERASTE.

Seigneur ?

AGENOR.

N'hesitez point : Vous sçavez qui je suis ;
A cette marque enfin, voyez ce que je puis.

GERASTE *à Agenor.*

Quelque droit qu'elle donne à la grandeur suprême ;
Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.

AGENOR.

De moi ? La Reine ainsi trahiroit mon espoir.

GERASTE.

Je vous plains, mais, Seigneur, vous sçavez mon devoir.
Il nous faut votre épée.

AGENOR.

Il faut bien vous la rendre ;
Je ne suis pas en lieu de m'en pouvoir défendre.

GERASTE.

A regret,...

AGENOR.

Vos regrets ne font rien à mon sort.
Allons.

GERASTE.

Il m'est enjoint de vous conduire au Fort ;

Mais

Mais la Reine, Seigneur, auparávant desire
Que nous vous demandions la marque de l'Empire,

AGENOR.

Tenez, reportez-lui....

GERASTE.

Nous n'aurons pas besoin,
Puisqu'Astrate est ici de la porter plus loin.
C'est en vos mains, Seigneur, qu'un ordre exprès m'engage
A remettre du trône & la marque & le gage :

(*A Astrate.*)

La Reine à votre espoir permet tout en ce jour.

AGENOR.

Le sort change, je tombe, & voici votre tour;
Allons, épargnez-moi dans le mal qui m'accable,
D'un rival triomphant la vûë insuportable;

(*A Geraste.*)

Je trouve encor sa joie au fort de mon malheur
Plus cruelle à souffrir, que ma propre douleur.
Il est assez heureux sans joüir de ma peine.

ASTRATE.

Allez, je vais Seigneur, rendre grace à la Reine:
Et quoi que mon rival, ce n'est pas près de vous
Qu'un triomphe si beau doit m'être le plus doux.

SCENE V.

SICHÉE, ASTRATE.

SICHÉE.

OU courez-vous, mon fils ?

ASTRATE.

Où mon bonheur m'appelle.

SICHÉE.

J'ai tout sçû de la Reine, & je sors d'avec elle.

ASTRATE.

Si vous sçavez pour moi jusqu'où va sa bonté,
N'arrêtez point, Seigneur, un amant transporté.

SICHÉE.

J'ai beaucoup à vous dire.

ASTRATE.

Ah ! Souffrez que je prenne
Avant tout autre soin celui de voir la Reine.
Je ne puis moins, Seigneur, & je lui dois assez.

SICHÉE.

Vous pourriez lui devoir moins que vous ne pensez.

ASTRATE.

Le Prince est arrêté : qu'aurois-je encore à craindre ?
La Reine aussi pour moi, peut-elle avoir sçû feindre ;
Et puis-je perdre encor l'espoir que je reprends,
Lorsque j'en ai ce gage, & l'amour pour garents ?

SICHÉE.

Non, ce gage à vos vœux permet de tout prétendre,
Le Prince à cet appas s'est trop laissé surprendre ;

Et la Reine n'a feint de l'en laisser joüir,
Que pour sonder son ame, & pour mieux l'éblouïr.
Elle cherchoit, pour rompre, un prétexte à se plaindre :
Enfin si vous voulez, vous n'avez rien à craindre,
Vous serez son époux.

ASTRATE.

Hélas! Si je le veux?
Doutez-vous qu'un amant, Seigneur, veüille être heureux?

SICHE'E.

Je vous estime assez, pour ne pas vouloir croire
Qu'en votre cœur l'amour l'emporte sur la gloire.

ASTRATE.

Je crois que pour les feux, dont je me sens bruler,
Ma gloire & mon amour n'ont rien à démêler.
Qu'est-il plus glorieux que l'hymen d'une Reine?

SICHE'E.

D'une Reine coupable, odieuse, inhumaine,
Qui pour son coup d'essai, s'immola nos vrais Rois?
Et qui n'a de leur rang, que ses crimes pour droits.

ASTRATE.

Ah! Seigneur, est-ce à moi de la trouver coupable?
Et fut-elle à vos yeux encor plus condamnable,
N'en jugeriez-vous pas plus favorablement,
Si vous l'examiniez avec des yeux d'amant?
J'aimois déja la Reine, avant son injustice,
Je vis avec horreur, ce sanglant sacrifice;
J'en frémis en secret, mais quand on est charmé,
Que n'excuse-t'on point dans un objet aimé?
L'éclat de deux beaux yeux adoucit bien un crime:
Aux regards des amans tout paroît légitime:
Leur esprit tient toujours le parti de leur cœur,
Et l'amour n'est jamais un Juge de rigueur.

SICHE'E.

Si l'horreur des forfaits n'a rien qui vous arrête,
Appréhendez du moins l'orage qui s'apprête.

Craignez de vous charger, par un sceptre odieux,
De la fureur du peuple, & du courroux des Dieux.
Sur un Trône usurpé, la Reine trop soufferte,
Touche peut-être enfin au moment de sa perte:
Tout l'Etat à ses Loix n'obéit qu'à regret;
On murmure, on cabale, on conspire en secret;
Le vrai Roi va paroître, & la Reine chancelle.
Gardez qu'un nœud fatal vous entraîne avec elle,
Ne vous hâtez point tant de régner à ce prix,
Et de monter au Trône, au point de son débris.

ASTRATE.

Je vous entends, Seigneur, le sang en vous s'allarme
Des périls qu'il croit voir à l'hymen qui me charme,
Et j'ai de quoi calmer l'effroi qu'en ma faveur
Tout l'amour paternel excite en votre cœur.
La gloire qui m'attend sans péril m'est offerte.
La conspiration est enfin découverte.

SICHE'E.

Découverte!

ASTRATE.

Oüi, Seigneur, & par mes soins, de plus,
Plusieurs des conjurés me sont déja connus:
Je vais de ce pas même en instruire la Reine,
Pigmalion en est, Bazore & Nicogene.

SICHE'E.

Ces trois sont nos amis.

ASTRATE.

S'il en est dans la Cour,
Est-il quelque amitié qui résiste à l'amour?

SICHE'E.

Je vois qu'il n'est plus temps qu'avec vous je déguise,
Et qu'il faut vous montrer le chef de l'entreprise;

Celui, qui du vrai Roi connoît seul tout le sort,
Et qui contre la Reine a fait le plus d'effort.

ASTRATE.

Montrez-le moi, Seigneur; par cette connoissance,
La Reine, & mon bonheur sont en pleine assurance:
Ce rebelle puni, nous sommes sans effroi.

SICHE'E.

Connoissez-le, mon fils, vous le voyez en moi.

ASTRATE.

Ce pourroit être vous?

SICHE'E.

Oüi, c'est moi, dont le zele
Pour le sang de nos Rois, toujours ferme & fidele,
Contre la tyrannie, a jusques à ce jour
Ligué les plus puissans du peuple & de la cour.
C'est moi, qui du vrai Prince ai seul la connoissance;
Qui des usurpateurs l'ai sauvé dès l'enfance,
Et qui l'ai reservé pour venger ses parens,
Pour reprendre leur sceptre, & punir les Tyrans.
Ce dessein découvert rend ma perte certaine;
Elle est trop importante au salut de la Reine.
Vous me perdez, mon fils, si vous parlez.

ASTRATE.

Hélas!
Je perds la Reine aussi, si je ne parle pas.

SICHE'E.

Sa perte avec la mienne entre-t'elle en balance?
Je sçai ce qu'est l'amour, j'en connois la puissance,
Et veut bien pardonner aux transporter d'un amant,
Cette excusable erreur d'un premier mouvement.
Mais je ne doute point qu'après cette foiblesse,
Votre cœur tout entier, pour moi ne s'intéresse.
Quoi que d'abord l'amour ait pû vous inspirer,
Contre tous ses efforts le sang doit m'assurer;

Je me fie au pouvoir des droits de la nature ;
A la vertu d'un fils jusqu'ici toute pure,
Au premier des devoirs, au plus sacré lien....

ASTRATE.

Seigneur, contre l'amour ne vous fiez à rien.
Que tout vous soit suspect, le sang, la vertu même ;
Craignez tout d'un amant, qui craint pour ce qu'il aime.
Le plus sûr est pour vous de quitter les mutins ;
De les abandonner à leurs mauvais destins ;
Venez demander grace, & nous l'aurons sans peine ;
Venez, Seigneur, venez dire tout à la Reine.

SICHE'E.

Moi ! Trahir mes sermens, mon Prince & mes amis !
Plûtôt, si vous l'osez, trahissez-moi, mon fils.
Pensez-vous que l'appas du rang qu'on vous présente,
A cet infâme prix, me corrompe ou me tente ?
Connoissez mieux ma foi, rien ne peut l'émouvoir,
Et je n'ai point de fils, si cher que mon devoir.
J'ai juré de venger mon maître légitime,
De couronner son sang, de détrôner le crime,
D'affranchir mon pays d'un empire odieux,
Ou du moins de périr d'un trépas glorieux.
Dans un si grand dessein je suis inébranlable :
Il faut qu'enfin la Reine ou trébuche ou m'accable,
Que vous voyez ses jours, ou les miens terminez ;
Et c'est à vous à voir quel parti vous prenez.

ASTRATE.

Entre la Reine & vous, je n'en ai point à prendre,
Que celui de vouloir tour à tour vous défendre :
Vous garder l'un de l'autre, & toujours me ranger,
Du parti seulement où sera le danger.
Il me paroît d'abord du côté de la Reine :
Pardonnez si j'y cours.

SICHE'E.

Quoi, la nature est vaincue?

ASTRATE.

Vous n'avez pas encor besoin de mon secours,
Seigneur, & de la Reine on va trancher les jours.
Avec le même soin, que comme amant fidele
Je vais ou la sauver ou périr avec elle;
Je sçaurai, l'ayant mise à couvert de vos coups,
Vous sauver comme fils, ou périr avec vous.
Je n'examine point dans cette conjoncture,
Qui doit vaincre, ou ceder l'amour ou la nature;
Sans juger qui des deux doit être plus puissant,
Je regarde au péril, & cours au plus pressant.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BAZORE, SICHE'E, NICOGENE.

BAZORE.

N'En doutons point, l'amour a fait parler Astrate ;
Notre entreprise est sçûë ; il est temps qu'elle éclate :
Il faut sans plus tarder presser les derniers coups,
Et si nous differons, tout est perdu pour nous.
Des Tyrans désunis la force divisée,
Semble nous offrir même une victoire aisée,
Le désordre est entr'eux, le Prince est arrêté ;
Et suivant le dessein entre nous concerté,
Ses partisans aigris s'engageront sans peine,
A pousser leur fureur jusqu'à perdre la Reine :
Les gardes d'Agenor sont gagnés presque tous,
Et nos amis tous prêts n'attendent plus que nous.

SICHE'E.

Allez donc les conduire & marcher à leur tête.
Le soin de voir mon fils pour un moment m'arrête,
Il peut beaucoup ici, son nom seul est bien fort,
Je vais pour l'entraîner faire un dernier effort :

Mais, puisque nos amis sont tout prêts d'entreprendre,
J'aurai soin d'achever*, commencez sans m'attendre :
Notre salut dépend de tout précipiter,
De n'être point surpris :

NICOGENE.

Nous allons tout tenter.
Vous n'avez seulement qu'à faire enfin paroître
Celui que de l'Etat nous devons rendre maître ;
Ne nous le cachez plus puisqu'il est en ces lieux,
Montrez-nous notre Roi, nous en combattrons mieux.

SICHE'E.

Vous l'aurez pour témoin de votre zéle extrême.
J'espere aller dans peu vous joindre avec lui-même,
L'amener, soutenir ses propres intérêts...
Mais mon fils sort, allez, je vous suivrai de près.

SCENE II.

ASTRATE, SICHE'E.

ASTRATE.

Rassurez-nous, Seigneur, & cessez de vous plaindre ;
Ni vous, ni vos amis, vous n'avez rien à craindre.

SICHE'E.

Si vous n'avez rien dit, rien ne doit m'étonner.

ASTRATE.

J'ai tout dit ; mais, Seigneur, j'ai fait tout pardonner.

La Reine, en ma faveur oubliant votre audace;
A vous, aux conjurés, consent à faire grace;
Et toute sa rigueur se borne au seul trépas
De l'auteur du désordre & de vos attentats.

SICHE'E.

La Reine acheveroit l'injuste sacrifice....

ASTRATE.

Souffrez-lui, s'il se peut, encor cette injustice;
Ce sera la derniere; Et l'Etat agité
En a même besoin pour sa tranquillité.
Dans ces deux ennemis, un devoir implacable
Rend à jamais la haine irréconciliable;
Un pere massacré, deux freres égorgés,
Tôt ou tard doivent être, ou suivis ou vengés.
Le Prince malheureux qui reçoit cette offense,
Doit renoncer au jour plutôt qu'à la vengeance;
Et la Reine engagée à cette cruauté,
N'en peut, qu'en l'achevant, trouver l'impunité.

SICHE'E.

Et pour prix de ma grace, il faut livrer mon maître?

ASTRATE.

Non, Seigneur, seulement faites-le moi connoître,
Ne craignez rien de moi de honteux ni de bas.
J'irai seul l'attaquer sans secours que mon bras,
Et n'imiterai point le soin indigne & lâche
Dont il vous fait armer, quand lui-même il se cache.
Laissez-le enfin paroître, & par son propre effort
Soutenir contre moi la gloire de son sort.
Il cherche à se venger, j'aime avec violence;
Il trouble mon amour, je trouble sa vengeance;
Il ne peut se venger sans commencer par moi,
Je ne puis sans sa perte aimer qu'avec effroi:
Souffrez que nous suivions les transports qui nous guident,
Que ces grands differens entre nous se décident,

Et qu'enfin l'un des deux à l'autre ôtant le jour,
Montre qui peut le plus, la vengeance ou l'amour.

SICHE'E.

Hé bien, puisqu'étouffant vos vertus magnanimes,
Vous voulez de la Reine épouser jusqu'aux crimes,
En achever l'horreur & l'oser soutenir,
Il faut vous dire tout, mais c'est pour vous punir.

ASTRATE.

Cet ennemi, Seigneur, est-il si redoutable?

SICHE'E.

De quelque fermeté dont vous soyez capable,
Je suis sûr de vous voir pâlir d'étonnement,
Et frémir de terreur à son nom seulement.

ASTRATE.

Ces menaces ne font qu'augmenter mon envie,
Nommez-le moi, Seigneur, m'en coûta-t'il la vie.

SICHE'E.

Par cet aveu qu'un pere a commis à ma foi,
Apprenez donc le sort du dernier fils du Roi,
Connoissez l'ennemi dont l'implacable haine
Doit à son sang versé, tout celui de la Reine.

ASTRATE *lit dans les tablettes que Sichée lui montre.*

Le plus jeune de mes trois fils,
Echappé aux cruels ennemis,
Dont sur moi l'injustice éclate;
Et quand il sera temps de découvrir son sort,
Ou pour rompre mes fers, ou pour venger ma mort,
Sichée en est crû pere, & son nom est Astrate.

ASTRATE *continuë en rejettant les tablettes.*

Ah! d'un coup plus affreux peut-on être percé!
Je serois né du sang que la Reine a versé?
Quoi! j'aurois à venger par des loix trop séveres,
Sur un si cher objet mon pere & mes deux freres?

Et quand nos cœurs charmés se croyoient tout permis,
Malgré l'amour & nous, nous serions ennemis?

SICHE'E.

Il est trop vrai, Seigneur, vous le devez connoître.

ASTRATE.

Le puis-je croire, helas! quelque vrai qu'il puisse être?

SICHE'E.

Je puis vous en convaincre, & cet aveu du Roi,
Pour en oser douter, est trop digne de foi.
Quand le pere d'Elise eut la coupable audace
De mettre aux fers le vôtre, & d'usurper sa place,
Un fils que je perdis, dont je célai la mort,
Me donna le moyen d'assurer votre sort:
Vous étiez de même âge, & tous deux dans l'enfance,
Et son nom aisément cacha votre naissance.

ASTRATE.

Qu'à jamais ce secret n'est-il caché pour moi.
Ah! cruel, falloit-il, si je suis fils du Roi,
Pour me montrer la main qui fit périr mon pere,
Attendre que l'amour me la rendit si chere?
Et ne deviez-vous pas, pour le bien de mes jours,
Ou m'avertir plutôt ou vous taire toujours?

SICHE'E.

Avant qu'oser, Seigneur, vous apprendre l'offense,
J'ai crû vous en devoir assurer la vengeance,
Et n'ai pas dû prévoir un malheureux amour
Qui ne s'est déclaré qu'en ce funeste jour.

ASTRATE.

Mais si je sors du sang qu'a répandu la Reine;
Quand par les Syriens sa perte étoit certaine,
Pourquoi dans son parti vous-même m'engager
Contre des ennemis armés pour me venger?

SICHE'E.

Des Syriens pour nous, la haine héréditaire
N'aspiroit à rien moins qu'à venger votre pere;
Et la mort des Tyrans & leur punition
N'étoient qu'un beau prétexte à leur ambition.....
Ils n'en vouloient qu'au Trône où vous devez prétendre;
Et si vos soins contre eux ne l'avoient sçû défendre,
Nous aurions eu besoin d'efforts beaucoup plus grands,
Pour l'ôter de leurs mains, que des mains des Tyrans.
La vengeance d'un pere à vous seul étoit dûë,
Je vous l'ai réservée, & l'heure en est venuë.
L'objet vous en fut-il cent fois plus précieux,
Levez le bras, Seigneur, & détournez les yeux;
Faites votre devoir sans regarder le reste.

ASTRATE.

Qu'il est cruel, ô Dieux! ce devoir trop funeste!
Je ne puis, sans frémir, seulement y penser:
Hé, ne seroit-il rien qui pût m'en dispenser?

SICHE'E.

Perdre & punir la Reine, étant ce que vous êtes,
Sont des loix qu'elle même à votre bras a faites;
Votre pere, par elle, & votre frere meurtris....

ASTRATE.

Hélas! si je pouvois n'être que votre fils?

SICHE'E.

Vous êtes fils du Roi, la preuve en est trop claire.

ASTRATE.

N'importe, par pitié soyez toujours mon pere.

SICHE'E.

Votre sort est trop beau..

ASTRATE.

Le prix m'en fait horreur ;
Et j'aime encore mieux mille fois mon erreur.
Laissez, laissez moi fuir cette fatale gloire,
Laissez moi, s'il se peut, tâcher de n'en rien croire ;
Repousser de mon cœur cette affreuse clarté,
Et garder de mon sort l'heureuse obscurité.

SICHE'E.

Faites-vous un effort pour dégager votre ame
De ces transports honteux d'une coupable flamme ;
Seigneur, considerez que l'amour désormais
Est entre Elise & vous, interdit pour jamais ;
Que cet indigne feu n'a plus droits de paroître,
Et que pour l'étouffer, quelque fort qu'il puisse être,
Dans la peur de tomber de son injuste rang,
La Reine n'a versé que trop de votre sang.
Songez que cet amour, qui vous trouble & vous gêne,
Qui vous usurpe un cœur qui n'est dû qu'à la haine ;
Cet amour qui vous guide au crime le plus noir,
Corrompt votre vertu, séduit votre devoir ;
Cet amour qui vous rend à vous-même perfide,
Qui vous force à chérir une main parricide,
Doit être ici pour vous le premier des Tyrans,
Qu'il faut sacrifier au sang de vos parens.
Rendez-vous à la gloire ; allez où vous appelle
L'impatiente ardeur d'un peuple plein de zéle ;
Suivez de votre sort l'irrévocable loi,
Montrez-vous digne fils du véritable Roi ;
Laissez-vous arracher aux flammes indiscretes...

ASTRATE.

Ah ! j'apperçois la Reine !

SICHE'E.

Ah ! songez qui vous êtes.

ASTRATE.

Hélas ! qui que je sois, à cet aspect charmant,
Je ne me connois plus, & ne suis plus qu'amant.

Tout mon devoir s'oublie aux yeux de ce que j'aime.

SICHE'E.

J'en vais donc prendre soin pour vous, malgré vous même.

SCENE III.

ELISE, ASTRATE, CORISBE.

ELISE.

HE' bien, mon ennemi vous est-il découvert?
Nul espoir contre lui, ne peut-il m'être offert?
Doit-il m'ôter le sceptre & la vie...

ASTRATE.

Ah, Madame!

ELISE.

Je vous trouve interdit! Qui trouble ainsi votre ame?
Tout votre soin pour moi n'a-t'il rien obtenu?

ASTRATE.

Hélas! votre ennemi ne m'est que trop connu.

ELISE.

En l'état où je suis, c'est peu de le connoître:
Peut-être de ces lieux est-il déja le maître.
On vient de m'avertir que le peuple en fureur
Se souleve, s'attroupe & s'arme en sa faveur;
Et qu'un gros de soldats, joint à la populace,
En soutient la révolte, & redouble l'audace.
J'ai vû même à ce bruit la frayeur s'emparer
De ceux en qui j'ai crû devoir plus espérer;
Tout cherche à me trahir, tout me devient funeste;
Et si j'ai quelqu'espoir, c'est en vous qu'il me reste.

Mon ennemi sans vous est sûr de m'accabler.

ASTRATE.

Non, n'appréhendez rien, c'est à lui de trembler.
L'état où mon amour l'a déja sçû réduire,
Ne lui peut désormais permettre de vous nuire.

ELISE.

Quoi, contre ses efforts, vous pourriez m'assurer?

ASTRATE.

Je puis même encor plus, je puis vous le livrer.

ELISE.

Me le livrer vous-même! ô Ciel! se peut-il faire
Que j'aye un bien si doux par une main si chere!
Et que le plus mortel de tous mes ennemis,
Par un amant aimé, me soit enfin remis?
Ce temps presse à ma haine: offrez donc, sans attendre,
Ce sang fatal qu'il faut achever de répandre:
De cette heureuse mort hâtons-nous de joüir.

ASTRATE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir,
Et pour tarir ce sang qui vous est si funeste,
En montrer à vos yeux le déplorable reste.
Ce dernier fils d'un Roi par votre ordre égorgé,
Ce fils par son devoir à vous perdre engagé,
Cette victime encore à vos jours nécessaire,
Ce malheureux vengeur d'un misérable pere,
D'une maison détruite & d'un sceptre envahi,
Enfin, cet ennemi tant craint & tant haï;
Dont nous cherchions la perte avec un soin extrême,
Qui l'eût pû croire? hélas! Madame, c'est moi-même.

ELISE.

Vous! ô Ciel! vous! Astrate?

ASTRATE.

En vain pour me flatter,
J'ai fait ce que j'ai pû pour tacher d'en douter.

Sichée

Sichée, en me montrant ce que je frémis d'être,
S'il en eût crû mon cœur, m'eût laissez méconnoître;
Mais de ce sort affreux ignoré jusqu'ici,
Il ne m'a, malgré moi, que trop bien éclairci.
Je vois que ce revers, comme moi vous accable;
Que votre ame à ce coup n'est pas inébranlable.

ELISE.

Si j'ai crû l'être, Astrate, & me l'étoit promis,
Je ne vous contois pas parmi mes ennemis.
Je me vantois à tort d'un courage invincible,
D'une ame à la terreur au trouble inaccessible.
L'ingenieux courroux du Ciel plein de rigueur,
N'a que trop bien trouvé le foible de mon cœur.
J'aurois bravé mon sort, s'il ne m'eut point trompée,
Je ne m'en gardois pas par où j'en suis frappée.
De ce piége des Dieux, qui se fut défié?
Mon cœur étoit sans doute assez fortifié
Contre tous les dangers qui menaçoient ma vie;
Il ne l'étoit que trop contre un peuple en furie,
Contre les Dieux vengeurs, les destins en courroux;
Mais il ne l'étoit pas contre l'amour & vous.

ASTRATE.

De l'amour & de moi, que peut craindre votre ame?
Contre votre ennemi vous pouvez tout, Madame;
Vous vouliez le connoître, & je vous l'ai montré;
Vous cherchiez à le perdre, & je vous l'ai livré,
N'épargnez pas mon sang dans ce malheur extrême,
Vous en avez besoin, il me pese à moi-même;
Il coulera sans peine, & tout vous est permis;
Il est coupable assez de nous faire ennemis.
Trop heureux, s'il vous laisse en paix au rang suprême....

ELISE.

Ne me reprochez pas d'aimer le Diadême.

S'il m'a pû tant coûter d'injustice & de soin ;
C'étoit pour vous l'offrir, l'amour m'en est témoin.
Je n'ai fait cependant rien qui ne vous trahisse ;
Le Ciel contre mes vœux tourne mon injustice,
Et tout ce que pour vous j'ai commis de forfaits,
Au lieu de nous unir nous sépare à jamais.

ASTRATE.

Ainsi, Madame, ainsi, pour avoir sçû vous plaire ;
C'est donc moi qui vous fit sacrifier mon pere,
Répandre tout le sang qui m'avoit animé ;
Et je fus parricide à force d'être aimé.

ELISE.

Vous vous justifierez en m'immolant ma vie ;
Et serez innocent quand vous m'aurez punie ;
Vous devez vous venger & même me haïr :
Votre sort vous l'ordonne....

ASTRATE.

Hé ! lui puis-je obéir ?
Vous, un objet pour moi de haine & de vengeance !
Et vous me condamnez à cette obéissance ?

ELISE.

J'avoüerai ma foiblesse, Astrate, & qu'en effet
J'ai peine à vous presser d'obéir tout-à-fait.
Ne suivez qu'à demi ce devoir trop funeste ;
Sauvez m'en la moitié, je suis d'accord du reste ;
J'y consens sans regret, vengez-vous, mais hélas !
Astrate, s'il se peut, ne me haïssez pas.

ASTRATE.

Ah ! j'obéirai trop pour peu que j'obéisse !
Et comment voulez vous qu'un amant vous punisse ?
Non, non, le Ciel veut bien voir trahir son courroux,
Puisqu'il prend un vengeur si foible contre vous :
C'est pour vous épargner, qu'en mes mains il vous livre,
Qu'il m'impose un devoir que je ne sçaurois suivre ;
Et s'il avoit voulu vous perdre absolument,
Il ne s'en fieroit pas au devoir d'un amant.

ELISE.

C'est par vous toutefois qu'il veut que je périsse :
Un Oracle l'assure, il faut qu'il s'accomplisse ;
Les Dieux me l'ont trop dit pour en oser douter.

ASTRATE.

L'Amour est le Dieu seul qu'il en faut consulter ;
Et sa voix dans mon cœur s'expliquant sans obstacle,
Vous répond du contraire & vaut bien votre Oracle.
C'est le Dieu qui me touche & me connoît le mieux,
Fiez-vous plus à lui qu'à tous les autres Dieux.
S'ils menacent par moi vos jours & votre empire ;
Ils se sont abusés, j'ose les en dédire ;
Je prétens vous sauver en dépit des destins.

SCENE IV.

GERASTE, ELISE, ASTRATE, CORISBE.

GERASTE.

Ah ! Madame, tout céde au pouvoir des mutins ;
Et l'ennemi fatal réservé pour vous nuire,
Au dernier désespoir est prêt à vous réduire.
De sa haine pour vous tout est à redouter ;
Sa vengeance a déja commencé d'éclater,
Et contre votre sang, la fureur qui l'anime
A pris dans Agenor sa premiere victime.
Mais ce qui doit surprendre, est qu'on a fait effort
Pour même, en l'immolant vous charger de sa mort.
Ces mutins, à la force, ajoutant l'artifice,
Vous ont de ce trépas imputé l'injustice.
D'abord avec succès ce faux bruit a couru,
Des amis d'Agenor leur parti s'est accrû,

Et l'effort rèuni de toute la tempête
Vient jusqu'en ce Palais fondre sur votre tête.

ELISE *à Astrate.*

Vous voyez que des Dieux l'implacable courroux,
Veut que vous vous vengiez, Astrate, & malgré vous.

ASTRATE.

Malgré ces Dieux, Madame, allons donc vous défendre,
Et d'eux ou de mon cœur voir qui s'est pû méprendre.

ELISE.

Ecoûtez votre sang.

ASTRATE.

Ses cris sont superflus;
J'écoute mon amour, & n'entens rien de plus.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELISE, CORISBE.

ELISE.

Quel qu'effort que le Ciel à m'accabler employe,
Il est temps qu'à tes yeux mon cœur s'ouvre à la joye.

CORISBE.

Auriez-vous quelqu'espoir qu'Astrate pût calmer
Ceux que ses intérêts malgré lui font armer,
Et que votre salut si proche du naufrage,
Une seconde fois fût encor son ouvrage?

ELISE.

J'ai vû moi-même Astrate au delà de mes vœux,
Tenter tout ce que peut un Héros amoureux.
Je l'ai vû d'un balcon courir droit à la porte
Qu'attaquoit des mutins la troupe la plus forte.
Après avoir en vain essayé plusieurs fois,
D'arrêter leur fureur du geste & de la voix;
Voyant que le tumulte empêchoit de l'entendre,
Il a changé ces soins en ceux de me défendre.

Pour moi, contre lui-même il s'est crû tout permis,
Et de ses Partisans s'est fait des ennemis.

CORISBE.

Avec le peu d'amis qui vous restent fideles,
Que pourra ce Héros contre tant de rebelles?

ELISE.

Montrer qu'il m'aime encor, malgré tout mon malheur,
Corisbe, & c'est assez pour charmer ma douleur.
Quand on aime, & qu'on trouve en un destin contraire,
Du côté de l'amour de quoi se satisfaire;
C'est un bien qui tient seul lieu de tout autre bien,
Et ce qu'on perd d'ailleurs ne coûte presque rien.
Après avoir pû voir l'ennemi que j'offense,
Au lieu de me punir, s'armer pour ma défense:
Abandonner pour moi le sang de ses parens:
Etouffer dans son cœur leurs manes murmurans:
D'instrumens de ma perte en devenir l'obstacle:
Essayer de tromper & les Dieux & l'Oracle:
M'immoler son devoir, & plus amant que fils,
Démentir les destins qui nous sont ennemis;
Et de la même main pour mon trépas choisie,
Lutter contre le sort pour me sauver la vie:
Quel qu'en soit le succès, ce triomphe secret
Me doit suffire au moins pour mourir sans regret.

CORISBE.

Je ne vois pour mourir, rien encor qui vous presse.

ELISE.

Astrate est en péril, veux-tu que je l'y laisse?
Non, non, hâtons ma perte, & l'allons dispenser
De s'exposer aux coups qu'on me veut adresser.
J'aime encor moins que lui la vie & la couronne;
Et le danger qu'il court est le seul qui m'étonne.

Il faut qu'un prompt trépas qui soit tout de ma
main,
Lui sauve des forfaits qu'il pourroit faire en vain ;
Que j'emporte en mourant le crime où je le lie,
Et qu'avec la vertu je le reconcilie.
Après ce que pour moi lui fait faire l'amour,
C'est bien le moins pour lui que je doive à mon
tour.....

CORIBE.

Quoi, vous n'attendrez pas.....

ELISE.

Que veux-tu que j'attende ?
Que de mes ennemis tout mon destin dépende ?
La mort est bien plus belle, avant l'extrémité,
Et lorsqu'elle est un choix qu'une nécessité.
Nous-mêmes prévenons le Ciel & sa Justice ;
Et laissons à douter, devançant mon supplice,
Ce que ma destinée auroit pû devenir,
Si je n'avois aidé les Dieux à me punir.
Allons de... Mais en vain cette douceur me flatte ;
Je vois mes ennemis, & ne vois point Astrate,
Puisqu'il ne paroît point & qu'il n'a pas vaincu,
Je dois le croire mort, & j'aurai trop vécu.

SCENE II.

SICHÉE, NICOGENE, BAZORE, NERBAL, ELISE, CORISBE, SOLDATS.

SICHÉE.

VOici la Reine, amis, sa perte est légitime,
Mais respectons le Trône en punissant le crime:
Empêchez que le peuple ose passer plus loin,
Et laissez de nos Rois la vengeance à mon soin.
(*Nicogene & Nerbal rentrent*)
(*A la Reine.*)
Quoique par un devoir qui m'est inviolable,
Je serve contre vous le sort qui vous accable,
Le respect qu'on vous doit m'est encor trop connu....

ELISE.

Qu'avez-vous fait d'Astrate, & qu'est-il devenu?

SICHÉE.

Cessez de vous flatter qu'il vous puisse défendre;
Il n'est plus en état d'oser rien entreprendre.

ELISE.

Quoi, ce Héros est mort? Et le peuple animé...

SICHÉE.

Madame, il est vivant, mais il est désarmé.
Sa flamme à notre zéle en vain s'est opposée;
Son épée, en éclats, jusqu'en sa main brisée,
L'a laissé sans défense & mis hors de pouvoir
De plus faire d'effort pour trahir son devoir.

Dans

Dans la chute, où des Dieux la rigueur vous entraîne,
J'ai voulu de vous voir, vous épargner la peine;
Vous sauver à tous deux des regrets superflus;
On le garde.

ELISE.

Ainsi donc, je ne le verrai plus.

SICHE'E.

Vous plaignez-vous d'un soin...

ELISE.

De quoi que l'on me prive,
Je ne me plains de rien pourvû qu'Astrate vive;
Et si l'on sauve en lui ce que j'aime le mieux,
Quelque soit mon malheur, je le pardonne aux Dieux.
Mais puis-je avant ma mort vous faire une priére?

SICHE'E.

Il n'est rien que pour vous, & pour faveur derniere...

ELISE

Vous parler de priere au point où je me voi,
Est dire encore assez que ce n'est pas pour moi.
Je sçai l'amour d'Astrate, & juge par moi même
Qu'il est doux de mourir, quand on perd ce qu'on aime;
Et que pour me rejoindre il ne manquera pas
De vouloir fuir la vie au bruit de mon trépas.
Ayez soin d'empêcher son désespoir funeste,
C'est dequoi je vous prie, & vous quitte du reste.
Ce n'est que dans ses jours que je prens intérêt,
Et vous pouvez des miens user comme il vous plaît.

SICHE'E.

Je révere le rang où vous avez pris place...
(Il se fait un grand bruit derriere le Théatre.)
Mais je crains tout du peuple, & ce bruit vous menace.

ELISE.

Qu'on me laisse en repos, je sçai ce que je dois;
Et je satisferai les Dieux, le peuple & moi...
(Elle entre dans son Cabinet.)

SICHE'E *à Bazore.*

Son amour lui fait peine à renoncer à vivre,
Ami, pour l'observer prenez soin de la suivre.
J'irai voir, cependant, d'où naît ce bruit confus.

SCENE III.

ASTRATE, SICHE'E, SOLDATS.

ASTRATE *s'arrachant des mains des soldats.*

Otez-moi donc la vie, ou ne m'arrêtez plus:
Cruels! traiter ainsi votre Roi, votre Maître!

SICHE'E *aux soldats.*

Excusez les transports qui le font méconnoître;
Et pour le ramener de cet égarement,
Laissez-moi sans témoins lui parler un moment.
(Les soldats rentrent.)
Dans peu, j'avoüerai tout: n'en soyez point en peine;
(A Astrate.)
Seigneur, vous regnerez....

ASTRATE.

Mais où donc est la Reine?
Ah! si j'osois penser qu'en cette extrêmité,
Déja contre la vie on eût rien attenté!....

SICHE'E.

La Reine vit encor, mais enfin voici l'heure,
Où c'est ne l'aimer pas qu'empêcher qu'elle meure.

Tout le peuple est contre elle animé de fureur ;
Et retarder sa mort c'est en croître l'horreur.
Voulez-vous l'exposer au sort dont la menace
La haine des soldats & de la populace ?
Tous sont à l'immoler eux-mêmes résolus :
On les retient à peine, & je n'en répons plus.

ASTRATE.

Je ne connois que trop ce qui nous est funeste.
Répondez-moi de vous, je vous répons du reste :
Pour me rendre ici maître, annoncez qui je suis.

SICHE'E.

Ne vous en flattez point, c'est ce que je ne puis ;
Il n'est pas encor temps que j'ose vous en croire,
Et vous mettre au pouvoir de trahir votre gloire.
Le peuple au nom de Roi se laissant éblouir,
N'est pas fidele assez pour vous désobéir.

ASTRATE.

Quand donc réservez-vous à me faire connoître ?

SICHE'E.

Quand j'aurai vû venger le sang qui vous fit naître.

ASTRATE.

Mais sçavez-vous quel prix doit attendre de moi,
Un si barbare soin de votre trop de foi ?
Que si pour me venger, en dépit de moi-même,
Votre cruel devoir m'arrache ce que j'aime ;
Je punirai sur vous, & de ma propre main,
L'excès injurieux de ce zele inhumain.

SICHE'E.

Je sçai que l'on reçoit souvent comme une injure
Le zele trop exact de la foi la plus pure :
Mais rien en vous servant ne peut me retenir,
Je ferai mon devoir, dussiez vous m'en punir.
A vous laisser régner, rien ne me peut contraindre,
Tant que pour votre honneur j'y verrai lieu de craindre ;

Et j'y conſentirai ſans peine & ſans effroi,
Quand je ne verrai plus à craindre que pour moi.
J'aime mon maître aſſez pour m'expoſer ſans
peine,
Juſqu'à l'oſer ſervir au péril de ſa haine
Et ma perte aſſurée eſt, après tous mes ſoins,
L'injuſtice de lui que mon cœur craint le moins.
Quand j'aurai fait, Seigneur, tout ce que je dois
faire,
Achevé ce que veut le ſang de votre pere,
Aſſuré votre gloire, & ſignalé ma foi,
J'aurai cru vivre aſſez, & pour vous, & pour moi;
Et ſi ma vie, enfin, ſuivant mon zele extrême,
A venger votre ſang vous ſert malgré vous-même,
Je mourrai trop content, ſi ma mort, à ſon tour,
Vous ſert, ſelon vos vœux, à venger votre amour.

ASTRATE.

Puiſque mes ſoins ſont vains, puiſque rien n'eſt
capable
De vaincre, ou d'émouvoir cette ame impitoyable,
Ce cœur dont je ne puis fléchir la dureté,
Il en faut aſſouvir toute la cruauté;
Il faut qu'elle ait de moi plus qu'elle ne demande:
Qu'avec un ſang ſi cher tout le mien ſe répande.
Donnez. .

SICHÉ'E. *empêchant Aſtrate de ſe ſaiſir de ſon épée.*

Seigneur!

ASTRATE.

Cruel, mon ſang vous fait-il peur,
Si vous ne craignez pas de m'arracher le cœur?
Que ne m'épargnez-vous où je ſuis plus ſenſible?
Ce n'eſt que dans la Reine où la mort m'eſt horri-
ble;
L'amour m'enchaîne au ſort qu'elle doit éprou-
ver;
C'eſt en elle qu'il faut me perdre, ou me ſauver.

SICHE'E.

Mon cœur n'eſt pas ſi dur, Seigneur, ni ſi farouche,
Qu'en cet état pour vous la pitié ne me touche.
Je plains de votre amour les nœuds mal aſſortis:
Mais ne ſentez-vous point de qui vous êtes fils ?
Vous ſeul à votre ſang ſerez-vous inſenſible !

ASTRATE.

Je ſens ce que je dois autant qu'il m'eſt poſſible;
Je ſens de mes parens le meurtre injurieux;
Mais j'aime, & c'eſt enfin ce que je ſens le mieux.

SICHE'E.

Pour la Reine, Seigneur, vous croyez légitime...

ASTRATE.

Hé bien, ſi vous voulez, ſon ſalut eſt un crime:
Mais fut-il plus affreux, n'en ayez point d'effroi,
Je vous en juſtifie, & le prens tout ſur moi.

SICHE'E.

Qu'à cet aveuglement ma foi vous abandonne?
Traiter ainſi mon Roi?

ASTRATE.

C'eſt moi qui vous l'ordonne,
Vouloir me ſervir mieux, c'eſt vouloir mon trépas;
Et c'eſt m'aſſaſſiner, que ne me trahir pas.
Si vous aimez mes jours, ceſſez, mon cher Sichée,
De pourſuivre une vie à la mienne attachée.
Vous n'avez que trop bien ſignalé votre foi:
Servez-moi comme amant, plûtôt que comme Roi.
Préferez mon ſang propre, au ſang qui m'a fait naître,
Au nom de votre fils, que j'ai tant aimé d'être,
Dont le titre rendoit mon amour innocent;
Par tout ce qui ſur vous peut être plus puiſſant.
Du trouble où je vous vois, je forme un doux augure:
J'oſe eſperer...

SCENE IV.

NICOGENE, NERBAL, SICHÉE, ASTRATE, SOLDATS.

NICOGENE *à Sichée*.

Seigneur, tout le peuple murmure.

SICHÉE.

Est ce contre la Reine, & veut-il son trépas?

NICOGENE.

Le peuple sur ce point, encor ne presse pas.
Il reserve sa vie, & c'est une victime
Qu'il croit devoir garder à son Roi légitime;
Mais il veut voir son maître, & ne peut plus souffrir
Qu'on tarde davantage à le lui découvrir.

ASTRATE.

Contentez donc le peuple, & lui faites connoître
Son légitime Roi, son véritable maître;
Et puisque je le suis, cessez de m'arracher
L'avantage d'un sang qui me coûte si cher.

SICHÉE.

Contre un peuple & mon Roi ma résistance est vaine;
Allons tout déclarer.

ASTRATE.

Voyons d'abord la Reine.

SICHÉE *à Nerbal*.

Qu'on sçache auparavant si l'on peut lui parler.
Elle s'est retirée.

ASTRATE.

Ah, c'est pour s'immoler!

Sans doute, il n'est plus temps de m'accorder sa vie.
Tandis que je l'obtiens, elle se l'est ravie,
Et votre cœur cruel ne se fut pas rendu,
S'il n'avoit crû déja tout son sang répandu,
Peut-être est-ce par vous....

SICHE'E.

Par moi?

ASTRATE.

Tout m'épouvante;
Pour vous justifier montrez-la moi vivante:
Mon cœur n'en croira plus que mes yeux seulement.
La voici: Pardonnez aux frayeurs d'un amant.

SCENE DERNIERE.

CORISBE, ELISE, BAZORE, NERBAL, ASTRATE, SICHE'E, NICOGENE, SOLDATS.

ASTRATE.

Enfin Madame, enfin, tout cede à mon envie,
Rien ne menace plus une si belle vie;
Et malgré les destins contre nous conjurez,
Mes feux sont triomphans, & vos jours assurez.
Mon amour a fléchi ce Sujet trop fidéle;
Sçû vaincre son devoir, & séduire son zéle;
Nous n'avons plus sujet d'en appréhender rien.

ELISE.

Mais votre amour croit-il séduire aussi le mien?
Non, non, Seigneur, l'amour doit, quand il est extrême,

Tout séduire, & tout vaincre, excepté l'amour même.

ASTRATE.

Dieux! de vous-même encore aurois-je à vous sauver?

ELISE.

Je vous dois trop ma mort pour ne pas l'achever.
Je ne puis moins, Seigneur, pour vous rendre justice :
Votre sang demandoit de vous ce sacrifice ;
Et quand, par des transports mutuels entre nous,
Vous l'oubliez, pour moi, j'y dois songer pour vous.

ASTRATE.

Ah! Corisbe, empêchons que la Reine obstinée.

CORISBE.

Seigneur, il n'est plus temps, elle est empoisonnée.

ASTRATE.

Madame!

ELISE.

C'en est fait, votre sang est vengé ;
Et d'un soin criminel vous êtes dégagé.

ASTRATE.

Qu'on cherche du secours.

ELISE.

L'envie en seroit vaine ;
Le poison que j'ai pris porte une mort certaine.

ASTRATE *à Sichée.*

Si c'est vous, inhumain, dont la barbare foi.

ELISE.

Non, vous ne devez rien de mon trépas qu'à moi.
J'ai cru devoir, moi-même, expier mon offense,
Vous offrir de ma main toute votre vengeance,
Mettre ainsi votre sang avec vos feux d'accord,
Et vous plaire sans crime au moins après ma mort.

Auſſi-bien le malheur où mon deſtin me livre
Ne me laiſſe plus rien pour qui je puiſſe vivre.
Je n'ai plus nul eſpoir des biens qui m'étoient
doux ;
J'aimois beaucoup le trône, & moins encor que
vous.
Le jour avec vous ſeul m'auroit pû faire envie ;
Mais ſans trône, & ſans vous, que faire de la
vie ?

ASTRATE.

Il falloit commencer par vous ſauver le jour ;
Et du reſte....

ELISE.

Ah ! Gardez de tenter mon amour,
Et quand je perds la vie, épargnez-moi l'outrage
De m'en faire trop tard une trop douce image ;
Troublez moins une mort qui n'eſt plus à mon
choix.
Je meurs,

ASTRATE.

Ah !....

ELISE.

La douleur vous dérobe la voix.
Ce ſilence en dit plus qu'une plainte éclatante ;
Et la douleur muette eſt la plus éloquente.
Adieu ; j'ai trop de peine à mourir à vos yeux ;
Et ne vous voyant plus, je vous vengerai mieux.
Dans mon cœur expirant, je ſens que votre vûë
Rallume ce qu'éteint le poiſon qui me tuë,
Et que de vos régards le charme eſt aſſez fort
Pour retenir mon ame, & ſuſpendre ma mort.
Qu'on m'emporte.

ASTRATE.

Ainſi ! Dieux !....

SICHE'E.

Venez prendre l'Empire,

Regnez.

ASTRATE.

Oſez-vous bien....Mais que vois-je ! Elle expire !

SICHÉE.

Il tombe, & cette mort ſemble trancher ſes jours.
Il eſt notre vrai Roi ; ſongeons à ſon ſecours.

(On emporte Aſtrate.)

FIN.

LA MERE COQUETTE, OU LES AMANS BROUILLEZ.

COMEDIE.

ACTEURS.

LAURETTE, servante d'Ismene.

CHAMPAGNE, valet de chambre d'Acante.

ACANTE, amant d'Isabelle.

LE MARQUIS, cousin d'Acante.

CREMANTE, pere d'Acante.

ISABELLE, fille d'Ismene.

ISMENE, mere d'Isabelle.

LE PAGE DU MARQUIS.

La scène est à Paris, dans une Salle du Logis d'Ismene.


LA MERE
COQUETTE
COMEDIE.

LA MERE COQUETTE, OU LES AMANS BROUILLEZ.

COMEDIE.

ACTE I

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content ? Vraiment, c'est une honte !
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi ! tu baises par compte ?
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers ce soit contentement ?

LAURETTE.

Hé, mon Dieu ! patience, un de ces jours j'espere,
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guére.
Mais parlons de mon maître, & sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement ?

LAURETTE.

Oüi, qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage.
Pour chercher ce bon homme & l'ôter d'esclavage,
Et que n'en ayant pû trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté :
A ce compte, il est mort ?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire ;
Et ta maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment, rire ?

CHAMPAGNE.

Oh que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois ?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois ?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pû croire,
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette sale, en ce lieu justement,
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde ;
Hé, je m'en acquittai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint qui nous fit séparer,
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer ;

Et chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus par dépit écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine ; elle avoit le cœur gros,
Elle le débonda d'abord par des sanglots,
Puis d'un ton assez aigre, elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre,
Que j'allois lui chercher un époux irrité
D'avoir langui long-temps dans la captivité.
Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage :
Enfin, qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs & de ses plus beaux jours.
J'en aurois bien oüi davantage sans peine,
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine;
J'eus peur d'être surpris, & je vois à regret
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute!

LAURETTE.

Oüi, je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez..

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amans doit-on jamais avoir?

LAURETTE.

Tu ne sçaurois rien taire, & tu veux tout sçavoir.
Crois-tu que quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence ?
Je suis fille, je t'aime, & me tais à regret,
Ce m'est un grand fardeau, que le moindre secret;
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne m'y puis fier sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vû le monde, & je suis bien changé;
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé;
Je sçai comme il faut vivre, & vivre avec adresse,
Je reviens du pays des sept Sages de Grece;
Et pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sçais un grand secret dont tu ne sçauras rien.

LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perds s'il est sçû de mon maître.
Son vieux pere, sur tout, fâcheux au dernier point,
Est homme, là dessus, à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à sçavoir ce mystere?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne me puis taire,
Vois-tu, je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point, cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux sçavoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras....

LAURETTE.

Point du tout, je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sçais quelle amitié de tout temps fit paroître
L'époux de ta maîtresse au pere de mon maître;
Qu'ils étoient grands amis, n'étant encor qu'enfans,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans

Que

Que son maître embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, & chez les Turcs vendu par des Corsaires.
Tu sçais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très-patiemment supporta ce malheur;
Que loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort & prit le deuil d'avance.
Tu sçais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eût quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage
Pour chercher & tirer son ami d'esclavage.
Je fus, comme tu sçais, m'embarquer pour cela
Tu sçais enfin.. Comment! quels gestes fais-tu?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre:
Si je sçais tout cela, que sert de me l'apprendre?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte moi simplement ce que je ne sçais point.

CHAMPAGNE *lui faisant signe de se taire.*

Donc... au moins.

LAURETTE.

Oui, di donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malthe nous jetta,
Où d'un certain vin Grec le charme m'arrêta.
Ta maîtresse aussi bien...

LAURETTE.

Laissez-là ma maîtresse,
Si l'on t'interrogeoit....

CHAMPAGNE.

Me crois-tu sans adresse ?
Un vaisseau Turc fut pris, un Esclave Chrétien,
François, & pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage;
Il étoit vieux, cassé; j'eus pitié de son âge,
Je l'ai par charité jusqu'à Paris conduit,
Et du Pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sçai...

LAURETTE.

Moi! puis-je m'y connoître ?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient, c'est Acante, ton maître.

SCENE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causans, Monsieur Champagne & moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, à ce que je connois.

CHAMPAGNE.

Hé! pourquoi non, Monsieur ?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux ! Mais voit-on ta maîtresse ?

LAURETTE.

On ne peut voir Madame encor de quelque temps,
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, & j'attens.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, entre nous, que Madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde ?

CHAMPAGNE.

Hé, ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas ?

LAURETTE.

Que la mere en ces lieux n'attire point vos pas ;
Que la fille plutôt....

ACANTE.

Quoi ! l'ingrate Isabelle ?
Je l'aimois, je l'avoüe, & d'une ardeur fidelle
Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas ! qu'alors j'étois aimé.
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où regne l'innocence.
Elle vit avec joye, & même avec transport,
Nos deux peres amis, de notre hymen d'accord ;
Et j'attendois des nœuds qu'en nous on voyoit croître,
Une éternelle amour s'il en peut jamais être.
J'avois crû que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer ;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi : fille, enfin comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux ;
Les hommes, par ma foi, ne valent guere mieux ;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
Souvent cherche querelle, & veut changer lui-même.
Quand les traîtres sont las, Messieurs font les jaloux.

ACANTE.

Crois-tu....

LAURETTE.

Ce que j'en dis, Monsieur, n'est pas pour vous,
Isabelle, sans doute, agit d'une maniere
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la premiere ;
Et malgré ses mépris, malgré tous ses rebus,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi ! que j'aime une ingrate ! un inconstante fille...
Mais est-elle en sa chambre ?

LAURETTE.

Oüi, Monsieur, qui s'habille ;
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui ?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu.
Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est ?

LAURETTE.

Déja vous voilà tout en feu ;
Il n'a que soixante ans ; c'est Monsieur votre pere.

ACANTE.

Mon pere ? Hé, que fait-il ?

LAURETTE.

Hé, que pourroit-il faire

Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche & fait le goguenard;
De contes du vieux temps étourdit Isabelle;
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs?

CHAMPAGNE.

Là, di.

LAURETTE.

Je le crois bien;
Mais pour dire qui c'est, Monsieur, je n'en sçais rien.

CHAMPAGNE.

Seroit-ce point...

ACANTE.

Qui donc?

CHAMPAGNE.

Attendez, que j'y pense.
Le Marquis?

ACANTE.

Mon cousin? J'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai, ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi bouffy de vanité,
Qui cache dans le faste & sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque & d'une garniture,
Le plus badin Marquis qui vit jamais le jour,
Et pour tout dire enfin, un sot suivant la Cour.

CHAMPAGNE.

N'importe, il est Marquis, c'est ainsi qu'on le nomme;
Et ce titre par fois rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah! si c'étoit pour lui... Non, je ne le crois pas,
Isabelle n'a point des sentimens si bas;

Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,
Je ne lui sçaurois faire encor cette injustice.
Mais si je connoissois mon rival trop heureux...

LAURETTE.

Ah ! vous êtes, Monsieur, encor bien amoureux !

ACANTE.

Non, je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi on l'est bien davantage;
On ne m'y trompe pas, je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas ! que l'orgueilleuse au moins n'en sçache rien ;
Si l'ingrate qu'elle est connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment, sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez ;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise & croit que je l'adore.
Dis-lui qu'elle s'abuse ; oüi, mais di-lui si bien...

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien,
Elle tient votre cœur trop sûr sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire,
Ce cœur, ce lâche cœur...

SCENE III.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

Ah! Cousin, te voilà!
Bon-jour. Que je t'embrasse. Encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah, vous me meurtrissez! Laurette se retire?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encor a deux mots à me dire.

LE MARQUIS.

Comment, Monsieur Champagne! Il est donc revenu?
Il sent son honnête homme, & je l'ai méconnu;
Lorsqu'il étoit laquais il n'étoit pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, Monsieur, lorsque vous étiez page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands fripons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf, vous m'étrangez, ma foi.

LE MARQUIS.

Hé, Laurette?

LAURETTE.

Ah, Monsieur! avec moi, je vous prie

Tréve de compliment & de cérémonie.

(*Laurette & Champagne se retirent.*)

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez

D'estropier les gens par vos civilitez?

Ces complimens de main, ces rudes embrassades,

Ces saluts qui font peur, ces bons jours à gourmades?

Ne reviendrez vous point de toutes ces façons?

LE MARQUIS.

Ho, ho, voudrois-tu bien me donner des leçons,

A moi, cousin: à moi?

ACANTE.

C'est un avis sincere,

Et ce que je vous fais me défend de me taire:

On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Hé! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié!

Tu veux donc faire prendre un air modeste & sage

Aux gens de ma volée, aux Marquis de mon âge?

Va, tu sçais peu le monde & la Cour; si tu crois

Qu'on puisse être Marquis, jeune & sage à la fois,

Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule;

On n'est point regardé si l'on ne gesticule:

Si dans les jeux de main, ne cédant à pas un,

On ne se sçait un peu distinguer du commun.

La sagesse est niaise & n'est plus en usage,

Et la galanterie est dans le badinage.

C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,

Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne....

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE

ACANTE.

Mais....

LE MARQUIS.

Ne t'érige point, de grace, en raisonneur.
Morbleu, c'est un défaut à te perdre d'honneur,
Tâche à t'en corriger, & changeons de matiére.
Je viens chercher ici ton pere à ta priere;
Je veux en ta faveur lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, & sortira bien-tôt;
Sur tout...

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire;
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi! Que je me retire.
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé?

LE MARQUIS.

Hé, ne te pique point de tant d'honnêteté.
Dans un fils tel que toi, croi-moi, l'on n'aime guere
Ces soins si curieux de la santé d'un pere.
Le bon-homme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez...

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part;
Nous sçavons ce que c'est que la perte d'un pere.
Jamais de ce malheur, fils ne se désespere;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter,
Des consolations qu'on ne peut rejetter.
Quelqu'honnête grimace enfin qu'on puisse faire,
Tout pere qui vit trop, court danger de déplaire,
Ton chagrin pour le tien n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté;
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis quand j'y pense.

Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur :
De plus, ce coup sur tout m'a percé jusqu'au cœur.
Lui-même qui pour moi fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisoit de m'engager ailleurs,
Et jettois l'œil pour moi sur des partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons sans en être adouci,
D'un, *Je suis votre pere, & je le veux ainsi.*

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part, parlons pour ta dépense;
Mais sors, j'entens tousser, & le bon-homme avance.

SCENE IV.

CREMANTE, LE MARQUIS.

CREMANTE *en toussant.*

C'Est vous, mon cher neveu ! Qui vous croyois si près ?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après,
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie,
Quelques coups sur le dos....

CREMANTE.

Doucement, je vous prie,
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort ?

CREMANTE.

Je vais vous tout conter sans feinte & sans grimace.
Pour vous...

LE MARQUIS.

Sans compliment.

CREMANTE.

Couvrons-nous donc, de grace.

LE MARQUIS.

Mettez.

CREMANTE.

Hé.

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CREMANTE.

Quoi! ne vous couvrir pas?

LE MARQUIS.

Non.

CREMANTE.

Quoi! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu non.

CREMANTE.

Vous laisser chapeau bas!
Moi! souffrir d'un Marquis ce respect?

LE MARQUIS.

Non, je jure;
C'est moins respect pour vous que soin pour ma coëffure;
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CREMANTE.

Hé! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non da, vous êtes sain.

CREMANTE.

Oüi, je le suis, sans doute,
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,

Catheres, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah ! tout cela n'est rien.

CREMANTE.

Enfin, à cela près, je me porte assez bien.
Tout vieux que je paroît, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des reguains de jeunesse ;
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil & chaud,
Tel qu'au temps...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CREMANTE.

Je ne vous dis donc point enfin, qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois sans celle-ci.

CREMANTE.

Vraiment, je n'entens pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc, par un feu dont tout mon sang s'allume,
Eveillé ce matin plutôt que de coutume,
J'ai familierement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon ame plus émûë,
Sa beauté négligée en sembloit être accrûë,
Son désordre charmoit ; un long & doux sommeil
Avoit rendu son teint plus frais & plus vermeil,
Rallumé ses regards, & jetté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche ;
Sans art, sans ornemens, sans attraits empruntez,
Elle étoit belle enfin de ses propres beautez.
Sous le nom de bon-homme & d'ami de son pere,
Je l'ai vûë habiller sans façon, sans mystere,
J'ai fait, pour l'amuser, des contes de mon mieux.
Mais dieu sçait, cependant, comme j'ouvrois les yeux
En se chaussant, j'ai vû... Rien n'est mieux fait au monde ;
J'ai vû certain morceau de jambe, blanche, ronde....

Mais n'allez pas l'aimer, au moins, sur mon récit.

LE MARQUIS.

Les gens de Cour ont bien autre chose en l'esprit,
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée.
Poursuivez donc,

CREMANTE.

Ensuite elle s'est donc coëffée :
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber à flots épais jusques sur ses talons,
Et même si bien pris mon temps & mes mesures ;
Que j'en ai finement ramassé des peignûres.
S'étant coëffée enfin, comme avec mille appas,
Pour prendre un corps de robe elle avançoit le bras.
Par bonheur, tout-à-coup une épingle arrachée
Qui tenoit sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nud l'objet le plus charmant....
Ouse, je suis ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS

Votre toux reviendra, changeons donc de langage,
Aussi bien, mon cousin à vous parler m'engage,
Il voudroit quelque argent.

CREMANTE.

Là-dessus je suis sourd ;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court,
Vos conseils toutefois sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre,
Tenez-lui les rigueurs des peres d'aujourd'hui,
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui ;
Mais que c'est pour son bien.

CREMANTE.

Allez, laissez-moi faire ;
Je sçai faire valoir l'autorité de pere.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent loüis,
J'en reçûs hier deux cens qui sont évanoüis,

Mais vous sçaurez comment, & m'en loüerez sans doute;
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis sur ce point dire sans vanité
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CREMANTE.

Oüi, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie;
L'honneur vient de bravoure & de galanterie,
Et j'ai sçû trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune, & brave confirmé.
Moyennant cent loüis que j'ai donné d'avance,
Un Marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance,
M'a feint une querelle, & d'abord prenant feu,
M'a donné sur la jouë un coup plus fort que jeu.

CREMANTE.

Un soufflet?

LE MARQUIS.

Point du tout.

CREMANTE.

Mais un coup sur la jouë.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, & lui même l'avouë;
J'ai fait rage aussi-tôt, j'ai ferraillé, paré,
Et me suis fait tenir pour être separé.
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste,
Je n'ai pas mis plus mal mes cent loüis de reste.
Avec une Comtesse en crédit à la Cour,
J'ai seul passé le soir, & joüé jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent, mais la perte est legere;
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chere.

CREMANTE.

Quoi! la Dame en faveurs vous auroit raquité?

LE MARQUIS.

Non, je la croi fort sage, à dire vérité.

Mais comme je sortois sans suite que mon Page,
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux Marquis, & des plus médisans,
Qui pour chasser ensemble alloient sans doute aux champs;
Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vû paroître,
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,
Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font en tels cas les galans fortunez.
Jugez en quelle honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CREMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fonds n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon, c'est du vieil honneur dont vous nous parlez-là.

CREMANTE.

Jadis....

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles;
De grace, allons chez vous, pour prendre cent pistoles.

CREMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis content;
Mais j'espere en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la Cour vous est-il nécessaire?

CREMANTE.

Non, l'amour maintenant est mon unique affaire;
Mon fils aime Isabelle, & c'est tout mon espoir
De les broüiller ensemble, & de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fuſſent-ils plus unis, que rien ne vous étonne ;
Je ſçais l'art de broüiller les gens mieux que perſonne.
C'eſt-là mon vrai talent & mon ſoin le plus doux.

CREMANTE.

Il faudroit donc...

LE MARQUIS.

Allons réſoudre tout chez vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE *sortant de sa chambre, & trouvant Ismene qui sort de la sienne.*

J'ALLOIS à votre chambre.

ISMENE.

Et qu'y veniez-vous faire ?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mere,
M'informer s'il vous plaît que je suive vos pas
Au temple ce matin.

ISMENE.

Non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévére ;
Ne sçaurai-je jamais d'où naît votre colere ?
J'essayerois, Madame....

ISMENE.

Ah ! C'est trop discourir,
Allez, retirez-vous, je ne vous puis souffrir.

SCENE II.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

MAdame, en verité cette rigueur m'étonne;
Quoi! Vous pour tout le monde & si douce & si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point?

ISMENE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle;
C'est une fille aimable....

ISMENE.

Elle n'est que trop belle;
Je sçai trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage....

ISMENE.

En est-il un plus grand?
De quel œil puis-je voir, moi qui par mon adresse,
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, & qui malgré mes soins,
M'oblige d'avoüer que j'ai trente ans au moins;
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoüez, n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médisans;
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMENE.

On le peut, mais enfin c'est l'âge de retraite,
La beauté perd ses droits, fut-elle encore parfaite;
Et la galanterie au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, & c'est une chimere.

ISMENE.

Une fille à seize ans défait bien une mere;
J'ai beau par mille soins tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse, & qui passe avec elle:
Ma fille détruit tout dès qu'elle est près de moi,
Je me sens enlaidit si-tôt que je la voi,
Et la jeunesse en elle, & la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins & ma parure;
Fut-il jamais sujet d'un plus juste courroux?

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avouë avec vous:
Mais on sçait à ce mal le remede ordinaire.
Faites-là d'un Couvent au moins pensionnaire.
Quoi! Vous hochez la tête? Est-ce que vous doutez.
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontez?

ISMENE.

Non, je puis m'assûrer de son obéïssance,
Elle suit mes désirs toujours sans résistance,
Je la trouve soumise à tout ce que je veux;
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir.
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir?
C'est dans l'état de veuve où je dois me réduire,
Un prétexte aux plaisirs, qu'une fille à conduire;

Je puis sous la couleur d'un soin si spécieux,
Prétendre sans scrupule à paroître en tous lieux;
A joüir des douceurs du cours, des promenades,
A voir les jeux publics, bals, balets, mascarades;
Et n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, & c'est-là mon effroi.
Le grand monde me plaît, je hai la solitude,
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude:
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble;
On vous prend pour deux sœurs quand on vous voit ensemble.

ISMENE.

Sans mentir?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincerité.

ISMENE *se regardant dans son miroir de poche.*

Comment suis-je aujourd'hui? Mais dis la verité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune, ni plus belle;
Sur tout, votre beauté paroît fort naturelle.

ISMENE.

Est-il bien vrai, Laurette?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMENE.

Tu peux prendre pour toi cette juppe demain;
Je viens d'appercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous sçavez, sans mentir, donner de bonne grace;
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMENE.

La jeunesse, Laurette, a de puissans attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai, mais à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on la sçait paroître;
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMENE.

Acante cependant l'aime, & ne peut m'aimer;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pû déraciner sa premiere tendresse:
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premieres amours tiennent terriblement!
Nous pouvons toutesfois avoir quelque esperance,
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence,
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici,
Nous ont, graces au ciel, assez bien réüssi.
Ils ne se parlent plus.

ISMENE.

C'est beaucoup. Mais, Laurette,
Ce n'est pas, tu le sçais, tout ce que je souhaite;
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût, & qui me fût sortable,
Et je trouve à mon goût Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier,
Et ce second époux vaudroit bien le premier.
Mais c'est un grand dessein.

ISMENE.

N'épargne soin ni peine;
Si tu peux réüssir ta fortune est certaine,
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort.
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord:
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître:
Vous êtes fort bien veuve, & l'on ne peut mieux l'être,

Votre mari, sans doute, est défunt, autant vaut,
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut:
Après huit ans passez, sans qu'un mari se treuve,
Une femme au besoin est même plus que veuve;
Il n'est rien de plus sûr, votre Avocat l'a dit.
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit,
Toute peur d'un retour, & d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMENE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bien-tôt ici;
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMENE.

Il faudroit que ce fut sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entens, fiez-vous à mes soins.
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance;
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMENE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls, vous reviendrez ensuite.

SCENE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'Où vient que ta maîtresse évite de me voir?
Va t'elle dire encor deux maux à son miroir?
De ses ingrediens grossir un peu la doze?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose,
Elle va l'enfermer, & doit sortir bientôt

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut?
Et sa beauté d'emprunt....

LAURETTE.

Brisons-là, je te prie,
Elle hait là-dessus à mort la raillerie,
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fonds
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit, je t'en répons,
Mais touchant sa famille il s'obstine à se taire....

LAURETTE.

Cela n'importe en rien pour ce que j'en veux faire,

Ma maîtresse a sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison;
Mais quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encore sur ce chapitre,
Et pour l'en délivrer on l'obligeroit fort,
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oüi, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi;
C'est sans doute.

LAURETTE.

Et sur tout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage,
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi! Faire un faux rapport?

LAURETTE.

Quoi! Pour mentir un peu, te troubles-tu si fort?
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle
Que de t'embarrasser pour une bagatelle?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage,
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage;
Elle est pour nous sans honte, & jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des Valets.
Les gens d'esprit sur tout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort.

Comment

Comment dire autrement sans que l'on me soupçonne ?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort, pour détourner la mere
De donner à sa fille un importun beau-pere ;
Mais ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est comme à toi venu dans la pensée ;
Mais d'un autre souci j'ai l'ame embarrassée :
Si ton maître à la fin revenoit du Levant ?

LAURETTE.

Mon Dieu ! Point, il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant ?

LAURETTE.

Il n'a garde, croi-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient, songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril, & tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor ? Que rien ne t'inquiete.

SCENE IV.

ISMENE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE *feignant de pleurer.*

QUelle nouvelle ! Ah ! ah !

ISMENE.

De quoi pleure Laurette ?

LAURETTE.

Je pleure, mais hélas ! Quand vous sçaurez dequoi,
Vous pleurerez, Madame, encor bien plus que moi.

ISMENE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah ! Ma bonne maîtresse,
C'est. Je ne puis parler, tant la douleur me presse.
Monsieur Champagne..... Hé là, faites-lui ce récit,
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi ! Tout ?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi ! Je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystere ?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire ;
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à Madame une extrême douleur ;
Mais puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne ;
Le plûtôt vaut mieux pour la tirer de peine :

A la laisser languir, quel plaisir prenez-vous ?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux ?

ISMENE *se laissant choir sur un siege.*

Je n'aurois plus d'époux ! Seroit-il bien possible ?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour Madame est sensible.
La pauvre femme ! Hélas ! Sans doute, elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, Madame, il n'en est rien.

ISMENE.

Ah ! Ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zele !
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle ;
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant....

ISMENE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire,
Je ferai plus pour vous, & vous le pouvez croire ;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez, sans façon ;
Son époux est-il mort ?

CHAMPAGNE *prenant le diamant.*

Hé.

LAURETTE.

Parlez tout de bon,
Madame le souhaite, & n'a pas l'ame ingrate ;
Mais elle ne veut pas sur tout que l'on la flatte.
De son mari sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, Madame, il est donc mort.

ISMENE.

Ciel !

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable & la possede !
Un peu de solitude est son meilleur remede :
(bas à Champagne.)
Laissons-la revenir . & va prendre le soin
D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon, au moins ?

LAURETTE.

Bon ! tu te railles ;
C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt ?

LAURETTE.

Hé, mon Maître ; & tu doutes à tort....

CHAMPAGNE.

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assûre de tout ; vas, tu n'as rien à craindre.

SCENE V.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

MAdame, il est sorti, cessez de vous contraindre,
Rendez graces au ciel, tout va bien, tout nous rit.

ISMENE.

Me voilà donc enfin veuve sans contredit

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMENE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule ?

LAURETTE.

C'est sans difficulté ; si c'est peu d'un témoin
Nous en aurons encore un second au besoin :
Les dons faits à propos produisent des miracles.

ISMENE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel ?

ISMENE.

Le pere d'Acante.

LAURETTE.

Hé, qu'appréhendons-nous ?
Le bon-homme vous aime, & tout lui plaît de vous.

ISMENE.

Peut-être il m'aime trop, c'est ce que j'appréhende,
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit sans doute embarrasser ;
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser ?
A son âge ?

ISMENE.

Il n'importe, & je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui ? Lui vous épouser ? Ce seroit conscience ;
Vieil, usé comme il est, & déja demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort ?
Après d'un vieil mari la longue & triste épreuve,
Puisqu'en très-bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour vous
Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connoître un peu par votre expérience
Du jeune & du vieillard, quelle est la différence.

ISMENE.

Ce n'est pas pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu, non:
Mais voici le bon-homme, il faut changer de ton.

SCENE VI.

CREMANTE, ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, Monsieur, à consoler Madame.

CREMANTE.

Qu'a-t'elle?

ISMENE.

Oh!

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'ame.

CREMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CREMANTE.

Quoi! Ce n'est que cela?
Il n'est pas mort, peut-être.

ISMENE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne qui l'assûre, est homme irréprochable.

CREMANTE.

Sa mort m'ôte un ami vous ôtant un époux.
Et j'y crois perdre au moins, Madame, autant que vous.

Le regret que j'en ai ne céde en rien au vôtre,
Mais nous l'avions compté pour mort & l'un & l'autre.
On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer ;
Puis la perte est pour vous aisée à réparer,
Et pour vous consoler d'une telle disgrace,
Quelqu'autre du défunt peut occuper la place.
Vous n'aurez rien perdu, prenant un autre époux ;
J'en sçai un.....

ISMENE.

Hé, Monsieur ! De quoi me parlez-vous ?

CREMANTE.

Je veux que dans l'effort de vos premieres larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes ;
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet,
Mais enfin si l'époux étoit bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver dequoi vous plaire ?

ISMENE.

Cela ne se peut pas.

CREMANTE.

Mon Dieu ! Tout se peut faire :
Si vous sçaviez l'époux que je veux vous offrir....

ISMENE.

Ah !

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CREMANTE.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche,
Le desir de lui plaire est le seul qui me touche,
Et j'ai crû que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas;
Pour un second époux ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire....

CREMANTE.

Je m'en garderai bien, non, non, je me retire ;

Je la laisse en repos, ce sera le meilleur.

ISMENE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur ?

CREMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMENE.

Hélas ? Qui pourroit mieux me consoler que vous ?
Vous étiez tant ami de mon défunt époux,
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien venant de vous ne me sçauroit déplaire.

CREMANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplû d'abord.

ISMENE.

Sçait-on ce que l'on fait dans un premier transport ?
D'abord, il est certain, c'étoit bien mon envie
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie,
J'en rejettois l'espoir, quoiqu'il me fût permis ;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis ?

CREMANTE.

Je voulois vous parler de mon fils ; mais, Madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre ame,
Prenez plûtôt du temps pour examiner bien....

ISMENE.

Ah ! Monsieur, après vous je n'examine rien.

CREMANTE.

Il est jeune, bien fait, voyez s'il peut vous plaire.

ISMENE.

Vous sçavez mieux que moi ce qui m'est nécessaire,
Acante vaut beaucoup ; mais quelqu'en soit le prix,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CREMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMENE.

Au moins c'est une affaire,
Que vous trouverez bon, Monsieur, que je differe:

Ce

Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort,
Feu mon mari déja depuis long-temps est mort;
J'en ai porté le deüil, & j'ai toute licence,
Mais j'aime extrémement l'exacte bienséance;
Et pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encor au moins huit où dix jours.

CREMANTE.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe,
Il est vrai, mais j'espere à mon tour une grace.

ISMENE.

Ce que je vous dois être unit nos intérêts.

CREMANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMENE.

Ma fille, dites-vous?

CREMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMENE.

Vous, Monsieur?

CREMANTE.

Pourquoi non? Qu'y trouvez-vous à dire?

ISMENE.

Hé, rien, mais vous pourriez peut-être choisir mieux.
Elle est si jeune encor.

CREMANTE.

Me trouvez vous si vieux?

ISMENE.

Point du tout, mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille en ce choix m'obéïsse avec peine.

CREMANTE.

A ne vous rien ceder, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéïr mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMENE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire,
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire,

Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CREMANTE.

Mon fils, je pense aussi, ne me dédira point.
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entr'eux dès leur plus tendre enfance,
Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

ISMENE.

Ainsi que vous, Monsieur, c'est ce qui m'inquiete;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sçai l'art de fourber assez bien, Dieu merci,
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CREMANTE.

Elle a raison aucun n'y viendra nous distraire,
Allons-y consulter ce que nous devons faire;
Et voir par quels moyens nous pourront sans retour
Séparer deux amans en dépit de l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

HE' bien ! Que voulez-vous ? Si vous perdez un pere,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous n'y sçauriez que faire ;
Des regrets des vivans les morts ne sont pas mieux :
Parlons donc d'autre chose, & ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant sçû plaire,
Acante, ce volage, à qui je fus si chere,
T'a parlé ce matin ?

LAURETTE.

Fort long-temps.

ISABELLE.

Entre nous,
Que pense-t'il de moi ?

LAURETTE.

Lui ! Pense-t'il à vous ?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t'il pû faire?
De quoi t'a-t'il parlé ?

LAURETTE.

Rien que de votre mere ;
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi ?

LAURETTE.

Pas un mot seulement,
De votre mere seule il m'a parlé sans cesse ;
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t'il répondu ?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mere enfin que peut-il voir d'aimable ?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable,
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens,
Vous ne serez en âge encor de très-long-temps,
Votre pere étant mort, tout est en sa puissance ;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance,
Et de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait dequoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire & de cacher son âge,
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage ;
Mais voir un amant même en devenir l'époux !
Voir mon beau-pere en lui !

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?

Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiette ?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus ! Que n'est-il vrai, Laurette !

LAURETTE.

Comment ! Auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa legereté ?
Quoi ! Vous constante encôr pour un homme qui
change ?
Auroit-on vû jamais foiblesse plus étrange ?
Un homme changeroit ; & vous, pleine d'appas,
Fiere, vous fille enfin, vous ne changeriez pas ?
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage !

ISABELLE.

Notre sexe à son gré n'est pas toujours volage ;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Sur tout, les premiers feux sont toujours les plus
doux,
Ceux d'Acante & les miens sont nés presque avec
nous ;
Nos peres qui s'aimoient, sembloient dès la naissance
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence ;
Tout enfant que j'étois sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi m'exprimoient sa tendresse,
Nous nous voyions souvent, & nous cherchions
sans cesse ;
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi ;
Par fois nous soupirions sans sçavoir bien pourquoi ;
Et nos cœurs ignorans quel mal ce pouvoit être,
Sçûrent sentir l'amour plûtôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore avec raison,
Plus coupable envers vous après sa trahison,

Ç'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

I S A B E L L E.

Sans doute ; & si je vois sa trahison certaine....

L A U R E T T E.

Quoi ! Vous flatteriez-vous assez pour en douter ?

I S A B E L L E.

Ah ! S'il se peut encor, laisse-moi m'en flatter.

L A U R E T T E.

Vous pourriez-vous flatter d'une erreur si honteuse ?
Son infidelité pour vous n'est plus douteuse :
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assûrer.

I S A B E L L E.

On m'en a dit assez pour me désespérer :
Cependant en secret un pouvoir que j'admire,
Me fait presque oublier tout ce qu'on m'a pû dire ;
Je ne sçai quoi toujours me parle en sa faveur.

L A U R E T T E.

Mon Dieu! Jusqu'où l'amour séduit un jeune cœur!
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

I S A B E L L E.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage ;
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci.

L A U R E T T E.

Quoi ! Le voir ?

I S A B E L L E.

Je t'ai cruë, & l'ai suivi jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse ;
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pû,
Souffre au moins une fois que mon cœur en soit crû ;
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite,
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette.

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point.

ISABELLE.

Je ne la suis que trop, je ne m'en défens point :
Mais pardonne aux abois d'une premiere flamme,
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon ame.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai crû qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer ;
Et si de m'y servir la priere te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine :
Un billet de ma main par quelqu'autre porté....

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité ;
Ne confiez hors moi ce billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encor ?

LAURETTE.

Hé! Oüi, je suis trop bonne,
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît,
Enfin, vous le sçavez, c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette Lettre ?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah ! Gardez bien d'en mettre,
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui,
Vous pourriez au besoin nier qu'il fût pour lui,
Nous ne sçaurions chercher dans le siecle où nous sommes
Trop de précautions contre les traîtres hommes ;
Ils sont si vains !

ISABELLE.

J'ai crû qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah! croyez-moi, j'en sçai là-dessus plus que vous.
Vous n'avez pas encore assez d'expérience,
Rentrez, laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oüi, j'aurai bien-tôt fait, n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rens qu'à lui....

LAURETTE.

J'entens.

ISABELLE.

Champagne vient ici;
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Sur tout....

LAURETTE.

Encor? Rentrez. Qu'on est sot quand on aime!

SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

JE sort d'avec notre homme, & d'un long entretien.

LAURETTE.

Hé bien ?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien,
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta maîtresse a pesté d'importance :
Mais enfin mes raisons ont si bien réüssi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus ?

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon, mais il faut aujourd'hui,
Quoiqu'il coûte pourtant, nous assurer de lui :
Tu n'as qu'à l'amener, je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fait ton maître ?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.

LAURETTE.

Il peste ! Et contre qui ?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit,
Qui lui fera, je croi, bientôt tourner l'esprit.

Il ne peut, quoiqu'il fasse, oublier Isabelle,
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle;
Plus il y tâche, & moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Hé ! N'a-t'il point de honte ;

CHAMPAGNE.

Il est au desespoir,
Il aime avec regret, sa honte en est extrême,
Il s'en blâme, il s'en dit cent poüilles à lui-même,
Se battroit volontiers de rage qu'il en a ;
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela :
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amans sont bien lâches !

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là ?

LAURETTE.

Moi, qu'aurois-je ?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu ! Que tu vois clair !

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé ;
Vois-tu ? J'ai de bons yeux, & suis un peu rusé ;
J'ai vû comme j'entrois retirer Isabelle,
Et je gagerois bien que ce billet est d'elle,
Qu'au rival de mon Maître...

LAURETTE.

Oh !

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux!

LAURETTE

Ah ! Que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

CHAMPAGNE.

Ce poulet va sans doute au Marquis.

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines;
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais sur tout le vin Grec ouvre bien un esprit,
Dès que j'en eus tâté, je le sçûs bien connoitre,
Aussi je m'en donnois....

LAURETTE.

Voici ton jeune Maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit? Son amour le ramene en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCENE III.

ACANTE, CHAMPAGNE. LAURETTE.

LAURETTE.

SÇavez-vous les ennuis où Madame est plongée,
Monsieur?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des amis ;
Et je croi que pour vous, Monsieur, tout est permis,
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle ?

LAURETTE.

Non, non, ne craignez point d'y trouver Isabelle.
De son défunt mari c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait :
Madame en la voyant, d'ennuis est trop outrée,
Seule en son cabinet elle s'est retirée.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser....

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderoit, Laurette, assûrément.

LAURETTE.

Hé, Monsieur ! Croyez-moi, parlez-nous sans finesse,
Vous cherchez Isabelle, & non pas ma Maitresse ;
Avoüez sans façon ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah ! Si je l'avoüois, que dirois-tu de moi ?

LAURETTE.

Moi ! Qu'aurois-je à vous dire ? Il ne m'importe guere,
Chacun peut en ce monde aimer à sa maniere,
Et je n'ai pas dessein par mes raisonnemens
De vouloir reformer les erreurs des amans.

ACANTE.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne ?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne.

Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, Monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous sçaviez quel est votre rival indigne.

ACANTE.

Qui seroit-ce ? dis donc.

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans sçavoir.

CHAMPAGNE.

Je sçai tout, & fort bien,
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre au moins qu'il acheve.

LAURETTE.

Hé, Monsieur, il se raille.

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui ? moi ? c'est que je baille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir
Ce qui pourroit aider Monsieur à se guerir ?
N'aura-t'il pas sujet de haïr Isabelle,
S'il sçait que le Marquis tient sa place auprès d'elle ?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu ?

LAURETTE.

Que sçait-il ce qu'il dit.
Il s'est mis malgré moi cette erreur dans l'esprit :
Croyez sur mon honneur...,

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croye ?
Et certain billet doux qu'au Marquis elle envoye,

Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela ?

LAURETTE.

J'aurois pour le Marquis un billet !

CHAMPAGNE *tirant le billet du sein de Laurette.*

Le voilà.

ACANTE *arrachant le billet des mains de Champagne.*

Donne.

LAURETTE.

Hé, que voulez-vous ?

CHAMPAGNE *à Laurette.*

Il ne veut rien que le lire,
Laisse faire Monsieur.

LAURETTE.

Comment....

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon Rival porte donc ce Poulet.
Tu me trahis ainsi ?

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait !

LAURETTE.

Ne croyez pas, Monsieur, que jamais je permette...

CHAMPAGNE.

Hé, pour l'amour de moi, si tu m'aime, Laurette...
Elle consent Monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, & tu le sçais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oüi, tu m'aimes beaucoup, je n'en suis point en doute :
Aussi de mon côté... Mais il va lire, écoute.

ACANTE *lit.*

JE voudrois vous parler, & nous voir seuls tous deux,
Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire;
Je ne sçai ce que je vous veux,
Mais n'auriez-vous rien à me dire?

ACANTE *continuë.*

Hé! C'est pour le Marquis?

CHAMPAGNE.

Hé bien, qu'en dites-vous, Monsieur?

ACANTE.

Pour le Marquis?

CHAMPAGNE.

Le stile est assez doux.
Vous ne me dites rien?

LAURETTE.

Hé! Que veux-tu qu'il die?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate! Ah! Si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi.
Encor si mon rival avoit quelque mérite!
Mais que pour le Marquis Isabelle me quitte;
Que son esprit volage, éblouïi d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour!....

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, Monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre:
Souvent le vrai mérite avec tous ses appas.
Lui plaît moins que l'éclat, le faste & le fracas:
Un Marquisat enfin est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son Marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai Marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, & sur tout, comme c'est la coutume,
Un Page à lui porter la queuë en grand volume.

ACANTE.

Ah! Si je ne me venge, & si j'épargne rien....

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une beauté si rare...

LAURETTE.

Ce n'est pas-là de vous ce que l'on craint le plus;
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus...

ACANTE.

Espere tout de moi, prend pitié de mon trouble;

CHAMPAGNE.

Monsieur est liberal, mais il n'a pas le double;
Peut être quelque jour que son pere mourra.

LAURETTE.

Peut être que son pere aussi l'enterrera;
Je ne fais pas grand fond sur la foi d'un peut-être,
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton Maître.
Je connois Isabelle, & jusqu'au fond du cœur,
La crainte d'un beau-pere est sa mortelle peur,
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire,
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa mere.
Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrois-je esperer qu'elle revînt par là?

LAURETTE.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle;
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle,

Et

Et comme son beau-pere, il dépendroit de vous
D'empêcher le Marquis de se voir son époux.

ACANTE.

Il n'est pour l'empêcher, effort que je ne tente,
Et je vais de ce pas...

LAURETTE.

Où ?

ACANTE.

Voir cette inconstanre,
Lui dire que sa mere a pour moi tant d'appas....

LAURETTE.

Ah! Si vous m'en croyiez, vous ne le verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi ?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vûë ;

ACANTE.

Ne crains rien de mon ame, elle est trop résoluë,
Tout mon amour est mort, je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, Monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'employe,
Tu peux douter.....Non, non, il faut que je la voye,
Ne fut-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, Monsieur, seroit extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même.
Aussi-bien vous pourriez le vouloir vainement,
Elle n'y sera pas pour vous, assûrément.

ACANTE.

La perfide ?

LAURETTE.

Attendez, j'espere agir de sorte
Que sans aucun soupcon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez vous pas ?

ACANTE.

Oüi, je te le rendrai dès que tu reviendras ;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois à ma honte,
Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

(*Laurette rentre.*)

Va, je t'en tiendrai conte.
Sans vanité, Monsieur, nous avons réüssi,
Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah ! que trop bien, c'est-là ce qui me desespere.

LAURETTE *revenant.*

Je viens vous avertir que voici votre pere.

ACANTE.

Mon pere !

LAURETTE.

Il vient ici je croi dix fois par jour,
Il ne veut point du tout approuver votre amour ;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit, vous trouvant avec elle,
Sans doute en lui parlant il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit dégré..

LAURETTE.

Ne faites point, Monsieur, là-dessus votre compte,
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte,

Il se trouve commode, & l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins, dis à l'ingrate... O Ciel! Elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre pere, il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle!

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidelle:
Mais qu'attendez-vous tant? Qu'on vous vienne gronder?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà, ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos foiblesses,
On vous observe au moins.

ACANTE *déchirant le Billet.*

Tien.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pièces.

SCENE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'Ingrat déchire ainsi mon billet à mes yeux ?

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux,
Qu'ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vûë !

LAURETTE.

Que vous avois-je dit ?

ISABELLE.

Ah ! pourquoi m'as-tu crûë ?
Pourquoi lui rendois-tu ce billet trop honteux ?

LAURETTE.

Pourquoi ? Vous le vouliez.

ISABELLE.

Sçai-je ce que je veux ?
Toi, qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon ame ?
Falloit-il pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement ?
Et ne devois-tu pas avec un zele extrême,
Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même ?

LAURETTE.

Le remede est facile, après tout.

ISABELLE.

Hé ! comment ?

LAURETTE.

D'un billet sans adresse on se sauve aisément.

Dites pour réparer & ma faute & la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelque autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc ?

LAURETTE.

A qui ? n'importe.

ISABELLE.

A ton avis,
Dis.

LAURETTE.

Au premier venu. Par exemple, au Marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon ame s'abandonne :
Mais quelqu'un vient ici, je ne puis voir personne.

SCENE V.

CLEMANTE, LAURETTE.

CREMANTE *courant aprés Isabelle.*

HE'! notre bel enfant ?

LAURETTE *arrêtant Cremante.*

Ah! Monsieur, laissez-la,
La pauvre fille est mal.

CREMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a ?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie :
Entre nous, tout répond, Monsieur, à notre envie.

CREMANTE.

As-tu des deux amans augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur joüer un tour de ma façon.
Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus faire;
Le Marquis pour cela nous seroit nécessaire.

CREMANTE.

Je n'ai qu'à le mander. Mais viendrons-nous à bout...

LAURETTE.

Allons trouver Madame, & je vous dirai tout.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

JUSQUES-LA du Marquis Isabelle est éprise ?
Je ne l'aurois pas crû ; j'avoüerai ma surprise.
Tu dis que dans ta chambre, & sans témoins, ce soir
Ce galant a reçû rendez-vous pour la voir ?

LAURETTE.

Au moins, n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi ! tu me sçais mal connoître.
Je meure, si jamais j'en dis rien qu'à mon maître.

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci ?
Je suis bien simple encor, de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Hé ! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible!

Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc: quand viendra ton vieillard?

CHAMPAGNE.

Il viendra, sans manquer dans un heure au plus tard?

Mais voici le Marquis. Adieu, je me retire.

SCENE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire;

Je ris de ton adresse, & du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait!

Sur tout, pour mon cousin ma joye en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible, qu'elle l'aime;

Mais j'ai tout de nouveau si bien sçû l'éblouir,

Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.

Au

Au lieu qu'à son déçû j'ai crû vous introduire,
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment?

LAURETTE.

Je vais vous en instruire.
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux;
J'ai feint que vous aviez querelle Acante & vous,
Que vous deviez vous battre, & dès ce soir, peut-être,
Que ce combat pourroit la venger de son traître,
Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite, ou sa mort.
Je l'ai vûë à ces mots interdite d'abord;
Son ame, où la tendresse est soudain revenuë,
De son nouveau dépit ne s'est plus souvenuë;
Et quoique la vengeance aït pû lui conseiller,
L'amour qui sembloit mort, n'a fait que s'éveiller.
La voyant à ce point de ce combat émûë,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vûë,
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien; mais après tout,
A quoi bon ce combat?

LAURETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle;
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps
Pour me donner loisir d'avertir vos parens.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine:
Ainsi de son aveu chez elle je vous méne.
De sçavoir nos desseins ne faites point semblant.

LE MARQUIS.

Non, non, tu m'introduis à titre de galant;
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne;
Et j'aurois bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin, sur tout, qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager !

LAURETTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon Page est long-temps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon Page...

LAURETTE.

Hé, je sçai bien que vous avez un Page.

LE MARQUIS.

Le voici ; Ce fripon s'arrête à chaque pas.

SCENE III.

LE PAGE, LE MARQUIS, LAURETTE.

LE MARQUIS *prenant un manteau gris des mains de son Page.*

Donnez, Page ?

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ma calêche est là-bas ?

LE PAGE.

Oüi, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ecoutez. La nuit étant venuë,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la ruë,
Et de dire où je ſuis qu'on ſçache ſe garder.
Page ?

LE PAGE.

Monſieur.

LE MARQUIS.

En cas qu'on me vint demander,
Qu'on diſe, & que ſur tout mon Suiſſe s'en ſouvienne,
Qu'on ne croit pas ce ſoir que chez moi je revienne,
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs;
Et ſi l'on demande où, dites chez les Baigneurs,
Page ? & cela d'un ton... Vous m'entendez bien.
Page ?
Non, il ſuffit, allez.

LAURETTE.

Quel eſt cet équipage ?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris?

LE MARQUIS.

Ah ! ſi de ce manteau tu ſçavois tout le prix....

LAURETTE.

Quel prix ?

LE MARQUIS.

C'eſt, quoique ſimple & d'étoffe commune,
Un manteau de myſtere & de bonne fortune;
Manteau, pour un galant utile en cent façons;
Manteau, propre ſur tout à donner des ſoupçons;
Et c'eſt aſſez qu'Acante en cet état me voye,
Pour lui perſuader tout ce qu'on veut qu'il croye.

Mais par quelque artifice, il seroit donc besoin
De l'attirer ici ?

LAURETTE.

Champagne en prendra soin,
C'est un valet zelé, mais à tromper facile,
Et duppe d'autant plus, qu'il se tient fort habile;
Et qui croît m'attrapper lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert.
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai sçû connoître,
De se faire de fête en faveur de son maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahit souvent par un zele indiscret:
Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie,
Et j'ai pris soin qu'il sçût ce que je veux qu'il die;
J'ai feint de craindre fort que son Maître en sçût rien,
Exprès.... Voyez, Monsieur, si je le connoîs bien.

LE MARQUIS.

Entrons, l'occasion ne peut être meilleure.
(*Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.*)

SCENE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'Est lui, nous arrivons, Monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop, je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous ?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, Monsieur.

ACANTE.

Laisse-moi, si tu crains ma colere.
Ils ont fermé la porte !

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire ;
Les mysteres d'amour doivent être cachez.

ACANTE.

Heurtons. On n'ouvre pas !

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchez.
Voyez par le trou. Bon.

ACANTE *après avoir regardé par le trou de la serrure.*

Qu'elle ait si peu de honte !

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vû qui vous plaise, à ce conte ?

ACANTE.

Qui l'eût pensé ?

CHAMPAGNE.

Quoi, donc, Qui peut tant vous troubler ?

ACANTE.

L'ingrate ! ô ciel ! J'ai vû.... Je ne sçaurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, Monsieur, vû chose bien terrible ?

ACANTE.

Je l'ai vûë elle-même, ah ! qui l'eût crû possible ?

Enfermer le Galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où ?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée avec son innocence !

Diable !

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience ;

On vient.

SCENE V.

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte, ici ?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est ?

ACANTE.

Oüi, c'est moi.

LAURETTE.

Vous, Monsieur, excusez, s'il vous plaît,

J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi.... Mais à tort je m'emporte.

Non, non, elle a raison de me traiter ainsi ;

Je l'incommoderois, & le galant aussi.

LAURETTE.

Quel galant ?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque piéce nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pû m'en tenir, j'ai tout dit. Que veux-tu ?
J'aurois trahi Monsieur, s'il n'en avoit rien sçû.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pû sçavoir de ton babil extrême ?

CHAMPAGNE.

Hé...

LAURETTE.

Quoi ?

ACANTE.

Le rendez-vous que j'ai sçû de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous ? Comment ? qu'oses-tu suposer ?

ACANTE.

Et tu prétens qu'ainsi je me laisse abuser ?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, Monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois ?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur ?

CHAMPAGNE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE

Qu'auriez-vous vû, Monsieur ?

ACANTE.

J'ai trop vû pour sa gloire ;
J'ai vû..... Non, sans le voir, je ne l'aurois pû croire ;

J'ai vû le digne objet dont son cœur est épris,
Se couler doucement chez elle en manteau gris?
Je n'ai point vû Laurette en prendre la conduite?
Le faire entrer sans bruit? fermer la porte ensuite?
Avoir soin du galant & de sa sûreté?
Enfin, par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vû l'ingrate avec un trouble extrême,
A côté de son lit l'enfermer elle-même?
Ose, ose-le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sçais que répondre.

LAURETTE.

C'est... j'ai... Je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre:
Croi-moi, fais-mieux, avouë.

ACANTE.

En cette occasion,
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion.
Son silence en dit plus qu'on n'en veut sçavoir d'elle,
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidelle,
Que j'éclate...

LAURETTE.

Hé, Monsieur! ne soyez pas si prompt;
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront?
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille?
De plus, qui vous fut chere? Enfin, songez-y bien,
Vous êtes honnête homme, & vous n'en ferez rien.
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.

SCENE VI.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE *à Isabelle.*

C'Est Monsieur, qui m'arrête en ces lieux,

ACANTE *à Champagne.*

Elle est toute interdite.

ISABELLE *à Laurette.*

Il paroît furieux.

LAURETTE *à Isabelle.*

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colere,
Vous ferez bien d'aller avertir votre mere.

ACANTE *à Isabelle.*

Quoi ! sans rien dire ainsi passer en m'évitant ?

LAURETTE.

Elle a hâte, Monsieur, & Madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire ;
Nous n'avons, que je crois, Monsieur, rien à nous dire :
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçû ;
Je cherche mon cousin, ne l'auriez-vous point vû ?

LAURETTE.

Non, Monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse ?

ACANTE.

Hé quoi ; vous paroissez & surprise & confuse ?

D'où naît cette rougeur ?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir, s'il vous eût plû permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma Lettre;
Mais l'ayant déchirée il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin ?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris;
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystere.

LAURETTE.

Mon Dieu ! vous vous ferez crier par votre mere,
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE *arrêtant Isabelle.*

Auprès de votre mere, au moins, sans trop d'au-
dace,
Pourrois-je encor de vous espérer une grace ?
Votre mere étant veuve avec tant de beautez,
On va venir briguer son choix de tous côtez;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur:
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur,
Vous sçavez comme il aime, il fut sous votre empire,
Vous sçavez...

ISABELLE.

Oüi, Monsieur, je sçai ce qu'il faut dire.

SCENE VII.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir, Laurette l'a bien dit ;
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit,
Elle sort toute outrée, & l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le Marquis est enfermé chez elle ?

LAURETTE.

Je prendrai soin, Monsieur, si-tôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale & sans bruit :
Fut-il déja bien loin ; si l'on m'en avoit crûë,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vûë,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit :
Enfin pour l'empêcher, Dieu sçait ce que j'ai dit ;
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pû défendre :
Je suis trop complaisante, & je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira, j'y consens, mais de grace,
Que la chose entre vous avec douceur se passe ;
Jugez ce qu'on croiroit si vous faisiez éclat,
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat.
De ce qui s'est passé la moindre connoissance
Peut faire étrangement parler la médisance :

Les méchans bruits, sur tout, ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle...

ACANTE.

Moi, l'épouser après ce que j'ai connu d'elle!
Après la trahison dont je suis éclairci!
Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
Je cherche à m'en venger, c'est tout ce que j'espere.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mere,
Je vous offre mes soins, & sans déguisement...

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

Non, Monsieur, que je sçache. Il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille & n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté: mais au lieu de cela,
Si vous sçaviez, Monsieur, les beaux loüis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, & le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste! qu'elle est aimable!
Epousez-là, Monsieur, s'il se peut dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pû trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Moequez-vous d'Isabelle & de son inconstance.

ACANTE.

Oüi... Mais sa mere sort.

SCENE VIII.

ISMENE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

ISMENE.

Craignez-vous ma présence ?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMENE.

Vous ne sçauriez, Monsieur, jamais importuner;
Des soins de mes amis je me tiens obligée ;
Mais on fuit volontiers une veuve affligée ;
Car, puisqu'il plaît au Ciel, trop contraire à mes voeux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sçait tout, Madame, & cherit la famille,
Il a fait compliment pour vous à votre fille ;
Vous l'a-t'elle pas dit ?

ISMENE.

Quel esprit déloyal !
Ma fille de Monsieur ne m'a dit que du mal ;
Je n'ai jamais tant vû de colere & de haine,
Et ne l'ai, même enfin, fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir : injuste comme elle est,
Sa colere m'oblige, & sa haine me plaît ;
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime,
Et j'aurois à rougir si j'avois son estime.

ISMENE.

J'ai regret de vous voir tous deux si dés-unis,
Je vous aimai toujours autant & plus qu'un fils;
Le Ciel m'en est témoin, & que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chere espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux
Qui pourroient renoüer l'alliance entre vous:
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille.
Et Madame voyant Monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait.
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMENE.

Laurette, en vérité, vous n'êtes guére sage.

LAURETTE.

Sage ou non, croyez-moi tous deux, à cela près:
Pour Monsieur, j'en répons, je sçais ses vœux secrets.
Il souhaite ardemment une union si belle,
C'est vous qu'il veut aimer, c'est vous...

ACANTE.

Ah, l'infidelle!

ISMENE.

Monsieur songe à ma fille & n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, Madame, y songer! j'aurois le cœur si bas!
De cette lâcheté vous me croiriez capable?

LAURETTE.

Non, c'est lui faire tort, cela n'est pas croyable;
Quoique lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain; jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse,
N'a jamais inspiré dans le cœur d'un amant
Rien qui fût comparable à mon empressement,
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidelle
Dont mon ame charmée adoroit Isabelle.

Vous voyez cependant comme j'en suis traité.

ISMENE.

La jeunesse, Monsieur, n'est que légéreté ;
Au sortir de l'enfance une ame est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable,
Un cœur n'est pas encor assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de temps.
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est à-dire environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusemens
Qui détournent l'esprit des vrais attachemens :
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est-là proprement l'âge de la constance.
Un esprit jusques-là n'est pas bien arrêté,
Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, Madame, après tout, qui l'eût crû d'Isabelle?
Isabelle inconstante ! Isabelle infidelle !
Isabelle perfide, & sans se soucier...

ISMENE.

Quoi ! toujours Isabelle !

ACANTE.

Ah ! c'est pour l'oublier,
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même ;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux.
Grace au Ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge Madame, & veux bien qu'elle die
S'il est rien de si noir que cette perfidie :
Après tant de sermens, & si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle...
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMENE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits ;
Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois :
Ces lieux témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image ;
Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle, il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE *arrêtant Acante qui veut passer par la Chambre d'Ismene.*

Par où donc allez-vous ?

ACANTE.

Je ne sçais, mais n'importe,
Par le petit dégré l'on descend aussi bien.

ISMENE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah ! je m'en ressouvien,
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe ;
Sans vous je l'oubliois, & vous m'avez fait grace.

SCENE

SCENE IX.

ISMENE, LAURETTE.

ISMENE.

Fais sortir le Marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment;
Tâchez de profiter d'un premier mouvement,
Pour le pere d'Acante engagez Isabelle.

ISMENE.

J'y vais, je l'ai laissé dans ma chambre avec elle.
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard....

LAURETTE.

Je l'attens;
Et vous verrez bien-tôt tous vos désirs contens.

ISMENE.

Hélas!

LAURETTE.

Comment, hélas! pour vous rendre contente
Que vous faut-il de plus, que d'épouser Acante?

ISMENE.

Qu'il m'aimât, que ma fille eût pour lui moins d'attraits:
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près?
Epousez-le toujours.

ISMENE.

Quoi! qu'un cœur m'appartienne,
Qu'il faille que ma fille à ma honte retienne!

Crois-tu qu'il ſoit au monde un plus grand déſeſ-
poir ?

LAURETTE.

Rien n'eſt encore fait, & c'eſt à vous à voir ;
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra ſuffire ;
Vous n'a e z...

ISMENE.

Ce n'eſt pas ce que je te veux dire.
Acante, tel qu'il eſt, n'eſt pas à négliger ;
Et quand ce ne ſeroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épouſant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'eſt toujours d'une inportance extrê-
me.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever, tout commence aſſez bien.

ISMENE.

Agi de ton côté, je vais agir du mien.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE *voyant Champagne au guet qui se retire dès qu'il apperçoit le Marquis.*

L'Avez-vous vû, Monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vû paroître?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître;
Il veut vous voir sortir, souvenez-vous donc bien:
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublirai rien:
Jamais homme à la Cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a sçû si bien que moi tourner tout à sa gloire,

De rien faire mystere, & de peu fort grand cas,
Et triompher enfin des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, croi qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu, que je veux qu'il avale;
C'est ma félicité de faire des jaloux,
Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux;
Le triomphe, à mon gré vaut mieux que la victoire,
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire.
Le cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entens quelqu'un. Adieu.

SCENE II.

ACANTE, CHAMPAGNE, LE MARQUIS.

ACANTE *empêchant Champagne de s'avancer.*

Laisse-nous, je le voi.
(*Au Marquis, en lui ôtant son manteau.*)
Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin, permets de grace que je sorte.
Pour n'être point connu; j'ai certains intérêts...

ACANTE.

Ecoutez quatre mots, vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton pere;
Mon soin est inutile, il est toujours sévere,
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur,
Je ne sçai ce qui peut endurcir tant son cœur,

Je n'ai pû l'émouvoir, il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche ?

LE MARQUIS.

Comment ?

ACANTE.

Vous l'ignorez ?

LE MARQUIS.

Qu'entens-tu donc, par là ?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela :
Là-dessus en ami tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien, j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe, je craindrois d'irriter tes douleurs;
Je vois trop quel chagrin en secret te devore.
Adieu, dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non, je puis sans chagrin sçavoir votre bonheur,
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifference,
Et vous m'en pouvez faire entiere confidence.
Je me sens bien guéri, ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi :
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne.
Isabelle, après tout, n'a rien fait d'étonnant;
Tu lui plût autrefois, je lui plaîs maintenant,

Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête,
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête;
Tu ne dois pas t'en plaindre, & je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous pour lui plaire employé bien des soins?

LE MARQUIS.

Moi? des soins pour lui plaire! un tel soupçon m'offense,
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance;
A moins d'être Duchesse, on ne peut m'engager;
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié, je n'ai pû moins pour elle;
On doit être civil si l'on n'est pas amant.
Peut-on en galant homme en user autrement?

ACANTE.

Mais enfin, dans l'ardeur dont elle est possedée;
Quelle marque d'amour vous a-t'elle accordée?
Comment en use-t'elle avec vous en secret?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem.

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret;
Tu t'émeus, parle-moi franchement, je te prie,
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie,
Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, & je cede la place:
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grace,

LE MARQUIS.

Parle, je suis à toi, mais morbleu tout de bon.

ACANTE.

Faloit-il pour cela m'arracher ce bouton ?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage....

ACANTE.

Au moins, je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Là, reprend du terrain.

ACANTE.

Pourroit-on seul vous voir

En quelque endroit, demain...

LE MARQUIS.

Si tu veux dès ce soir.

Pourquoi ?

ACANTE.

Vous n'avez là qu'un coûteau, que je pense ?

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée, & bonne & de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle ?

ACANTE.

Oüi, qu'il faudra vuider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différent qu'on ne puisse accorder ?

ACANTE.

Non, il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprens-moi donc, au moins, contre qui tu m'engages.

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous,
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi je ne me bats qu'en rencontre imprévûë.

ACANTE.

Hé bien, soit, descendons à l'instant dans la ruë.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait ? examinons en quoi :
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute, à moi ?
Un homme recherché peut-il de bonne grace....

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse ;
Nous nous battrons là-bas si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur.
Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi ?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pied,
Et j'ai fait assez voir des marques de courage
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez....

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,
Tu pourrois voir enfin rabattre ta fierté.

ACANTE

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes!

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave!

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;
Et si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, puisqu'enfin tu me pousses à bout,
J'irai trouver ton pere, & je lui dirai tout;
Il est ici.

ACANTE *mettant l'épée à la main.*

Je cede enfin à ma colere.

LE MARQUIS.

Hé, cousin!

ACANTE.

Défend-toi, quelqu'un sort, c'est mon pere.

SCENE III.

CREMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS *tirant l'épée.*

MAintenant...

CREMANTE.

Qu'est-ce ici? Quel désordre nouveau!
Une brette à la main contre un petit couteau!
Lâche! attaquer Monsieur avec cet avantage!

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez, sans doute, un courage fort grand.

CREMANTE.

Taisez-vous. Mais, Monsieur, quel est ce differend?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CREMANTE.

Pour Isabelle! Il suit mes ordres de la sorte?

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils...

CREMANTE.

Vîte, qu'on fasse excuse à Monsieur le Marquis.

ACANTE.

Moi! je ferois, Monsieur, excuse à qui m'offense?

CREMANTE.

N'importe, je le veux...

LE MARQUIS.

Non, non, je l'en dispense;

Et de peur contre lui de me mettre en courroux,
Je vais me retirer, & le laisse avec vous.

SCENE IV.

CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

Quoi ! le joli garçon ! Avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence ;
Et pour comble d'audace & de crime aujourd'hui,
Oser pour Isabelle être mal avec lui ?
Une fille à vos yeux désormais interdite ?
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite ?
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier ?
Une fille, en un mot, qui se va marier.

ACANTE.

Se marier, Monsieur !

CREMANTE.

C'est une affaire faite ;
La fille en est d'accord, la mere le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bien-tôt ?

CREMANTE.

Ce sera, que je croi,
Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc ?

CREMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous ?

CREMANTE.

Oüi.

ACANTE.

Vous ?

CREMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Epouser Isabelle,
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle?
Qui blâmiez ce parti lorsqu'il m'étoit si doux?

CREMANTE.

Je l'ai trouvé pour moi plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oubliriez ainsi la parole donnée ?

CREMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée:
Jadis son pere & moi, comme amis dès long-temps
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfans:
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille,
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille;
Et pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien consideré, ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux, vous aimez la dépense,
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance,
Sa mere maintenant joüit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépoüiller de rien;
Elle ne lui promet qu'une legere somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme;
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse; & pour une jeune ame
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme:
C'est ce que rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préferer l'agreable à l'utile.

Après tant de travaux, tant de soins importans,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste enfin, que suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie,
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaye à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guere ;
Mais enfin je suis libre, & de plus votre pere,
Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu,
Et que je l'aye, ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi...

CREMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle ;
Elle est presque ma femme, & déja m'appartient ;
Et si vous l'offensez... Mais la voici qui vient.

SCENE V.

ISABELLE, CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

Vous quittez donc déja Madame votre mere ?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrette affaire ;
Champagne l'a conduit par le petit degré,
Et l'on m'a fait sortir si-tôt qu'il est entré.

CREMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colere.

ISABELLE.

Contre qui donc, Monsieur ?

CREMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux?

CREMANTE.

Quel sujet? L'insolent veut médire de vous,
Il voudroit empêcher notre heureux mariage:
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage.

ISABELLE.

Se peut-il que Monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelque intérêt?

CREMANTE.

C'est malice ou dépit, mais vous m'êtes si chere....

ACANTE.

Si j'y prens intérêt, ce n'est que pour mon pere.

CREMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut?
Pensez-vous mieux que moi sçavoir ce qu'il me faut?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je désire...

ISABELLE.

Mais, Monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourroit dire?

CREMANTE.

Je n'en veux rien sçavoir, & déja comme époux
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous...

ISABELLE.

Je mets au pis, Monsieur, toute sa médisance.
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, & qu'il sçût trop toucher;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah! si je n'avois point autre reproche à faire!

CREMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire,
Autrement...

ACANTE.

Je me tais, mais si j'osois parler ;
Si vous sçaviez, Monsieur....

CREMANTE.

Quoi ! toujours vous troubler !
Vous pouvez là dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, Monsieur, qui vous déplaise.

CREMANTE.

Je lui défens de dire un seul mot contre vous,
L'ingrat mérite assez déja votre courroux ;
Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non, laissez-le dire,
Ma haine encor n'est pas au point que je desire ;
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir,
Laissez-le enfin, Monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CREMANTE.

Plaît-il ?

ACANTE.

Je ne dis rien, je ne fais que répondre.

CREMANTE.

On ne vous parle pas. Pour la derniere fois,
Taisez-vous, ou sortez, je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, Monsieur.

CREMANTE.

J'entens qu'il considere
Sa belle-mere en vous.

ACANTE.

Elle ma belle-mere!

CREMANTE.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité ;

Il sçait bien à quel point il avoit sçû me plaire.

CREMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colere,
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oüi, l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

CREMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant je confesse
Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse,
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CREMANTE.

Ah ! quel meurtre bon Dieu, ç'auroit été pour vous!
Si pour votre malheur il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée,
Vous n'auriez avec lui jamais pû rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai benir le choix qui nous engage.
Ah ! si vous m'aviez vû dans la fleur de mon âge,
Je valois en ce temps cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor, malgré mes cheveux gris.
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse,
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissans, par des charmes si doux.
Hum.

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CREMANTE *en toussant.*

Point, point, c'est une toux dont la cause m'est douce,
C'est de transport, enfin c'est d'amour que je tousse.
J'ai tant d'émotion...

SCENE VI.

CREMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE *tirant Cremante par le bras.*

Monsieur?

CREMANTE.

Haye.

CHAMPAGNE.

Excusez.

Est-ce à l'endroit ?...

CREMANTE.

Lourdaut, si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.

On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CREMANTE.

J'y vais. Allez devant. Et vous?

ACANTE.

Je me retire;

N'en doutez point, Monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi

Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CREMANTE.

Bon-soir.

SCENE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE *revenant sur ses pas.*

L'Ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti ?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée ?
Qui vous peut retenir ?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer ?

ACANTE.

Moi ? rien, je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi ! vous me fuyez donc avec un soin extrême ?

ISABELLE.

Moi ! point : c'est vous, Monsieur, qui me fuyez vous même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir, au moins, je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous sçavez qu'autrefois... Mais laissons le passé.

ACANTE.

Vous allez donc enfin être ma belle-mere ?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-pere ?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins, mon cœur quoiqu'inconstant,
Ne s'est guere éloigné de vous en vous quittant.

N'a passé qu'à la mere, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi, prenant un autre époux,
Je tâche, en changeant même, à m'approcher de vous:
Il est vrai qu'on y peut voir cette difference,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifferent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être, après l'injuste flamme
Qu'un indigne rival a surpris dans votre ame.
Le Marquis...

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche...

ACANTE.

Hé, quel moyen de ne le croire pas?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime.
Suivez, Monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmez,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formez,
Puisqu'il vous plaît enfin, trahissez sans scrupule
Ces sermens si trompeurs, où je fus si crédule,
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux.
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous;
Un cœur qui trop content de sa premiere chaîne,
La voit rompre à regret, & n'en sort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor, pour qui l'ose trahir,
Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser en parlant de la sorte:
Hé bien, ingrate, hé bien, abusez-moi, n'importe,

Trompez-moi, s'il se peut, l'abus m'en sera doux ;
Mon cœur même est tout prêt de s'entendre avec
vous ;
Mais faites que ce cœur dont je ne suis plus maître,
Soit si bien abusé, qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pû voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc ?

ACANTE.

Le Marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous même.

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah ! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu pour le Marquis si doux...

ISABELLE.

Vous ne sçavez que trop qu'il n'étoit que pour vous.

ACANTE.

Pour moi ? N'avez-vous pas avoüé le contraire ?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire ?
Croyez plûtôt Laurette.

ACANTE.

Hélas ! si je la croi,
Vous aimez le Marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pû me trahir de la sorte ?

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous, pour l'avis que j'apporte ?

ISABELLE.

Perfide, te voilà !

ACANTE.

Fourbe !

ISABELLE.

Esprit dangereux !

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux ?

ISABELLE.

Toi qui nous a trahis !

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystere ;
J'ai fait pour vous broüiller tout ce que j'ai pû faire,
Mis le Marquis en jeu pour y mieux réüssir ;
Mais qui vous a broüillé veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte !

LAURETTE.

Hé, pourquoi, je vous prie ?
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie ?
N'est-ce pas mon devoir ?

ISABELLE.

Ton devoir ?

LAURETTE.

En effe,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait ?

Je n'ai qu'executé l'ordre de votre mere.
Votre amant, par malheur, avoit trop sçû lui plaire,
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir;
Mais c'étoit ma maîtresse, & j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est point si grand que vous le faites,
L'amour n'est que plus doux après ces démêlez,
Et l'on s'en aime mieux, de s'être un peu broüillez.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagez l'un & l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser & sa peine & la vôtre:
Mais il faut composer pour un avis si doux,
J'entens qu'il me remette en grace auprès de vous.

ISABELLE.

Oüi, di.

LAURETTE.

J'entens qu'aussi Monsieur soit sans colere.
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oüi, quoi qu'il ait pû faire,
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien;
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien;
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés, sans doute, & pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon pere!

LAURETTE.

Oüi, c'est mon maître ? il est fort irrité
De l'oubli de Madame en sa captivité :
De se faire connoître il a sçû se défendre,
Exprès pour la confondre, & pour la mieux surprendre :
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon pere & son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surnomme ;
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire, il ne l'oseroit plus ;
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître au plûtôt veut voir votre hymenée.

ACANTE.

Se peut-il..

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps,
Venez trouver celui qui vous rendra contens,
Il brûle de vous voir, & lui-même m'envoie...

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joye.

FIN.

BELLEROPHON.

BELLEROPHON,

TRAGEDIE

Repreſentée en 1665.

ACTEURS.

PROETUS, Roi d'Argos.

LYCAS, confident de Proëtus.

BELLEROPHON, Prince d'Ephyre refugié auprès de Proëtus

STENOBE'E, fils aînée d'Iobas Roi de Lycie.

MEGARE, confidente de Stenobée.

PHILONOE', sœur de Stenobée.

LADICE, confidente de Philonoé.

TIMANTE, Capitaine des Gardes du Roi de Lycie.

GARDES.

La Scène est à Patare, Capitale de Lycie.


BELLEROPHON
Tragedie.

BELLEROPHON,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PROETUS, LYCAS.

PROETUS.

LYcas, il est certain, pour me favoriser
La fortune propice a semblé s'épuiser,
C'étoit peu de joüir des droits héreditaires
De l'Empire d'Argos que m'ont laissé mes peres ;
L'hymen de tous mes jours éclairant le plus beau,
Va m'assurer les droits d'un Empire nouveau.
J'épouse Stenobée, une aimable Princesse,
Qui joindra sous mes loix la Lycie & la Grece ;

L'héritiere d'un Roi puissant & glorieux,
L'objet des vœux jaloux des plus ambitieux.
Mais pour mettre le comble à mon bonheur extrê-
me,
Pour tout dire en un mot, j'épouse ce que j'aime;
Et pour me rendre heureux dans sa possession,
L'amour est de concert avec l'ambition.

LYCAS.

Si de votre destin la gloire est peu commune,
Vous la tenez de vous plus que de la fortune.
Combien de Rois jaloux ont voulu vous l'ôter?
Quels efforts pour les vaincre a-t'il fallu tenter?
Le ciel même irrité plûtôt que favorable,
A fait naître en ces lieux un monstre épouvanta-
ble,
Un prodige au-dessus de tout l'effort humain,
Dont l'avide fureur porte un trépas certain:
Qui tantôt dans nos bois, tantôt sur le rivage,
Détruit tout, remplit tout d'horreur & de carnage,
Et par l'effroi public a fait jusqu'à ce jour
Retarder le bonheur qui flatte votre amour.

PROETUS.

La colere du Ciel par nos vœux adoucie,
Commence à dissiper l'effroi de la Lycie;
Et si l'on croit des Dieux les Oracles sacrez,
Nous en serons bientôt pleinement délivrez.
Le peuple rassuré par cet espoir propice,
Content de notre hymen, presse qu'on l'accom-
plisse,
Et ma Princesse enfin favorable à mes vœux,
M'en laisse avec le Roi choisir le jour heureux.
Mais, s'il faut dire tout, quelqu'heureux qu'on
me voie,
Mon seul bonheur n'est pas ma plus parfaite joie,
L'ambition, l'amour n'en font que la moitié;
Et j'en dois en effet le comble à l'amitié.

Un prétieux ami dans son sort m'intéresse ,
Et pour Bellerophon tu connois ma tendresse.
Chassé de sa Patrie, errant, & sans appui,
Il trouva plus chez moi qu'il ne perdit chez lui.
La douceur dont me flatte un nouveau diadême,
N'est que pour en joüir dans un autre moi-même,
Et je ne puis au Trône être heureux qu'à demi,
A moins que d'y pouvoir élever mon ami.
La couronne d'Argos à mes vœux peut suffire ;
C'est pour lui qu'en ces lieux je cherche un autre
Empire.
Iobas accablé du faix de ses vieux ans.
S'il peut regner encor, ne peut regner long-temps ;
A deux filles ici sa famille est bornée,
Et j'ose me promettre en épousant l'aînée,
De voir notre amitié, pour comble de douceurs,
Se serrer de nouveau par l'hymen des deux sœurs.
De cet espoir charmant en secret je me flatte,
Mais il n'est pas encore à propos qu'il éclatte ;
Cette jeune Princesse a des Rois pour amans,
Dont il faut ménager les mécontentemens.
L'aveu de Stenobée est sur tout nécessaire ;
C'est elle qui gouverne & l'Etat & son pere ;
L'hymen a commencé déja de nous unir,
Et bientôt mon amour pourra tout obtenir.
Alors pour mon ami j'espere avec adresse.....
Mais il vient.

SCENE II.

BELLEROPHON, PROETUS.

BELLEROPHON.

TRouvez bon, Seigneur, que l'on nous laisse.
(*Lycas se retire.*)

PROETUS.

D'où naissent ces soupirs, & ces régards troublez ?

BELLEROPHON.

Seigneur....

PROETUS.

Bellerophon, expliquez-vous, parlez.
Apprenez-moi quel trouble ainsi vous peut surprendre?

BELLEROPHON.

Hélas! Seigneur, comment pourrai-je vous l'apprendre;
Et malgré l'amitié qui m'attache en ce lieu,
Comment pourrai-je enfin, Seigneur, vous dire adieu?

PROETUS.

Adieu! Que dites-vous?

BELLEROPHON.

J'en fremis, j'en soupire;
J'en ai le cœur percé, mais il faut vous le dire:
Il le faut en dépit de mes plus doux souhaits,
Il vous faut même enfin dire adieu pour jamais.

PROETUS.

Ainsi, cruel ami, dans un temps d'allegresse
Vous voulez donc troubler ma joie, & ma tendresse?

Et ravir aux douceurs dont je m'étois flatté
Le témoin le plus cher de ma félicité ?
Quoi ! si près d'un bonheur qui doit faire le vôtre,
Où vous devez avoir plus de part qu'aucun autre ?
D'un bonheur qui pour moi n'a rien qui soit si doux,
Que l'espoir de pouvoir l'étendre jusqu'à vous ?
De vous faire épouser une Princesse aimable....

BELLEROPHON.

Ah ! cessez de flatter un ami miserable :
Philonoé merite & peut choisir un Roi,
Et son choix est un bien qui n'est pas fait pour moi.

PROETUS.

Mais quel dessein étrange à partir vous engage ?
Quel soin...

BELLEROPHON.

Dispensez-moi d'en dire davantage ;
Je vous quitte, il le faut, & pour comble d'ennuis,
Vous dire adieu, Seigneur, est tout ce que je puis.

PROETUS.

Est-ce là tout le prix d'une amitié si rare ?
Bellerophon ainsi d'avec moi se sépare ?
Il a quelque secret qu'il refuse à ma foi ?
Il me quitte, il me fuit, sans me dire pourquoi ?

BELLEROPHON.

N'en prenez point, Seigneur, de soupçon qui m'offense ;
C'est votre intérêt seul qui m'engage au silence ;
Accablé des chagrins qui me font éloigner,
Je vous les cache exprès pour vous les épargner.
Joüissez d'un bonheur, & tranquile & durable,
N'entrez point, s'il se peut, dans tout ce qui m'accable;
Goutez en paix les biens qui vont combler vos voeux,
Et ne vous chargez point des maux d'un malheureux.

PROETUS.

En pouvez-vous avoir sans que je les partage?
Entre de vrais amis toute réserve outrage;
Et la tendre amitié doit rendre plus jaloux;
Du partage des maux, que des biens les plus doux.
Ne me dérobez point la part que j'y dois prendre.
Pouvez-vous contre moi si long-temps vous défendre?

BELLEROPHON.

Encore un coup, Seigneur, gardez de trop sçavoir;
Et ne vous servez pas de tout votre pouvoir.
Je n'ai que trop de peine avec vous à me taire,
C'est un fardeau pour moi qu'un secret à vous faire;
Et mon cœur trop à vous pour vous être fermé,
N'est à suivre vos vœux que trop accoutumé.

PROETUS.

Dites donc tout.

BELLEROPHON.

Hé bien....

PROETUS.

Votre ame encore hésite?

BELLEROPHON.

La Reine votre épouse approche, & je vous quitte.

PROETUS.

Quoi? vous me quitterez sans m'avoir éclairci?

SCENE III.

STENOBE'E, PROETUS, MEGARE.

STENOBE'E.

Quoi? pour Bellerophon vous me quittez ainsi?

PROETUS.

Madame....

STENOBE'E.

Allez, Seigneur, suivez-le sans contrainte;
Je ne vous prétens pas retenir par ma plainte.
Je sçai ce que je suis, & ce que je vous doi:
Des sermens solemnels vous engagent ma foi;
A votre ambassadeur pour vous je l'ai donnée,
Rien ne peut plus enfin rompre notre hymenée,
Et déja comme époux vous pouvez librement
Vous dispenser pour moi des devoirs d'un amant.

PROETUS.

Connoissez mieux mon cœur, & l'ardeur qui le presse,
Si j'aime mon ami, j'adore ma Princesse;
Et ce que l'amitié sur moi peut en ce jour,
Vous doit faire juger tout ce que peut l'amour.
Bellerophon, Madame à partir se dispose,
Et pour derniere peine il m'en cache la cause.
Souffrez que je le suive.

STENOBE'E.

Epargnez-vous ce soin:
Vous pouvez tout apprendre, & sans aller plus loin.
Je sçai ce qui le chasse, & sans aucun mystere,
Près d'être toute à vous, je veux ne vous rien taire.

PROETUS.

Quoi, Madame, seroit-ce un ordre exprès du Roi?

STENOBE'E.

Seigneur, vous le sçavez, le Roi se fie à moi;
A me croire aisément sa bonté le dispose,
Sur moi des plus grands soins son âge se repose;
Et si votre ami part, j'avoüerai sans détour
Que c'est moi qui l'oblige à quitter cette Cour.

PROETUS.

Quoi? Vous-même m'ôter un ami si fidelle?
A ce qui m'est si cher vous seriez si cruelle?
Ah! Que Bellerophon par un zele discret
Me cachoit justement ce funeste secret,
Et que d'un coup fatal la blessure est aigrie,
Quand on se voit frappé d'une main si chérie.
Mais quel crime est le sien? Pour vous, pour vos Etats,
Voyez ce qu'il a fait dans les derniers combats:
Voyez quelle est sa gloire, & quelle haute estime..

STENOBE'E.

Je ne le vois que trop, Seigneur, & c'est son crime.
Son estime ne sçait que trop bien éclater;
Sa gloire va si loin qu'elle est à redouter.
Il n'est point à la Cour, il n'est point dans l'armée,
De cœur qu'il n'ait gagné, d'ame qu'il n'ait charmée,
Il n'est rien que du peuple il ne puisse obtenir.
N'en est-ce pas assez pour devoir le bannir?
Du grand art de regner c'est l'ordinaire usage,
Ce qui s'éleve trop, doit donner de l'ombrage.
L'excés de gloire est crime en matiere d'Etat,
Et pouvoir trop tenter, tient lieu d'un attentat,

PROETUS.

C'est pour Bellerophon une maxime vaine;
Je connois sa vertu, j'en répondrai sans peine;

Et son credit ici fût-il encor plus grand,
L'amitié qui nous lie en est un sûr garant.
Cette tendre amitié pour lui vous sollicite....

STENOBE'E.

Et c'est cette amitié qui contre lui m'irrite;
Et s'il faut que mon cœur s'ouvre entier à vos yeux,
Il est si cher pour vous, qu'il m'en est odieux.
Non, je ne puis, Seigneur, sans en être outragée,
Souffrir votre tendresse entre nous partagée,
Je vois d'un œil jaloux vos soins en sa faveur,
Comme autant de larcins que me fait votre cœur.
Je n'en puis partager l'empire avec personne:
Je veux vous obtenir ainsi que je me donne;
Et mon cœur tout à vous prétend mériter bien
Un cœur, où l'amitié ne me dérobe rien.
Pardonnez-moi, Seigneur, cette délicatesse;
J'en ai pris l'habitude, & n'en suis pas maîtresse.
J'eus toute la tendresse, & d'un pere, & d'un Roi;
J'attendois d'un époux même bonté pour moi;
Et je tiendrois à honte, & prendrois pour injure,
Qu'en ma faveur l'amour fit moins que la nature.

PROETUS.

N'accusez point l'amour, il a fait son devoir,
L'empire de mon cœur est en votre pouvoir;
L'amitié n'ôte rien à vos droits sur mon ame,
C'est un surcroît d ardeur qui fait croître ma flamme,
J'en sçai mieux vous aimer, & toujours sûrement
L'ami le plus sensible en est plus tendre amant.

STENOBE'E.

Non, non, pour m'éblouir c'est une vaine adresse:
On n'a qu'un fonds borné d'ardeur & de tendresse,

Et ce fonds pour aimer dans nos cœurs établi,
N'eſt jamais partagé qu'il ne ſoit affoibli.
Je ne puis endurer qu'une amitié ſi tendre
M'ôte au cœur d'un amant la part qu'elle y peut
prendre,
J'y perds ce qu'elle a droit d'y prétendre à ſon
tour,
Et la moitié d'un cœur eſt trop peu pour l'amour.

PROETUS.

Le mien eſt tout à vous.

STENOBE'E.

Pour m'en rendre certaine,
Qu'il ſouffre donc l'exil d'un ami qui me gêne.
Que ce cœur tout à moi n'ait point d'attachement.
Qu'il ne puiſſe à mon gré briſer aveuglément :
Qu'il n'ait pour être heureux beſoin que de moi-
même,
Que l'heur de m'obtenir ſoit ſon bonheur ſuprê-
me,
Un bien qui l'autoriſe à ne regretter rien,
Et qui lui tienne ſeul lieu de tout autre bien.
Allez, & cachez-moi la douleur qui vous preſſe,
Donnez à votre ami ce jour que je lui laiſſe ;
Mais après vos regrets aujourd'hui conſommez,
Ne m'en parlez jamais, au moins, ſi vous m'ai-
mez.

SCENE IV.

STENOBE'E, MEGARE.

STENOBE'E.

J'Agis d'une maniere à devoir te surprendre,
Tu ne la comprens pas.

MEGARE.

Qui pourroit la comprendre?
Voir en vous dont jamais le cœur ne se dément,
Pour un homme si rare un si grand changement?
Y voir pour ce héros succeder tant de haine
Aux marques d'une estime & si juste & si pleine?
Après tant de faveurs dont vous l'avez comblé,
Le voir cruellement par vous-même accablé?
Enfin pour le bannir vous voir tout entreprendre?
Madame, à dire vrai, c'est de quoi me surprendre.

STENOBE'E.

Je ne condamne point ton juste étonnement;
Mais écoute, & t'étonne encor plus justement.
Ce héros autrefois l'objet de mon estime,
Contre qui tant de haine apparemment m'anime,
Ne me force pas moins encore à l'estimer;
Et si je le bannis, c'est pour le trop aimer.

MEGARE.

Vous, Madame?

STENOBE'E.

Oüi, c'est là son crime véritable.
A force de merite il n'est que trop coupable.
Pouvoit-il l'être plus que d'avoir attenté
Et jusques sur mon cœur, & sur ma liberté?
Sur un cœur jusqu'ici sans honte & sans foiblesse,
De qui l'ambition fut l'unique maîtresse.

Un cœur si hautement dans la gloire affermi,
Un cœur que je devois entier à son ami,
Qu'il dérobe au devoir, à la reconnoissance,
Et dont il a troublé la paix & l'innocence.
Voilà ce qui m'engage enfin à le bannir;
Son crime est de me plaire, & je l'en veux punir.

MEGARE.

Il est vrai qu'il n'a pu s'attacher à vous plaire,
Sans trahir pour Prœtus une amitié bien chere;
En osant vous aimer il est méconnoissant....

STENOBÉE.

Ah! C'est sur quoi l'ingrat n'est que trop innocent.
Il n'est dans son devoir que trop inébranlable,
Trop exempt des erreurs dont il me rend capable;
Pour un ami fidele il n'a que trop de foi,
Et c'est ce qui le rend plus coupable envers moi.
C'est par-là qu'il accroît la honte qui m'accable:
Mon crime partagé seroit plus supportable,
Et l'ingrat qui le cause en commet un nouveau,
D'en laisser sur mon cœur tomber tout le fardeau.
Cependant pour te faire entiere confidence,
C'étoit pour le bannir trop peu de cette offense;
J'aurois eu peine à vaincre un charme encor trop doux,
Sans un dernier outrage, & le plus grand de tous:
Oüi, qui surpasse encor tous ceux qu'il m'a pû faire,
Plus cruel mille fois que m'avoir sçû trop plaire,
Que m'avoir fait descendre à d'indignes erreurs,
Que n'avoir pû m'aimer; & c'est d'aimer ailleurs,
D'avoir choisi ma sœur pour l'objet de sa flamme.

MEGARE.

Un peu de jalousie éblouit bien une ame.

STENOBÉE.

En puis-je mal juger? Je m'en fie à ta foi.
Toi-même, si tu peux, juges-en mieux que moi;

Tu ſçais que ce matin, de ſouci travaillée,
Voyant avec le jour la nature éveillée,
J'ai voulu diſſiper mon trouble, en joüiſſant
Du doux & pur éclat du ſoleil renaiſſant...
Dans le bois du Jardin enfin étant entrée,
De mes gens, de toi-même, en rêvant, ſéparée,
Pleine de cet amour de ma gloire ennemi,
J'ai vû Bellerophon qui s'étoit endormi.
Le trouvant à telle heure en cette ſolitude,
J'ai jugé par mes ſoins de ſon inquiétude:
Tout l'exprimoit en lui, ſon cœur en ſoupirant
N'avoit rien du repos d'un cœur indifférent;
Et d'un reſte de pleurs ſes yeux ſur ſon viſage,
De ſes ennuis ſecrets avoient tracé l'image.
Seule & foible d'abord, pour chercher du ſecours,
Je voulois m'éloigner, & j'approchois toujours.
Enfin j'ai pris ſans bruit ces tablettes ouvertes,
Qui ſortoient de ſes mains, & ſembloient m'être offertes.
J'ai fui ſans être vûë, & ces témoins ſurpris
M'ont bien punie, hélas! pour ce qu'ils m'ont appris.

(*Elle lit.*)

Je ſçai qu'en ma faveur rien ne vous ſollicite,
Que pour vous mériter il faut être un grand Roi;
Mais ſi l'excès d'amour tenoit lieu de mérite,
Vous ne ſeriez jamais qu'à moi.

(*Elle continuë.*)

Parle, explique ces mots.

MEGARE.

Ils font juger qu'il aime;
Mais ne pourroient-ils pas s'expliquer pour vous-même?

STENOBE'E.

Que me dis-tu, Megare, & pourquoi me flatter?

MEGARE.

Mais, Madame, quel lieu trouvez-vous d'en douter?

STENOBÉE.

Mais où me réduis-tu si tu me le fais croire?
Je n'ai que mon dépit qui soûtienne ma gloire;
Avec tout son secours, malgré tout mon effort,
Mon cœur contre un ingrat ne se sent pas trop fort;
Et me défendant mal quand le dépit me presse,
Si cet ingrat m'aimoit, juge de ma foiblesse.

MEGARE.

Doutez, puisqu'il le faut.

STENOBÉE.

Ah! ne doutons de rien,
Et quoiqu'il en puisse être, éclaircissons-nous bien.
Je n'ose lui parler pour m'éclaircir moi-même,
On se laisse aisement surprendre à ce qu'on aime,
J'aurois peur d'en trop dire, & dans notre entretien
De découvrir plutôt mon secret que le sien.
Parle-lui de ma part; sonde, s'il est possible,
Tout ce qu'au fond de l'ame il a de plus sensible,
Di-lui bien que toujours j'ai fait gloire d'avoir
L'entiere autorité du souverain pouvoir.
Que sa faveur trop haute, & me choque, & m'étonne,
Qu'il peut trop sur l'esprit de l'époux qu'on me donne,
Que jusqu'à m'y détruire il s'en peut emparer,
Et qu'il n'est qu'un moyen qui puisse m'assurer:
Un nœud qui de sa foi me soit un sacré gage,
Qui nous unisse assez pour m'ôter tout ombrage;
Qui fasse un sûr appui pour moi de sa grandeur,
Et que ce nœud propice est l'hymen de ma sœur.
Qu'il n'est point de milieu; que pour mon assurance
A moins de son exil, il faut son alliance;

Et qu'entre ces deux choix en faveur d'un époux,
Je renonce au plus sûr pour pancher au plus doux.
Observe sa réponse, & voi s'il se déguise :
Remarque bien sur-tout sa joie, ou sa surprise,
S'il hesite en parlant, s'il change de couleur ;
Tâche à travers ses yeux de voir jusqu'en son cœur,
Je laisse jusques-là tous mes vœux en balance.
Hâte-toi de répondre à mon impatience ;
Et songe qu'en un cœur inquiet & jaloux,
L'état d'incertitude est le pire de tous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STENOBE'E, MEGARE.

STENOBE'E.

NE me flattes-tu pas, Megare ? est-il possible ?
Bellerophon paroît pour ma sœur insensible,
L'offre de son hymen est pour lui sans appas ?
Megare, encor un coup, ne me flattes-tu pas ?
Ce refus surprenant semble à peine croyable.

MEGARE.

Tout surprenant qu'il est, rien n'est plus véritable.

STENOBE'E.

Mais avec soin, Megare, as-tu bien remarqué
L'air, ou libre, ou contraint, dont il s'est expliqué ?
A-t'il rêvé long-temps avant que de répondre ?
N'a-t'il point témoigné se troubler, se confondre ?

MEGARE.

Quand j'ai parlé de vous sur tout ce que j'ai dit,
Il a semblé d'abord incertain, interdit :
Mais offrant à son choix l'exil ou l'hymenée,
Son ame a sans effort parû déterminée.

STENOBE'E.

Enfin, as-tu connu qu'en refusant ma sœur,
Il ait fait voir pour elle où mépris ou froideur ?

MEGARE.

Il a, sans l'offenser, en courtisan habile
Coloré son refus d'une excuse civile,
A dit qu'en sa faveur il ne méritoit pas
Qu'on forçât votre sœur à descendre trop bas,
Et puisque son exil pouvoit vous satisfaire
Qu'il cherchoit le moyen le plus sûr de vous plaire.
Mais voulez-vous, Madame, à présent le chasser ?

STENOBE'E.

Si je le veux ? Hélas ! puis-je m'en dispenser ?
S'il n'aime point ma sœur, & si c'est moi qu'il aime,
Au trouble où je me sens dans ma foiblesse extrême,
N'ayant plus contre lui rien qui m'aide à tenir,
Quel besoin plus pressant ai-je eu de le bannir ?
Si l'amour en est crû, si mes vœux le retiennent,
Que veux tu que ma gloire & mon devoir deviennent ?
Pour mon mal, sans sa fuite, est-il quelque secours ?
Et guérit-on jamais quand on se voit toujours ?

MEGARE.

A son exil ainsi vous êtes résoluë ?

STENOBE'E.

Je le devrois, au moins j'en suis bien convaincuë ;
Ce soin n'est, je le sçais, que trop de mon devoir,
Je doute seulement s'il est en mon pouvoir.
Quand même pour ma sœur j'ai crû son ame atteinte,
Je ne l'exilois pas sans peine & sans contrainte,
J'ai cent fois hésité d'en révoquer l'Arrêt ;
Et s'il coûte à bannir un ingrat quand il plaît,
Quel effort n'est-ce point pour une ame charmée,
De bannir ce qui plaît quand on s'en croit aimée ?

MEGARE.

Cependant c'est demain qu'il part.

STENOBE'E.

Voici ma sœur;
Et pour Bellerophon, il faut sonder son cœur.
Je veux de son refus lui dire la nouvelle.
Malgré ce que j'obtiens d'avantage sur elle,
Malgré les nœuds du sang, par un jaloux transport,
Je ne sçais quoi toujours me trouble à son abord.

SCENE II.

STENOBE'E, PHILONOE', MEGARE, LADICE.

STENOBE'E.

Je brûlois de vous voir, j'avois en confidence
A vous dire, ma sœur, un secret d'importance.

PHILONOE'.

Je cherche aussi, Madame, à pouvoir sans témoins
Vous donner un avis qui n'importe pas moins;
Tout l'Etat y prend part.

STENOBE'E.

Mon avis cede au vôtre,
L'intérêt de l'Etat l'emporte sur tout autre.
Commencez donc, ma sœur, la premiere à parler,
Et j'aurai soin après de ne vous rien celer.

PHILONOE'.

Bellerophon ici s'est acquis tant de gloire,
Qu'on peut mal aisément en perdre la mémoire,
Et qu'on a peine à voir sans en être surpris,
Que de tant de mérite un exil soit le prix.

On murmure, on s'émeut, chacun ose se plaindre,
Mais le peuple sur tout paroît le plus à craindre ;
Il pourroit s'emporter à trop d'émotion,
Et passer du murmure à la sédition.
C'est à vous d'en juger ; d'en prévenir la suite,
Le peuple bien souvent & s'aigrit & s'irrite ;
Et sans prétendre en rien choquer votre pouvoir
C'est un sincere avis que j'ai crû vous devoir.

STENOBE'E.

Il est donc juste aussi, ma sœur, que sans mystere
Je réponde à mon tour à votre avis sincere,
Je veux m'ouvrir à vous d'un esprit ingénu ;
Vous ne m'avez rien dit qui ne me soit connu.
Bellerophon sans doute est digne qu'on l'estime :
L'ardeur qu'on a pour lui n'est que trop légitime.
Son mérite est bien grand, rien n'est plus glorieux ;
Je le sçai comme un autre, & peut-être encor mieux,
Mais le trop de mérite & d'estime publique,
Sont des excès à craindre en bonne politique,
Et son exil fit-il encore plus d'éclat,
Les Rois n'écoutent rien que les raisons d'Etat.
Cependant, s'il vous faut avoüer ma foiblesse,
La politique en vain sur cet exil me presse :
En faveur d'un ami Prœtus m'a sçû toucher ;
Toute ma fermeté se laisse relâcher,
Et malgré de l'Etat les raisons légitimes,
Je sens qu'il est encor de plus fortes maximes.
Mais si j'osois vous dire à quel prix j'ai voulu
Révoquer cet exil que j'avois résolu,
Quelque intéret pour moi que votre amitié prenne,
Peut-être à m'excuser auriez-vous de la peine.

PHILONOE'.

Il n'est guére de prix, quoiqu'il doive coûter,
Qu'ici Bellerophon ne puisse mériter.

STENOBE'E.

Mais si ce prix plus grand que vous ne pouvez croire
Etoit même aux dépens de votre propre gloire ?

PHILONOE'.

Se peut-il que ma gloire ait rien à demêler...

STENOBE'E.

Je me suis engagée à ne vous rien celer,
Et j'avoüerai quel tort j'ai prétendu vous faire,
En dussai-je attirer votre juste colere.
J'ai voulu faire grace à l'ami d'un époux,
J'ai trouvé son exil aussi cruel que vous;
Et contre sa faveur suspecte & dangereuse,
Cherché quelque assurance un peu moins rigoureuse.
J'ai crû la rencontrer dans le nœud le plus doux,
Mais je n'ai pû trouver ce nœud charmant qu'en vous.
Vous vous troublez, ma sœur; ce choix vous doit surprendre,
Vous êtes née au Trône & digne d'y prétendre:
Ce rang vous est offert dans les plus grands Etats,
Et tout autre au-dessous vous doit sembler trop bas.
Aussi ne veux-je point par aucun artifice,
De ce choix trop abjet colorer l'injustice;
Je n'ai point de raison qui pût l'autoriser,
Et je laisse à l'amour le soin de l'excuser.

PHILONOE'.

Je l'avoüerai, Madame, un Trône a de quoi plaire;
Et s'il vous faut ici céder celui d'un pere,
Peut-être est-il des Rois qui prendront le souci
De me donner ailleurs ce que je cede ici.
Mais il n'est point d'appas dont la couronne brille,
Que je ne sacrifice au bien de ma famille;
Toujours les plus hauts rangs ne sont pas les meilleurs,
Et vivre près de vous vaut bien regner ailleurs.

STENOBE'E.

Ah! c'en est trop, ma sœur, tant d'amitié m'accable.
Je sens mon injustice encor moins excusable;

Et de tout votre sort plus j'ai pû dispoſer,
Plus j'ai dû prendre ſoin de n'en pas abuſer;
Juſqu'au bout, à ma honte; il faut vous tout apprendre.
J'ai preſſé cet hymen qui vous fait trop deſcendre,
J'en ai fait propoſer l'offre à Bellerophon...
Je vous en vois rougir, & c'eſt avec raiſon;
Mais ceſſez d'en paroître interdite & confuſe.
Bellerophon, enfin, par bonheur vous refuſe;
Et le Ciel qui vous garde un ſort plus glorieux,
Sur tout votre mérite a ſçû fermer ſes yeux.
Quitte ainſi vers Prœtus par ce refus propice,
Ma tendreſſe à ſon tour vous veut rendre juſtice,
Et va preſſer mon pere, en m'offrant un époux,
De faire en même temps un choix digne de vous.

SCENE III.

PHILONOE', LADICE.

LADICE.

Recevez-vous, Madame, avec tant de triſteſſe,
Une ſi favorable & ſi belle promeſſe?
Quoi, l'eſpoir le plus doux de l'hymen d'un grand Roi,
Ne peut vous inſpirer que chagrin & qu'effroi?

PHILONOE'.

Si le trouble où je ſuis te fait peine à comprendre,
Tu n'as pas bien oüi ce qu'on m'a fait entendre;
Tu ſçais peu quel dépit un mépris peut cauſer,
Et ce qu'on ſent de honte à ſe voir refuſer.

LADICE.

Quelle honte, Madame, avez-vous lieu de croire
Dans un mépris heureux qui ſauve votre gloire?

Voyez qui vous refuse : Un Prince infortuné,
Persécuté par tout, des siens abandonné,
Et dont sans son refus, l'alliance importune
Vous eut fait épouser la mauvaise fortune.

PHILONOE'.

Ladice, tu dis vrai, je dois m'en souvenir,
Bellerophon n'est pas d'un rang à m'obtenir :
Il n'est rien en effet qui pour lui sollicite,
Qu'un peu de renommée avec trop de mérite ;
Et tout Prince qu'il est, à moins que d'être Roi,
Il n'eut pû sans audace aspirer jusqu'à moi ;
Il n'en eut pû trouver de légitime excuse.
Ladice, cependant, c'est lui qui me refuse :
Et le peu qu'entre nous on voit d'égalité,
D'un refus si cruel accroît l'indignité.

LADICE.

Mais, Madame, en montrant tant de délicatesse,
N'est-ce point trop sentir que ce refus vous blesse ?

PHILONOE'.

Ah, Ladice !

LADICE.

Mon zele est peut-être indiscret ?

PHILONOE'.

Non, acheve, pénétre, & vois tout mon secret.
Voi quel trouble odieux me presse & me surmonte ;
Fais-m'en frémir d'horreur, fais-m'en rougir de
honte ;
Et du moins, si mon cœur n'en peut plus revenir,
En me le reprochant commence à m'en punir.
Je devrois en effet recevoir cette offense
Avec moins de colere & plus d'indifférence ;
C'est un bonheur pour moi que son aveuglement,
L'outrage est moins honteux que le ressentiment :
L'affront vient de trop bas pour m'en laisser attein-
dre,
J'honore trop l'ingrat d'avoir daigné m'en plaindre,
D'avoir tant de regret de son heureux refus,

Et

Et j'ai trop de dépit pour n'avoir rien de plus.

LADICE.

Si votre ame en secret étoit déja séduite,
Songez sans son refus où vous étiez réduite;
Songez où son hymen eût pû vous engager.

PHILONOE.

Hélas! j'aurois... Mais non, ne m'y fais plus songer,
Méprisons cet ingrat comme il m'a méprisée.
Mais crois-tu que ma sœur ne m'ait point abusée?
Ne pourroit-elle point par des déguisemens
Avoir voulu sonder mes secrets sentimens?
Pénétrer mon espoir, voir quel désir me presse,
Et pour Bellerophon jusqu'où je m'interesse?
Son refus me fait peine encore à concevoir.

LADICE.

Madame, le voici, vous allez tout sçavoir.

SCENE IV.

BELLEROPHON, PHILONOE, LADICE.

BELLEROPHON.

PRêt à quitter ces lieux par un ordre sévere,
Sur le point d'y laisser tout ce qui peut me plaire,
Un malheureux banni sans secours, sans espoir,
Pour derniere douceur peut-il oser vous voir?
Puis-je espérer de vous un moment pour m'entendre?

PHILONOE.

Après ce qu'on vous doit, vous pouvez tout prétendre.

BELLEROPHON.

La Reine vous a vûë, & j'ai lieu de trembler.

PHILONOE'.

Elle ne m'a rien dit qui vous doive troubler,
J'aurois tort de m'en plaindre.

BELLEROPHON.

Ah! quoi qu'elle vous die,
De grace au moins songez qu'elle est mon ennemie,
Et que de mon exil la rigoureuse loi
Doit rendre un peu suspect son rapport contre moi.

PHILONOE'.

Le rapport de la Reine est trop à votre gloire.

BELLEROPHON.

Ah, Madame!

PHILONOE'.

Parlez, ne l'en dois-je pas croire?
En a-t'elle trop dit? J'en croirai votre aveu.

BELLEROPHON.

Ah! plûtôt je crains bien qu'elle en ait dit trop peu.
Oüi, Madame, je crains qu'elle n'ait sçû vous taire
La raison qui m'engage au choix que j'ose faire,
Et me fait préférer à votre hymen charmant
L'affreuse cruauté de mon bannissement.
Après tant de rigueurs, une offre si propice
M'a dû faire d'abord craindre quelque artifice:
J'ai dû me défier d'un si grand changement,
D'une haine si forte éteinte en un moment,
J'ai craint en m'engageant dans un choix temeraire,
Que me trouvant sans crime on ne voulût m'en faire,
J'ai craint un piége offert sous un appas si doux,
Mais si j'ai craint pour moi, c'est bien moins que pour vous.

La Reine votre sœur peut être assez cruelle
Pour aimer à vous voir toujours au dessous d'elle,
Et pour songer plutôt à chercher un moyen
D'abaisser votre sort que d'élever le mien.
Je me suis fait justice, & j'ai dû vous la rendre.
Je sçai qu'à moins d'un Trône on vous fait trop descendre,
J'ai mieux aimé pour moi voir tout espoir perdu,
Qu'être heureux aux dépens du rang qui vous est dû;
Je n'ai pû jusqu'à vous rejetter ma disgrace.
Et quelque affreux que soit le sort qui me menace,
Si vous en accablant je l'avois évité,
Je me reprocherois de l'avoir mérité.

PHILONOE.

Un juste étonnement me laisse peu capable
De vous dire à quel point je vous suis redevable:
Je sens comme je dois de si genereux soins,
Et veux bien avoüer que j'en attendois moins.
Je n'avois pas prévû ce grand effort de gloire,
De tout autre que vous j'eusse eu peine à le croire,
Et jusqu'à votre aveu, j'avois presque douté
Qui pût porter si loin la générosité.

BELLEROPHON.

On doit peu me loüer d'un choix si magnanime.
La générosité n'est pas ce qui m'anime;
Je n'en sens point assez pour perdre un bien si doux,
Et tenir contre un charme aussi puissant que vous.
Je n'ai pas tant de force; & si j'ose tout dire,
Il n'est point de vertu qui seule y pût suffire,
Et pour ce grand effort, dans mon cœur en ce jour,
La gloire avoit besoin du secours de l'amour.
Ce nom fatal m'échappe, il vous trouble, il vous blesse;
De grace, pardonnez ce reste de foiblesse,

Un amour qui s'immole, & qui n'espere rien ;
Croit être dispensé de se cacher si bien.
Du moins, si cet aveu contre moi vous anime,
Songez que le supplice a précédé le crime ;
Qu'avec le châtiment le courroux doit finir,
Et qu'on plaint un coupable en le voyant punir.
Vous ne répondez point ? Est-ce pour me confondre ?

PHILONOE'.

Vous écouter toujours, n'est-ce point trop répondre ?

BELLEROPHON.

Hélas ! vous m'écoutez pour la derniere fois.

PHILONOE'

Il n'a tenu qu'à vous de faire un autre choix.

BELLEROPHON.

M'en pourriez-vous blâmer ? & se pourroit-il faire
Que mon choix méritât d'avoir pû vous déplaire ?
Qu'en secret votre cœur n'en fût pas satisfait ?

PHILONOE'.

Que sert de s'expliquer sur un choix déja fait ?

BELLEROPHON.

Ah ! m'étoit-il permis d'en oser faire un autre,
D'oser à mon bonheur sacrifier le vôtre ?
Et quand je me verrois digne d'un sort si doux,
Devois-je oser jamais le tenir que de vous ?
C'est un bien dont je sçais le prix mieux que personne,
A peine en est-on digne avec une couronne ;
Sans un Trône à donner on ne peut l'acquérir,
Et je n'ai que mon cœur à vous pouvoir offrir.

PHILONOE'.

Mais qui vous avoit dit que quoi que l'on pût faire,
Le seul charme du Trône eût le droit de me plaire?
Que mon ame attachée à l'ardeur de regner,
Crût d'un illustre cœur l'empire à dedaigner?
Et malgré le penchant qu'un tendre amour excite,
Fît tout pour la grandeur & rien pour le mérite?

BELLEROPHON.

Que dites-vous, Madame? & n'avez-vous point peur
Qu'un aveu si charmant ne tente trop mon cœur?
Vous assurez-vous tant d'un choix dont je soupire?
Et ne craignez-vous point que j'ose m'en dédire?
Mon devoir est sans force, il vient de s'épuiser;
Et si d'une autre main j'ai pû vous refuser
Je ne répondrois pas de mon amour extrême;
Jusques à vous pouvoir refuser de vous-même?
Dieux! comment à ce choix ai-je pû consentir?
Hélas! si vous pouviez m'en laisser repentir;
Si pour prix de l'effort que s'est fait ma tendresse,
Je pouvois obtenir l'aveu de ma foiblesse...

PHILONOE'.

Adieu.

BELLEROPHON.

Vous me quittez sans me rien dire....

PHILONOE'.

Hélas!

BELLEROPHON.

Que me dit ce soupir?

PHILONOE'.

Ah! ne l'entendez pas.

BELLEROPHON.

Obtiens-je enfin de vous l'aveu que je déſire ?

PHILONOE'.

Ne vous obſtinez point à m'en faire trop dire,
Allez, & me laiſſez, s'il ſe peut, ſouvenir
Que ce n'eſt pas de moi qu'il me faut obtenir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PROETUS, STENOBEE, MEGARE.

PROETUS.

Enfin le Roi, Madame, a choisi la journée
Où se doit achever notre heureux hymenée :
Il veut que dans trois jours le grand jour que j'attens
Rende ma joie entiere, & tous mes vœux contens.
Les Dieux mêmes d'accord du bonheur que j'espere,
Ont promis de nouveau d'appaiser leur colere,
Et de nous garantir du monstre furieux
Dont la rage a versé tant de sang en ces lieux.
Avec soin à l'envi toute la Cour s'apprête
A redoubler l'éclat d'une si belle Fête,
Chacun de mon bonheur semble faire le sien....

STENOBEE.

Mais que fait votre ami ? Vous ne m'en dites rien.

PROETUS.

Je sçai l'excès d'honneur que vous lui vouliez faire.
Je connois tout le prix d'une faveur si chere ;
Mais je n'ose, Madame, oublier qu'aujourd'hui
Vous m'avez défendu de vous parler de lui.

J'ai crû que vos bontés, après cette défense,
Pour tout remerciement demandoient mon silence;
Et j'ai craint d'être ingrat plus que reconnoissant,
Si je répondois mieux quand vous obéissant.
Je ne vous dirai rien dont vous puissiez vous plaindre,
Et puisque vôtre haine à tant pû se contraindre,
Il est bien juste aussi qu'en mon cœur à son tour
L'amitié se contraigne en faveur de l'amour.

STENOBE'E.

C'est trop faire souffrir une amitié si tendre ;
Et je souffrirai moins peut-être à vous entendre.

PROETUS.

Non, Madame, pour peu que vous puissiez souffrir....

STENOBE'E.

Que vous connoissez bien comme il faut m'attendrir.

PROETUS.

Si mon soin vous déplaît, je consens à me taire.

STENOBE'E.

Parlez, Seigneur, parlez, vous sçavez trop me plaire.

PROETUS.

Bellerophon m'est cher, & je plains son malheur...

STENOBE'E.

Mais que vous a-t'il dit de l'offre de ma sœur ?

PROETUS.

Que sçachant votre haine il avoit peine à croire
Que vous l'eussiez jugé digne de tant de gloire,
Et craignoit d'abuser dans un espoir si doux
D'un effort que pour moi vous faisiez malgré vous.

STENOBE'E.

Craint-il si fort ma haine ?

PROETUS.

Il ne m'est pas possible
D'exprimer à quel point il y paroît sensible.

Quelques

Quelques peines qu'il trouve en son bannissement,
Vous voir son ennemie, est son plus grand tourment.
Il est au desespoir d'avoir pû vous déplaire.
Il sent tous ses malheurs moins que votre colere ;
Et vous l'auriez, Madame, à demi consolé
Si sans l'avoir haï vous l'aviez exilé.

STENOBE'E.

Il se plaint bien de moi ? Je l'avoüerai sans feindre,
Il doit peut-être avoir quelque lieu de s'en plaindre.

PROETUS.

Malgré votre rigueur, il ne parle de vous
Que d'un air à fléchir le plus mortel courroux.
Il n'échape à sa plainte aucun mot qui n'exprime
Le plus profond respect, & la plus haute estime ;
Et sans vous accuser de lui faire aucun tort,
Il se plaint moins de vous que de son mauvais sort.

STENOBE'E.

Dans l'ardeur que pour lui l'amitié vous inspire,
N'en dites-vous point trop ?

PROETUS.

Je n'en puis assez dire.
Madame, plût aux Dieux qu'avant qu'il dût partir,
Vous-même à l'écouter vous pussiez consentir ;
Je suis sûr que votre ame en seroit attendrie,
Fût-elle contre lui mille fois plus aigrie :
Vous ne le pourriez voir sans le croire innocent....

STENOBE'E.

Ah ! vous êtes, Seigneur, un ami bien pressant.

PROETUS.

Vous semblez vous troubler ?

STENOBE'E.

N'en soyez point en peine,
Mon trouble ne vient pas du côté de la haine.
C'est l'effet de la gloire, & je rougis, Seigneur,
Que vous trouviez si bien le foible de mon cœur.

PROETUS.

Que mon bonheur est grand! Quelle douceur parfaite
De voir avec l'amour l'amitié satisfaite!

STENOBE'E.

Vos soins pour votre ami n'ont que trop de pouvoir.
Mais souhaite-t'il tant en effet de me voir?

PROETUS.

Près de traîner ailleurs une mourante vie,
Il n'a point de plus forte & de plus chere envie.
S'excuser près de vous est tout ce qu'il prétend;
S'il part sans votre haine, il part assez content.
Chassez-le s'il le faut, mais souffrez qu'il vous voie,
Et qu'il emporte au moins cette derniere joie:
Pour unique faveur c'est tout ce qu'aujourd'hui
L'amour & l'amitié vous demandent pour lui.

STENOBE'E.

Contre des droits si forts le moyen que l'on tienne?

PROETUS.

Peut-il venir enfin, Madame?

STENOBE'E.

Hé bien qu'il vienne.

PROETUS.

Par quels remercimens....

STENOBE'E.

Il n'en est pas besoin,
Et s'il en faut, Seigneur, l'amour en prendra soin.

SCENE II.

MEGARE, STENOBE'E.

MEGARE.

J'Admire avec quel art vous l'avez sçû réduire
A prendre en sa faveur tout ce qui peut lui nuire,
A se trahir lui-même & par un soin fatal
A presser le bonheur de son propre Rival.
A voir Bellerophon il vous a résoluë.

STENOBE'E.

Que je la crains ; ô Dieux, cette funeste vuë !

MEGARE.

Quoi ! vous craigniez de voir un amant qui vous plaît,
Et sur-tout dans l'état où vous sçavez qu'il est ?
Tendre, amoureux, soumis, souffrant sans s'oser plaindre.

STENOBE'E.

Megare, en cet état, qu'un amant est à craindre !

MEGARE.

Il est vrai qu'entre vous l'amour a peu d'espoir,
Vous devez redouter Prœtus & son pouvoir ;
Votre pere aura peine à rompre un hymenée
Fondé sur une foi publiquement donnée :
Je crains mille périls que je vois trop certains.

STENOBE'E.

Je ne m'étonne pas des périls que tu crains,
Je puis ce que je veux sur l'esprit de mon pere ;
Tu vois depuis quel temps mon hymen se differe.
Le monstre jusqu'ici m'a procuré ce bien,
Et le malheur public a détourné le mien.

Après tant de délais je sçai tròp la maniere
De passer s'il le faut à la rupture entiere,
Et quand Prœtus voudroit troubler notre repos,
La Lycie a de quoi braver un Roi d'Argos.
Ce n'est pas là ma crainte, & ce qui fait le trouble
Que je sens dans mon cœur que chaque instant redouble.

MEGARE.

Qui peut donc vous troubler, & d'où naît vôtre effroi,
Si vous ne craignez rien des scrupules du Roi,
Du pouvoir de Prœtus, de son dépit extrême....

STENOBE'E.

Ah! N'ai-je rien, Megare, à craindre de moi-même?
Prête à m'abandonner, sans espoir de retour,
A l'aveugle transport d'un criminel amour;
Crois-tu qu'un premier crime, au moins, sans violence,
Puisse du fond de l'ame arracher l'innocence,
Et qu'il ne trouve pas dans mon cœur abatu
Quelque dernier effort de gloire & de vertu?
Je ne sçai que trop bien qu'un fatal hymenée
A la face des Dieux à Prœtus m'a donnée,
Et ne me permet plus de disposer de moi
Sans blesser mon devoir & sans trahir ma foi.
Je connois ma foiblesse, & je l'ai condamnée.
Je vois le précipice où je suis entraînée,
Et le vois d'autant mieux qu'à force d'y pancher,
Je m'en sens sur le bord & près d'y trébucher.
Ma chute ne vient pas de défaut de lumiére.
Je sens à mon secours ma raison toute entiere,
J'approuve ses conseils; trop heureuse, en effet,
Si le secours qu'elle offre étoit moins imparfait:
Si ses conseils trop vains quand l'amour est le maître,
Sçavoient faire pouvoir tout ce qu'ils font connoître,

Et si montrant l'abîme où l'on va se jetter
Ils donnoient de la force assez pour l'éviter.

MEGARE.

Je ne m'étonne plus que vôtre cœur s'allarme,
Et d'un objet si cher appréhende le charme.
Vous deviez bien sans doute éviter de le voir,
Et si vous le pouviez...

STENOBE'E.

Hé, comment le pouvoir!

MEGARE.

Sans attendre qu'il vienne, & devant qu'il vous voie,
Il n'est pas impossible encor qu'on le renvoie;
Et si vous le voulez j'irai de votre part.

STENOBE'E.

Je le voudrois assez s'il n'étoit point trop tard.
Il est si près, peut-être....

MEGARE.

On peut en diligence
Prendre encore le temps d'empêcher qu'il n'avance.

STENOBE'E.

Plus je croi qu'il approche, & plus je sens d'effroi.

MEGARE.

Irai-je?

STENOBE'E.

Il n'est plus temps, Megare, je le voi.

SCENE III.

BELLEROPHON, STENOBÉE, MEGARE.

BELLEROPHON.

Ne m'a-t'on point flatté d'une vaine espérance?
Pourrez-vous bien, Madame, endurer ma présence?
Que me veut dire encor le trouble où je vous voi:
Peut-être avez-vous crû voir Prœtus avec moi.
Parlez, pour me souffrir souhaitez vous qu'il vienne?
Sa présence à vos yeux peut adoucir la mienne,
Je n'en dois pas douter, je vous entens trop bien...

STENOBÉE.

Pourquoi m'entendez-vous quand je ne vous dis rien?
Prœtus ici peut-être eût été nécessaire,
Mais il a fait pour vous tout ce qu'il pouvoit faire,
Et si je vous vois seul avec peine aujourd'hui,
Je n'en aurois pas moins à vous voir avec lui.

BELLEROPHON.

Si Prœtus ne vient pas ce n'est qu'à ma priere.
J'ai voulu vous laisser liberté toute entiere,
Et ne pas abuser de ce qu'en ma faveur
L'intérêt d'un ami pourroit sur votre cœur.
Si l'on m'a près de vous noirci de quelque crime
Qui vous ait fait juger mon exil légitime,
Je sens trop d'innocence, & m'y dois trop fier
Pour prendre aucun secours pour me justifier.
Et si vous m'exilez par votre propre haine
Je ne veux exiger rien qui vous fasse peine,

Je parts ; quoique je quitte en partant de ces lieux
Ce qui m'est le plus doux & le plus précieux.

STENOBE'E.

Vous êtes bien heureux de vous trouver capable
D'avoir toujours sans peine une ame inébranlable ;
Quoiqu'il faille quitter & de cher , & de doux ,
L'effort n'en coûte guere aux heros comme vous ;
Et pour s'en consoler la grandeur de courage
Aux cœurs comme le vôtre est un grand avantage.

BELLEROPHON.

Je ne me pique pas de tant de fermeté ,
Et ne suis point héros jusqu'à la dureté ;
Je sens si bien l'horreur du sort qui me menace ,
Qu'au lieu de mon éxil la mort me feroit grace ;
Et peut-être en dépit de votre inimitié ,
Si vous sçaviez mes maux, en auriez-vous pitié?

STENOBE'E.

Je n'eus jamais pour vous une assez forte haine ,
Pour vous pouvoir bannir sans regret , & sans peine :
Mais je ne vous jugeois à plaindre qu'à démi ,
Croyant que vous n'aviez à quitter qu'un ami ;
Et quelque affreux tourment quelque peine cruelle
Que souffre dans l'absence une amitié fidelle ,
Il est des maux plus grands que ceux de l'amitié ,
Et qui rendent encor plus digne de pitié.

BELLEROPHON.

Toute votre pitié ne m'est que trop bien duë ,
Et rien ne manque aux maux dont j'ai l'ame abatuë.
Plaignez un malheureux qui ne peut l'être plus.

STENOBE'E.

Que pourriez-vous ici regretter que Prœtus ?
Si vous étiez amant.... Mais j'ai peine à le croire ,
Vous autres grands guerriers vous n'aimez que la gloire ;

Et vous tenez l'amour trop au-dessous de vous
Pour abaisser votre ame à ceder à ses coups.

BELLEROPHON.

On peut être à la guerre intrépide, invincible,
Et n'être que trop tendre ailleurs & trop sensible.
Où le cœur est charmé la valeur perd ses droits,
Et l'ame la plus forte a de foibles endroits.

STENOBE'E.

Vous avez sçû long-temps aimer avec mystere:
Et l'amour n'est pas fort qui sçait si bien se taire.

BELLEROPHON.

Quand on se sent touché d'un téméraire amour,
Le respect permet-il de l'oser mettre au jour?

STENOBE'E.

Le respect fait souvent des loix trop rigoureuses,
Et les témérités sont quelquefois heureuses.

BELLEROPHON.

Ah! si vous excusiez l'audace de mes vœux,
Ils n'auroient rien à craindre, ils seroient trop heu-
reux:
Mais si vous m'exilez que faut-il que j'espere?

STENOBE'E.

Ne craignez plus d'exil, je n'ai plus de colere;
Puisqu'ici tant de nœuds ont pû vous attacher,
Il seroit trop cruel de vous en arracher.

BELLEROPHON.

C'est beaucoup d'engager votre pitié propice
A revoquer l'arrêt d'un si cruel supplice;
Mais n'en puis-je esperer rien encor de plus doux?

STENOBE'E.

N'en fais-je pas assez? Que puis-je plus pour vous?

BELLEROPHON.

Que ne pouvez-vous point? Mon espérance est
vaine
Si votre haine encor....

STENOBE'E.

Ne parlons plus de haine;

Vous pouvez désormais vous croire tout permis,
Et vous ne devez plus craindre ici d'ennemis.

BELLEROPHON *à genoux.*

Ah! souffrez qu'à vos pieds après cette assurance,
J'ose exprimer ma joie & ma reconnoissance;
Que j'y laisse éclater mes transports les plus doux;
Qu'enfin pour votre sœur, mon amour...

STENOBE'E.

Levez-vous.

BELLEROPHON.

Après tant de bontés que je n'osois attendre,
De mes remercimens voulez-vous vous défendre?
Lorsque je vous dois tout, puis-je avec moins d'excès....

STENOBE'E.

Pour me remercier attendez le succès.

BELLEROPHON.

Je sçai votre crédit sur le Roi votre pere,
Ne craignant rien de vous, qui peut m'être contraire?
Quel obstacle nouveau peut troubler mon bonheur?

STENOBE'E.

Mai ne craignez-vous rien du côté de ma sœur?
Pour moi, vous le sçavez, cette même journée
Je vous en ai déja fait offrir l'hymenée,
Et mes soins les plus grands ne font que trop de foi,
Que j'ai voulu toujours vous attacher à moi:
Mais l'orgueil de ma sœur aura peine, peut-être,
A descendre du rang où les Dieux l'ont fait naître,
Et je crois qu'à ses yeux dans le choix d'un époux,
Le défaut de couronne est le plus grand de tous.
Je craindrois d'en venir jusques à la contrainte.

BELLEROPHON.

Ah! n'appréhendez rien si c'est-là votre crainte;

J'avois le même effroi, tous mes vœux incertains
N'osoient même accepter mon bonheur de vos mains,
Et vous pardonnez bien à mon amour extrême,
De l'avoir attendu du choix de ce que j'aime.
Votre adorable sœur enfin a la bonté
De vouloir faire grace à ma témérité;
Elle renonce au trône où son destin l'appelle
Pour regner sur un cœur amoureux & fidelle,
Et l'excès de l'amour que j'ai pour ses appas
Répare le défaut du rang que je n'ai pas.
C'est à vous maintenant qu'il faut que je m'adresse;
Et si dans mon bonheur votre ame s'interesse;
Si du plus tendre amour les transports les plus grands....

STENOBE'E.

Allez, vous connoîtrez l'intérêt que j'y prens.

BELLEROPHON.

Je dois tout esperer si vous m'êtes propice:
Mais de grace empêchez que mon espoir languisse;
Pressez l'heureux effet que j'attens de vos soins;
C'est beaucoup aux amans qu'un moment plus ou moins.
Si vous sçaviez l'ardeur qu'un si beau feu m'inspire.

STENOBE'E,

Je l'imagine assez sans vous l'entendre dire;
J'en sçai plus qu'il ne faut pour faire mon devoir.
Allez, mes soins pour vous passerons votre espoir.

SCENE IV.

STENOBE'E, MEGARE.

STENOBE'E.

HE' bien, Megare, hé bien, où suis-je enfin réduite ?
J'expliquois mieux que toi ces mots qui t'ont séduite.
Je ne sentois que trop dans le fond de mon cœur
Que l'amour de l'ingrat n'étoit que pour ma sœur.
Mais, ô Dieux ! Quel amour ! & qu'il a de tendresse !
As-tu bien vû l'excès de l'ardeur qui le presse ?
Ce qu'il sent de transports, ce qu'il prend de souci ?
Ah ! Sans ma sœur, peut-être, il m'aimeroit ainsi.

MEGARE.

Si ses vœux n'ont osé s'élever à vous-même,
Tout vous doit être égal qui que ce soit qu'il aime.

STENOBE'E.

Ah ! Que tu conçois mal, lorsque l'on manque un cœur,
Ce qu'il coûte à le voir dans les mains d'une sœur.
Plus la Rivale touche, & plus le dépit presse.
L'injure de plus loin moins vivement nous blesse,
Le sang aigrit l'outrage entre proches parens,
Et les coups de plus près sont les plus pénétrans.
Sur tout si tu sçavois quelle rage secrette
Une aînée à de voir triompher sa cadette,

Ce qu'on souffre à ceder ce qu'on aime. Ah ! Plûtôt,
Osons tout, perdons tout, perdons-nous s'il le faut,
Faisons des malheureux, partageons nos supplices :
Je suis femme, & ma force est dans les artifices.
Allons, Megare, allons, songeons à menager
Tout ce que notre sexe a d'art pour se venger.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILONOE', PROETUS, LADICE, LYCAS.

PHILONOE'.

SI vous cherchez ma sœur, nous la pouvons attendre,
Elle est avec mon pere.

PROETUS.

On vient de me l'apprendre,
Et si j'ose en juger sur ce que je lui doi,
C'est pour Bellerophon qu'elle entretient le Roi;
Mais après ses bontés, je devrai tout aux vôtres.

PHILONOE'.

Ne pouvant rien pour moi, que pourrois-je pour d'autres.
Vous sçavez mon devoir, & que jusqu'à mon cœur
Tout dépend de mon pere, ou plutôt de ma sœur.

PROETUS.

Votre sœur favorable, enfin, à ma priere,
A mon heureux ami rend son estime entiere;
Et si dans sa colere elle-même aujourd'hui
A bien pû proposer votre hymen avec lui,

Après avoir forcé sa colere à s'éteindre,
S'il ne craint rien de vous, il n'a plus rien à craindre.

PHILONOE'.

Je ne puis qu'obéir ; mais s'il le faut, Seigneur,
Au moins j'obéirai sans peine en sa faveur.

PROETUS.

Ah ! c'est donc maintenant qu'il m'est permis de dire
Qu'il ne manque plus rien à ce que je désire,
Et qu'enfin, s'il peut être un bonheur achevé,
C'est à moi qu'aujourd'hui les Dieux l'ont réservé.
Je sens dans tous mes vœux mon ame satisfaite ;
Mais puisque c'est par vous que ma joye est parfaite,
J'aurai soin du bonheur de qui me rend heureux,
Et qu'il ne manque rien au comble de vos vœux ;
En faveur d'un ami je veux que tout conspire,
Il n'a qu'un seul défaut, c'est qu'il est sans Empire.

PHILONOE'.

Le vrai bonheur n'est pas dans le rang le plus haut,
Et tout ce qui sçait plaire est toujours sans défaut.

PROETUS.

Un si parfait ami m'est plus cher que moi-même,
C'est être heureux deux fois que l'être en ce qu'on aime ;
Et j'espere obliger votre charmante sœur,
A souffrir que je cede un Trône en sa faveur.
Je prétens couronner une flamme si belle...
Mais j'apperçois la Reine, allons au devant d'elle.

SCENE II.

STENOBE'E, PROETUS, PHILONOE', MEGARE, LADICE, LYCAS.

PROETUS.

ENfin, vous avez vû Bellerophon...

STENOBE'E.

O Dieux!

PROETUS.

Madame, quel chagrin se montre dans vos yeux!
Mon amour ne peut-il être encor sans allarmes?
Vous fuyez mes regards, vous me cachez vos larmes!
Peut-on sçavoir d'où naît le trouble où je vous voi?

STENOBE'E.

Non, Seigneur, ce n'est rien; Megare, soutien-moi.

PHILONOE'.

On doit appréhender un mal que l'on néglige,
Et si c'est....

STENOBE'E.

Non, ma sœur, non, ce n'est rien, vous dis-je.

PROETUS.

Quel déplaisir secret peut donc tant vous saisir?

STENOBE'E.

Ah! que ne suis-je morte avant ce déplaisir?

PHILONOE'.

Ne pouvons-nous, Madame, esperer de l'apprendre?

PROETUS.

Vous sçavez l'intérêt que nous y devons prendre.

STENOBE'E.

Vous avez trop de part tous deux dans mes ennuis,
Ah, ma sœur ! Ah, Seigneur !

PROETUS.

Achevez.

STENOBE'E.

Je ne puis.

PHILONOE'.

Megare peut sçavoir d'où ce chagrin peut naître ?

MEGARE.

J'ai peine ainsi que vous, Madame, à le connoître :
Mais si j'osois, Seigneur, former quelque soupçon,
Il ne pourroit tomber que sur Bellerophon.

PROETUS.

Qu'a-t'il pû dire enfin ? vous pouvez nous l'apprendre ?

MEGARE.

Il avoit trop de peur qu'on ne le pût entendre :
Il m'a fait retirer avant qu'il ait rien dit :
Je l'ai vû seulement sortir tout interdit.

PROETUS.

Et la Reine...

MEGARE.

Avec soin elle a voulu se taire,
Elle s'est fait effort, pour cacher sa colere :
Mais un écrit fatal qu'on lui vient d'apporter,
A sçû contraindre enfin son courroux d'éclater.
C'est d'où naît la douleur qui de son cœur s'empare....

STENOBE'E.

Ne sçauriez-vous vous taire, indiscrete Mégare ?

PROETUS.

Quoi ! ni le nom de sœur, ni le titre d'époux,
N'obtiendront rien...

STENOBE'E.

Helas ! que me demandez-vous ?

Je

Je vous chéris tous deux avec trop de tendresse,
Ne me pressez point tant & craignez ma foiblesse.
De mon cœur contre vous je ne répons pas bien,
De peur d'obtenir trop, ne me demandez rien.

PROETUS.

Il n'importe, il est doux avec ce que l'on aime
De pouvoir partager jusqu'à la douleur même.

STENOBE'E.

Encor un coup, craignez tous deux d'en sçavoir plus.
Les malheurs ne sont rien tant qu'ils sont inconnus.
Préférez à l'horreur d'une clarté fâcheuse,
La douce obscurité d'une ignorance heureuse.

PROETUS.

Non, Madame, avec vous il nous plaît de souffrir.

PHILONOE'.

C'est adoucir ses maux que de les découvrir.

PROETUS.

Au nom du nœud sacré qui déja nous assemble.

STENOBE'E.

Que le sang & l'amour sont puissans joints ensemble !
Je vous l'avois bien dit, je n'y puis résister,
Et j'ai pitié des maux qu'il vous en va coûter.
Au moins, prometez-moi quelque soit cette offense,
Que vous me laisserez le soin de la vengeance,
Que vos ressentimens ne pourront s'en mêler.

PROETUS.

Nous vous promettons tout, vous n'avez qu'à parler.

STENOBE'E.

Qui se seroit douté de cette perfide !
Ciel ! à qui faut-il donc désormais qu'on se fie ?
Et qui peut se garder d'un crime revêtu
Des trompeuses couleurs d'une fausse vertu ?
Qu'un ingrat, au mépris d'une amitié si rare,
Qu'elle auroit pû gagner le cœur le plus barbare,

Au mépris de ma sœur avec tous ses appas,
Même avec des bontés qu'il ne méritoit pas ;
Insensible aux honneurs qu'on s'empresse à lui faire ;
Sans respect d'un hymen dont la loi m'est si chere,
Par un lâche attentat digne d'étonnement....
Ah, Seigneur ! je frémis d'y penser seulement.
Le crime a tant d'horreur que je tremble à le dire,
Mais pour vous l'expliquer, ce témoin peut suffire,
Il vient de votre ami.
(Elle donne à Prœtus les tablettes de Bellerophon.)

PROETUS.

Dieux ! rien n'est plus certain,
Je reconnois ce chiffre, & ces mots de sa main.

Il lit.

Je sçai qu'en ma faveur rien ne vous sollicite,
Que pour vous mériter il faut être un grand Roi ;
Mais si l'excès d'amour tenoit lieu de mérite,
Vous ne seriez jamais qu'à moi.

STENOBÉE.

Je l'avois bien prévû, cet amour si coupable
Vous trouble, vous confond, vous frappe & vous accable.
C'est un mal qu'à regret je vous ai découvert,
Je vous l'eusse épargné si vous l'aviez souffert ;
Vous deviez sur mes vœux prendre un peu moins d'empire.

PHILONOÉ.

Bellerophon ainsi peut oser vous écrire ?

STENOBÉE.

Plût aux Dieux que l'ingrat pour vous moins endurci,
Eut sans crime, ma sœur, pû vous écrire ainsi.
Je ne veux point vous dire avec quelle insolence,
Il se vante d'avoir surpris votre innocence,
Et sçû l'art d'éblouïr, & Prœtus & le Roi,
Feignant des feux pour vous qu'il ne sent que pour moi.

PHILONOÉ.

Le perfide !

PROETUS.

L'ingrat !

STENOBÉE.

Vous pouvez voir sans peine
Dans cet indigne amour la source de ma haine.
Souvent de ses regards l'indiscrette langueur,
M'avoit fait soupçonner l'audace de son cœur ;
Ce fut de son exil le sujet véritable ;
Et sans votre amitié toujours trop favorable,
Seigneur, sans votre soin trop aveugle & trop doux,
Il auroit emporté ses crimes loin de nous.
En vain j'ai crû qu'ailleurs j'engagerois son ame,
Pour me débarrasser des horreurs de sa flamme ;
Malgré tous mes efforts, l'excès de sa fureur
Ferme toujours ses yeux aux charmes de ma sœur.
Votre bonté n'a fait qu'irriter son audace,
Et que lui donner lieu d'abuser de ma grace.
Vous avez remarqué, peut-être, avec quels soins
Le perfide a voulu me parler sans témoins.
Concevez, s'il se peut, toute la violence
Que m'a coûté pour vous mon trop de complaisance,
Et tout ce qu'en un cœur aussi fier que le mien,
La pudeur peut souffrir d'un pareil entretien.
Mais ç'eut été trop peu de ce qu'il m'a pû dire,
Son audace a passé jusqu'à m'oser écrire,
Et jusqu'à se flater du téméraire espoir
De me faire à mon tour oublier mon devoir.
De tant d'indignités, Seigneur, vous êtes cause,
Et vous voyez pour vous où mon amour m'expose.

PROETUS.

J'en suis confus, Madame, & je cours de ce pas
Vous venger par ma main du plus grand des ingrats.

A tant de droits trahis il faut que je l'immole.

STENOBÉE.

Ah! Seigneur, eſt-ce ainſi que vous tenez parole,
Qu'à tout ce que je veux je puis vous engager?
N'ai je pas réſervé le ſoin de nous venger?

PROETUS.

Mais que pouvez-vous craindre?...

STENOBÉE.

Une fureur extrême;
Je crains... demandez-vous ce qu'on craint quand on aime,
Pour un objet trop cher tout m'allarme en ce jour;
Et la frayeur n'eſt pas une honte à l'amour.
N'expoſez point des jours où les miens s'intereſſent,
Vous me l'avez promis, mes larmes vous en preſſent.

PROETUS.

Tout mon ſang ne vaut pas les pleurs que vous verſez,
Commandez ſeulement, Madame, c'eſt aſſez;
Et pour me retenir, pour m'arracher les armes,
Il ſuffit d'un regard, & c'eſt trop de vos larmes.

STENOBÉE.

Allez, pour nous venger je ſçai ce que je doi:
Je vais en prendre ſoin, fiez vous-en à moi.

SCENE III.

PROETUS, PHILONOE', LADICE, LYCAS.

PROETUS.

QU'un malheureux tiré d'éxil & de misere,
Favorisé, comblé d'une amitié si chere :
Qu'un ingrat que mes soins s'empressoient de placer
Sur un Trône, où pour lui j'aimois à renoncer,
Avec tant de ferveur, avec tant d'artifice,
Pour prix de mes bontés lâchement me trahisse ?
Que m'ôtant ce qu'en lui je n'ai que trop aimé,
Il veüille encor m'ôter l'objet qui m'a charmé ?
Et cherche à me blesser d'une rage inflexible,
Par tout ce qu'en mon cœur il sçait de plus sensible ?
Hélas ! il est certain, sans ce coup rigoureux,
Pour un simple mortel j'eusse été trop heureux.
Ah ! que j'éprouve bien que par des loix trop dures,
Les humains n'ont jamais des douceurs toutes pures ;
Et que toujours les Dieux du vrai bonheur jaloux,
Mêlent quelque amertume à nos biens les plus doux.

PHILONOE'.

L'ingrat ! puisque son ame étoit préoccupée,
Pourquoi dans ses forfaits m'a-t'il envelopée ?
Que ne m'épargnoit-il la honte d'un aveu
Qui me coûtoit si cher & lui servoit si peu ?
A quoi bon sans besoin, par une injuste envie,
Troubler l'heureuse paix d'une innocente vie ?

Pour lui les trahiſons ont-elle tant d'appas,
Que trahir l'amitié ne lui ſuffiſe pas ?
Et pour trahir l'amour, qu'étoit-il néceſſaire
Qu'il vint ſurprendre un cœur dont il n'avoit que faire ?
Non, vous n'êtes, Seigneur, à plaindre qu'à demi :
Vous ne perdez pas tout en perdant un ami ;
Votre tendreſſe à deux ſe trouvoit partagée,
Et la mienne à l'ingrat s'étoit toute engagée.
Votre amitié trahie a du moins en ce jour
La douceur de ſe voir conſoler par l'amour ;
Et dans mon cœur ſenſible au ſeul bien qu'on me vole,
L'amour trahi perd tout, & rien ne le conſole.

PROETUS.

C'eſt de ma propre main qu'il auroit dû périr.

PHILONOE'.

Il n'eſt que trop coupable, & ne peut trop ſouffrir ;
Mais l'exil & l'horreur de perdre ce qu'il aime,
Sont un ſupplice encor plus grand que la mort même.

PROETUS.

Qu'il aille donc périr errant loin de nos yeux,
Et que d'un nouveau monſtre il délivre ces lieux ;
Qu'odieux à lui-même & ſans aucun aſyle...
Ah ! d'un excès d'horreur je me ſens immobile,
Troublé de voir le traître. Il vient, fuyez.

PHILONOE'.

Hélas !
Si vous êtes troublé, puis-je ne l'être pas ?

SCENE IV.

BELLEROPHON, PHILONOE', PROETUS, LYCAS, LADICE.

BELLEROPHON.

JE vous cherchois par tout avec impatience ;
Il manquoit à ma joye encor votre présence ;
Et j'ai besoin, pour être entierement heureux,
De la part qu'avec moi vous y prendrez tous deux.
Qu'un doux ravissement sur tous mes sens préside !
Belle Princesse, enfin....

PHILONOE'.

Va, laisse-moi, perfide.

BELLEROPHON.

Moi, perfide ! & pour vous ! Quel soupçon de ma foi...

PHILONOE'.

Va, ne me di plus rien, perfide, laisse-moi.

BELLEROPHON.

Me quitter sans m'entendre !

PHILONOE'.

Et pour toute ma vie.

BELLEROPHON.

Princesse, avez-vous peur que je ne me justifie ?
Mais quel crime ai je fait ? Pourquoi me le cacher ?
Ah ! demeurez au moins pour me le reprocher.

PHILONOÉ.

Qui l'eût pû concevoir ! Quelle horreur en approche ?

Ingrat ! mérites-tu que je te le reproche ?

BELLEROPHON.

Quoi, me fuir pour jamais, sans espoir, sans secours ?

PHILONOÉ.

Ah ! que pour mon repos ne t'ai-je fui toujours.

SCENE V.

BELLEROPHON, PROETUS, LYCAS.

BELLEROPHON.

Seigneur, quel changement ! & qui pouvoit l'attendre
D'un cœur si grand, si noble, & qui sembloit si tendre ?
Vous êtes interdit ? Ah, Seigneur, je le voi !
Ce coup qui me confond, vous trouble autant que moi.
Vous êtes trop touché du malheur qui me presse,
Il vous en coûte trop d'avoir tant de tendresse ;
Et pour vous épargner tant de maux, tant de soins,
Je vous pardonnerois de m'aimer un peu moins.
Mais, sçavez-vous d'où vient que la Princesse aigrie,
D'une extrême bonté, passe à la barbarie,
Que sans vouloir m'entendre elle me fuit ainsi....
Seigneur, sans me parler, vous me fuyez aussi ?

Que

Que vois-je ? ô justes Dieux ! quelle fureur soudaine
Dans vos yeux menaçans m'exprime tant de haine ?
Vous à qui je dois tout, vous mon unique appui,
Vous aussi, vous voulez m'accabler aujourd'hui ?
Qu'ai-je donc fait pour perdre une amitié si chere ?
Seigneur ! mon protecteur ! vous seul en qui j'espere,
Si vous m'abandonnez, que puis-je devenir ?
Achevez, par pitié, du moins de me punir ;
M'ôtant ce qui rendoit mes jours dignes d'envie,
Vous seriez trop cruel de me laisser la vie.

PROETUS.

Ah ! cherches-tu, perfide, encore à m'éblouïr ?
Et jusques à deux fois prétens-tu me trahir ?

BELLEROPHON.

Après tant de bonté, pour prix de tant de gloire,
Je pourrois vous trahir ? Hé ! le pouvez-vous croire ?
Apprenez-moi mon crime.

PROETUS

Hé ! peux tu l'oublier ?
Va, traître, tout ton sang ne sçauroit l'expier.

BELLEROPHON.

Seigneur, ne croyez pas ainsi que je vous laisse....

SCENE VI.

TIMANTE, BELLEROPHON, GARDES.

TIMANTE.

C'Est...

BELLEROPHON.

Ne m'arrêtez point.

TIMANTE.

C'est un ordre qui presse ;

Seigneur, considérez....

BELLEROPHON.

Qu'ai-je à considerer?

TIMANTE.

Que c'est de vous, Seigneur, que je dois m'assurer.

BELLEROPHON.

Je reconnois la Reine à ce coup qui m'accable.
Allons, vouloir me perdre est un soin favorable.
Ma vie est désormais un trop cruel tourment,
Et pour qui veut périr, il n'importe comment.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STENOBE'E, MEGARE.

STENOBE'E.

Je tiens Bellerophon enfin sous ma puissance,
Par mon ordre; on le méne en un lieu d'assurance.
Il m'étoit important de l'ôter de ces lieux;
J'avois à redouter qu'il n'ouvrit trop les yeux,
Et qu'à travers ma haine, & malgré ma colere,
Il ne vît mon amour, & n'eut peine à se taire.
J'ai crû devoir, sur tout dans ces premiers momens;
Eviter l'embarras des éclaircissemens.
Je l'envoie en un Fort, où je serai certaine
D'en pouvoir disposer & sans crainte & sans peine;
Et ma superbe sœur, dont l'ingrat suit la loi,
Du moins, si je le perds, le perdra comme moi.

MEGARE.

Ainsi donc vous voulez sa vie en sacrifice?

STENOBE'E.

Ah! je l'ai trop aimé pour vouloir qu'il périsse.

Sa vie encor m'eſt chere ; & malgré ma fureur,
Si j'oſois, j'en voudrois ſeulement à ſon cœur.

MEGARE.

Nul eſpoir ne vous reſte.

STENOBE'E.

Hé ! pourquoi non, Megare ?
Si je puis écarter tout ce qui nous ſépare,
Rompre mon hymenée & marier ma ſœur,
Pourquoi n'eſperer pas qu'il panche en ma faveur ?
Souffre-m'en l'eſperance, & dût-elle être vaine,
L'erreur même en eſt douce, elle flatte ma peine;
L'eſpoir le plus trompeur tient lieu de quelque bien,
Et le plus grand des maux eſt de n'eſperer rien.
Un artifice heureux m'a déja bien ſervie ;
Ma Rivale n'a plus de quoi me faire envie ;
Je viens avec uſure au gré de mes ſouhaits,
De lui rendre à mon tour les maux qu'elle m'a faits,
Et de mettre en deux cœurs pleins d'un amour extrême,
La haine en dépit d'eux, & malgré l'amour même.
Au défaut d'être aimée, au moins j'ai la douceur
Qu'on goûte à ſe venger, & ſur tout, d'une ſœur.
La voici, voi ſes pleurs, ſa peine eſt ſans égale,
Ah ! Qu'il eſt doux de voir pleurer une Rivale !

SCENE II.

STENOBE'E, PHILONOE', LADICE, MEGARE.

STENOBE'E.

LAissez en ma présence agir en liberté
Le trouble dont je vois votre esprit agité ;
Ma sœur, n'étouffez point vos soupirs ni vos plaintes,
Laissez, laissez couler vos larmes sans contrainte ;
Nos intérêts ici ne sont pas séparez ;
Je ressens vivement l'affront que vous souffrez,
Et j'ai le cœur touché plus qu'on ne peut comprendre
De ces trop justes pleurs que je vous vois répandre.
Quel outrage en effet, de voir qu'un tel mépris
Paye un choix dont ailleurs un Trône étoit le prix !
Qu'un traître, & plus cent fois qu'on n'eût osé le croire,
Insensible au mérite, à l'amour, à la gloire,
Aveugle à vos appas, ingrat à vos bontez,
Venge en vous rebutant tant de Rois rebutez !
Mais peut-être en est-il qui pour sécher vos larmes,
Au rebut d'un ingrat verront encor des charmes,
Qui pour vous consoler perdant Bellerophon.......

PHILONOE'.

Ciel !

STENOBOE'.

Votre cœur frémit à ce funeste nom.
Vous parler d'un ingrat qui vous fait tant d'outrage,
C'est vous renouveller une cruelle image :
C'est redoubler vos pleurs, & pour les essuyer,
Il vaut mieux, s'il se peut, vous laisser oublier.

N'en parlons plus, l'oubli n'est que trop légitime.

PHILONOE'.

Non, non, Madame, non, parlez-moi de son crime;
Peignez-m'en bien l'horreur, retracez-là toujours,
Des plus noires couleurs empruntez le secours;
Faites-moi croire enfin sa trahison sans peine,
C'est trop peu de l'oubli, j'ai besoin de la haine;
Et peut-être en cherchant l'oubli hors de saison,
Tout ce que j'oublierois seroit sa trahison.

STENOBE'E.

Quoi, douter de son crime? en perdre la mémoire?
D'où vous vient maintenant tant de peine à le croire?
Qui le rend moins coupable? & l'ayant crû d'abord...

PHILONOE'.

Madame, je l'aimois, & j'apprens qu'il est mort.

STENOBE'E.

Bellerophon est mort!

PHILONOE'.

La nouvelle en est sçuë.
Quoi! sa mort vous surprend, vous qui l'avez vouluë!
Vous enfin dont la haine au trépas l'a conduit.

STENOBE'E.

Moi, j'ai voulu sa mort! Ah, c'est donc un faux bruit:
Quelqu'un mal informé répand cette nouvelle.
Je n'ai point pour l'ingrat de haine si cruelle:
Non, tout ingrat qu'il est... Mais qu'apperçois-je? ô Dieux!
Timante de retour sans mon ordre en ces lieux!

SCENE III.

STENOBE'E, PHILONOE', TIMANTE, MEGARE, LADICE.

TIMANTE.

AH, Madame !

STENOBE'E.

Qui peut à ce point vous confondre ?
Quitter Bellerophon dont vous devez répondre ?

TIMANTE.

J'ai fait ce que j'ai pû ; mais le pouvoir humain
Contre l'effort du Monstre a toujours été vain.
Chacun sçait trop sa rage & l'effroi qu'elle imprime...

STENOBE'E.

Bellerophon au Monstre a servi de victime ?

TIMANTE.

C'en est fait, il est mort. Par votre ordre arrêté,
Seul, dans un char couvert, de soldats escorté,
Je le faisois conduire au Fort en diligence :
Nous marchions à grands pas dans un profond silence,
Quand à côté de nous du fond du bois prochain
D'horribles hurlemens ont retenti soudain.
A ce bruit qui pénétre & transit jusqu'à l'ame,
A-travers des brouillons de fumée & de flamme,

Paroît ce Monstre affreux que le Ciel en courroux
A tiré des enfers pour s'armer contre nous.
Il se fait réconnoître à la confuse forme,
D'un corps prodigieux d'une grandeur énorme.
Lion, Chévre, Dragon, composé de tous trois,
C'est en un Monstre seul trois Monstres à la fois.
Il n'est sur son passage endroit qu'il ne désole,
Il rugit, crie, & sifle, il court, bondit, & vole;
Des yeux il nous dévore, il ouvre avec fureur
De sa gueule béante un gouffre plein d'horreur,
Et pour fondre sur nous s'excitant au carnage,
Sur des rochers qu'il brise il aiguise sa rage.
A l'entendre, à le voir, tout tremble, tout frémit:
Le jour même est troublé de noirs feux qu'il vômit.
A ce terrible objet, de mortelles allarmes,
Font fuir tous nos soldats, leur font jetter les armes,
Le seul Bellerophon ferme dans ce danger,
D'un régard intrépide ose l'envisager.
Je fais tourner son char pour regagner la Ville,
Mais il rend malgré moi tout mon soin inutile.
Il s'élance, & saisit en se jettant à bas,
Des armes que la peur fait jetter aux soldats;
Non, par un vain espoir de faire résistance,
Contre un Monstre au-dessus de l'humaine puissance;
Mais pour chercher encor dans un trépas certain,
L'honneur d'être immolé les armes à la main.
C'est ainsi que lui-même il s'offre en sacrifice:
Laisse-moi, m'a-t'il dit, abreger mon supplice;
Va, retourne à la Reine annoncer mon trépas;
Di-lui, quoiqu'elle ait fait, que je ne m'en plains pas;
Pourvû qu'au moins rendant justice à ma mémoire,
Elle ait après ma mort quelque soin de ma gloire.

STENOBE'E.

Hé, vous l'avez quitté !

TIMANTE.

Que pouvois-je aujourd'hui,
Seul sans espoir ?...

STENOBE'E.

Le suivre & périr avec lui.
Tâcher que votre vie avant la sienne offerte,
Au moins de quelque instant peut retarder sa perte.
Mais qui puis-je en sa mort accuser plus que moi ?
Prenons soin de sa gloire, il le veut, je le doi ;
Et je vais hautement commencer sa vengeance
Par l'aveu de mon crime & de son innocence.

PHILONOE'.

O Dieux ! Son innocence ?

STENOBE'E.

Oüi ; je l'avoüe à tous,
Il n'en avoit que trop pour Prœtus, & pour vous ;
Il n'a que trop rempli tout ce qu'on peut attendre
De l'ame la plus haute, & du cœur le plus tendre.
Il ne fut pour tous deux jusqu'au dernier moment,
Que trop parfait ami, que trop fidele amant.
Il ne fut que trop digne & d'amour & d'estime,
Et son trop de vertu fut enfin tout son crime.

PHILONOE'.

Pourquoi donc le poursuivre avec tant de courroux ?
Pourquoi le tant haïr ?

STENOBE'E.

Je l'aimois plus que vous.

PHILONOE'.

Vous auriez pû l'aimer ? Vous dont l'injuste envie
Persecuta sans cesse & sa gloire & sa vie ?

Vous de qui la fureur lui coûte enfin le jour?

STENOBEE.

Et par cette fureur jugez de mon amour.
C'est par-là qu'il doit être au-dessus de tout autre.
Mon cœur pour la vertu fut fait comme le vôtre :
La gloire qui vous plut, fit mes vœux les plus doux.
J'ai porté la fierté cent fois plus loin que vous ;
Voyez où m'a réduite une amour si funeste.
Dans vos pertes, du moins, l'innocence vous reste,
Et de tant de vertu, de gloire & de fierté,
Il ne me reste rien, l'amour m'a tout ôté.
Vos feux furent gênés de scrupules, de craintes,
Et ma flamme a grossi par l'effort des contraintes :
Rien ne vous resistoit, tout m'étoit opposé ;
Votre amour n'osoit rien, le mien a tout osé ;
Il m'a fait trahir tout, sans s'épargner lui-même ;
Il m'a fait perdre tout, jusques à ce que j'aime ;
Et sur vos feux les miens l'ont d'autant emporté,
Qu'ils sont plus criminels, & qu'ils m'ont plus coûté.
Mais pleurer ce héros, ce n'est pas assez faire,
C'est l'effet trop commun d'un regret ordinaire.
Voyons qui l'aime plus au-delà du trépas,
Ou, vous qu'il adoroit, ou moi qu'il n'aimoit pas ;
Et jusques chez les morts, par l'ardeur de le suivre,
Montrons pour qui des deux il devoit plûtôt vivre.

LADICE *retenant Philonoé.*

Madame....

PHILONOE'.

Ah! laissez-moi punir mon lâche cœur,
De n'avoir pû mourir d'amour & de douleur.

Allons, ne souffrons pas que dans le tombeau même,
Ma Rivale avant moi rejoigne ce que j'aime.

SCENE IV.

PROETUS, PHILONOE', LADICE.

PROETUS.

DE'robez-vous, Princesse, à des malheurs nouveaux,
Sauvez-vous de ces lieux, fuyez sur mes vaisseaux;
Fuyez un peuple aveugle, & dont l'injuste envie...

PHILONOE'.

Bellerophon est mort, qu'ai-je à fuir que la vie?

PROETUS.

Plaignez moins son destin trop illustre & trop doux;
Gardez votre pitié toute entiere pour vous.

PHILONOE'.

Timante nous a dit son desespoir funeste:
Il l'a vû s'exposer...

PROETUS.

Apprenez donc le reste,
Averti que mes gens trop touchés de son sort,
Courroient pour le sauver sur le chemin du Fort,
J'ai crû devoir moi-même aller par ma présence,
De leur zele indiscret calmer la violence.
J'ai pris soin de les suivre, & les faisant rentrer,
Dans la ville après eux j'allois me retirer;

Lorsque j'ai vû le Monstre, & n'ai pû me défendre
D'admirer qu'un perfide osât lui seul l'attendre.
Ses gardes pleins d'effroi l'ayant d'abord quitté,
Le bruit de son trépas a par-tout éclaté;
Et contre un ennemi jusqu'alors indomptable,
Lui même a dû juger sa perte inévitable.
Cependant, il l'attaque avec un dard lancé,
Qui perçant l'œil du Monstre, y demeure enfoncé,
Son sang qui par ce coup jaillit en abondance,
L'achevant d'aveugler, détourne sa vengeance;
Sa victime à couvert par son aveuglement
A sa fureur errante échape heureusement.
Ce grand corps sans rien voir, s'élance à l'avanture,
Il se veut prendre au dard qu'il sent dans sa blessure;
Mais n'y pouvant atteindre, il se heurte, il se mord.
Il s'affoiblit toujours par ce qu'il fait d'effort;
Et plus en s'agitant sa rage en vain s'essaye,
Plus le dard qui pénétre approfondit sa playe.

PHILONOE'.

Ainsi Bellerophon évite le trépas?

PROETUS.

Loin d'éviter le Monstre, il marche sur ses pas.
Il le voit qui revient, il l'attend au passage;
Observe un foible endroit, joint l'adresse au courage;
Un javelot en main, à côté se glissant,
Choisit le flanc qu'il montre, & le perce en passant.
Le coup en est mortel; le monstre qui se roule
S'efforce d'avaler tout son sang qui s'écoule,

Epuise à se débattre un reste de vigueur,
Et tombe enfin sans vie aux pieds de son vainqueur.
Le peuple au haut des tours, témoin de sa victoire,
Par de longs cris de joie en célébre la gloire.
Il sort, il court en foule, où ce grand corps sanglant
Tout mort qu'il est, étonne, & n'est vû qu'en tremblant.
Plus à voir ce prodige, on s'effraye, on se trouble,
Plus l'admiration pour le vainqueur redouble.
Chacun pour l'honorer s'efforce d'encherir.
Tel assure avoir vû des Dieux le secourir,
Et venir assister ses forces inégales,
L'un d'un cheval volant, l'autre d'armes fatales;
Tant en des cœurs surpris d'un grand evénement,
La superstition s'insinuë aisément.
L'ardeur du peuple enfin pour lui devient si forte,
Que jusques au palais en triomphe on le porte,
Et qu'on entend par tout crier avec chaleur
Qu'il faut que votre hymen couronne sa valeur.
De quelle joie, ô Dieux! paroissez-vous capable?
Quelque heureux qu'il puisse être, en est-il moins coupable,
Nous a-t'il moins trahis? pouvez-vous l'oublier?

PHILONOE'.

Ma sœur vient hautement de le justifier.
Hâtez-vous de la voir, sa fureur est extrême;
Et pourroit bien enfin tourner contre elle-même.

SCENE V.

TIMANTE, PROETUS, PHILONOE', LADICE.

TIMANTE.

Seigneur....

PROETUS.

Parle, quels cris percent jusqu'en ces lieux.

TIMANTE.

La Reine votre épouse....

PROETUS.

Acheve.

TIMANTE.

Expire.

PROETUS *rentrant.*

Ah! Dieux!

PHILONOE'.

Toute injuste qu'elle est, secourons-là, n'importe.

TIMANTE.

Madame, il n'est plus temps ...

PHILONOE'.

Quoi? Timante, elle est morte?

TIMANTE.

Le desespoir au cœur, la fureur dans les yeux,
Elle a couru chez elle, en sortant de ces lieux.
D'une fatale épée à Prœtus destinée,
Qu'elle avoit fait orner pour présent d'hymenée,
Elle a percé son sein avant qu'aucun de nous
L'ait pû joindre assez tôt pour prévenir ses coups.
Dans la funeste horreur qu'elle avoit pour la vie,
Et n'y croyant plus rien qui lui dût faire envie,

Elle-même empêchant qu'on la pût secourir.
Après Bellerophon se hâtoit de mourir ;
Quand par les cris du peuple, apprenant sa victoire,
Et sçachant qu'il venoit vivant, & plein de gloire,
Son ame fugitive & prête à s'envoler,
A semblé par ce bruit se sentir rappeller.
Mais il étoit trop tard, sa blessure mortelle
Ne laissoit à la vie aucun retour pour elle.
Un foible & dernier nœud s'est rompu par l'effort
Dont elle a vainement lutté contre la mort,
Et sont ame est partie avec l'horreur cruelle,
D'être seule à descendre en la nuit éternelle,
Et de laisser en paix, dans l'espoir le plus doux,
Au jour qu'elle perdoit Bellerophon & vous.
Ce héros s'avançant a sçû cette disgrace :
Et je l'ai vû suivi d'un gros de populace,
Vers votre appartement passer... Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

BELLEROPHON, PHILONOE', LADICE, TIMANTE.

BELLEROPHON.

AMis, laissez-moi seul La Princesse est ici ;
(*à Philonoé.*)
Necraignez point qu'un peuple ébloüi de ma gloire,
Vous rende malgré vous le prix de ma victoire ;
Pour moi, sans votre cœur, il n'est point d'autre bien :
Je compte en le perdant ma victoire pour rien.
Si ma Princesse encor de ma foi se défie,
Le Ciel par un miracle en vain me justifie.

C'eſt un crime aſſez grand que de vous faire horreur.

PHILONOE'.

Ne parlons plus de crime, excuſez mon erreur.
Je ſçai votre innocence, il m'eſt doux de la croire,
Et je l'eſtime encor plus que votre victoire.

BELLEROPHON.

Quoi, je reviens enfin ſûr de plaire à vos yeux?

PHILONOE'.

Il n'étoit pas beſoin d'être ſi glorieux,
Sans chercher les périls d'une gloire ſi chere,
Devenir innocent ſuffiſoit pour me plaire.

BELLEROPHON.

Se peut-il que l'amour.....

PHILONOE'.

Seigneur, l'amour content;
Pourroit en dire trop, ne l'écoutons pas tant.
Songeons à consoler & Prœtus & mon pere;
Le ſang & l'amitié ne doivent pas moins faire;
Qu'ils faſſent leur devoir; & vous, aſſurez bien
Que l'amour à ſon tour n'oubliera pas le ſien.

FIN.

PAUSANIAS,

TRAGEDIE

Repréſentée en 1666.

ACTEURS.

PAUSANIAS, Général des Grecs.

ARISTIDE, chef des Atheniens.

CLEONICE, prisonniere des Grecs.

DEMARATE, Princesse de Sparte.

SOPHANE, confident d'Aristide.

EURIANAX, confident de Pausanias.

STRATONE, confidente de Cleonice.

CHARILE, confidente de Demarate.

La Scéne est à Bisance.




PAUSANIAS,
Tragedie.

PAUSANIAS,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DEMARATE, CHARILE.

DEMARATE.

IL le faut avoüer, rien n'est plus éclatant,
Que le suprême honneur du destin qui m'attend.
L'hymen m'offre un époux que l'univers admire,
C'est par lui que des Grecs la liberté respire.
Notre illustre pays, qui depuis si long temps,
A presque autant produit de héros que d'enfans,
Sparte, jusques ici pour sa gloire immortelle,
N'a point fait naître encor de Roi si digne d'elle.
C'est sous ce Général que l'on vient dans nos champs
D'immoler en un jour trois cens mille Persans;

Et que par un effort de valeur sans seconde
La Grece échappe au joug qui soumet tout le monde ;
De plus, Pausanias n'est point de ces guerriers,
Dont la tête ait blanchi sous le faix des Lauriers ;
Qui soit monté par l'âge à des grandeurs solides,
Et dont la renommée ait attendu les rides.
Sur le front d'un héros si fameux, si vaillant,
L'éclat de la jeunesse est encor tout brillant.
Vainqueur qu'il est d'un Roi le plus grand de la terre,
Il peut prétendre à vaincre ailleurs que dans sa guerre;
Et la paix qu'à la Grece il assure aujourd'hui,
Peut réserver encor des conquêtes pour lui.
Cependant, sur le point du pompeux hymenée,
Qui doit à ce grand homme unir ma destinée,
Puis je oser découvrir à ton zele discret
L'invincible chagrin qui m'accable en secret.

CHARILE.

Vous du chagrin, Madame ! en est-il qui vous presse?
Si près du plus haut rang que puisse offrir la Grece?
Le vainqueur des Persans, le grand Pausanias,
Tout aimable qu'il est, ne vous plairoit-il pas ?
Quel charme y peut manquer pour l'ame la plus vaine ?

DEMARATE.

Il ne me plaît que trop, Charile, & c'est ma peine.
Si mon cœur simplement n'étoit qu'ambitieux,
L'éclat de son hymen éblouiroit mes yeux;
Mon orgueil trouveroit au seul nom de sa femme,
Dequoi pouvoir remplir tous les vœux de mon ame.
J'examinerois peu s'il m'aimoit plus ou moins :
Je ne prendrois pas garde aux tiédeurs de ses soins,
Et, l'heur d'atteindre au rang le plus beau de la Grece
Pourroit me consoler de perdre sa tendresse.

Mais j'aime, & c'est mon mal ; le ciel pour ce héros,
M'a fait un cœur sensible, & trop pour mon repos ;
Et depuis qu'à l'amour on se laisse surprendre,
Il en coûte bien cher d'avoir un cœur trop tendre.

CHARILE.

Pausanias, Madame, encor jusqu'aujourd'hui
Vous a peu donné lieu de vous plaindre de lui ;
Et votre ame inquiéte, en doutant qu'il vous aime,
Est trop ingénieuse à se troubler soi-même.
Je ne sçaurois penser que vous en jugiez bien.

DEMARATE.

Tu peux croire qu'il m'aime, & je n'en croirois rien,
Non, non, s'il étoit vrai j'en serois trop certaine,
Je le souhaite assez pour le croire sans peine ;
Et pour peu que son cœur pour moi pût s'émouvoir,
Je serois la premiere à m'en apperçevoir.
Depuis un mois entier que je suis à Bisance,
J'observe en me voyant qu'il se fait violence,
Et que sous la couleur de ses soins importans,
Toujours sur notre hymen il cherche à gagner temps.

CHARILE.

Son embarras l'excuse, il est chef d'une armée,
Jalouse de son rang & de sa renommée ;
Et les Persans sur terre entierement défaits,
Sont encor sur la mer aussi forts que jamais.
Le cœur d'un grand guerrier peut aimer comme un autre,
Mais sa façon d'aimer differe de la nôtre ;
Ces heros que la guerre occupe nuit & jour,
Ont peu de temps de reste à donner à l'amour.

DEMARATE.

La valeur ne rend pas une ame moins sensible.
Et la guerre & l'amour n'ont rien d'incompatible ;
Quelqu'heure dérobée aux soins de sa grandeur,
Un doux amusement d'une agréable ardeur,
Un peu d'amour enfin après une victoire,
Peut bien s'accommoder avec toute sa gloire ;

Et loin qu'il fût pour lui honteux de s'enflammer,
Pour comble de mérite il lui manque d'aimer.

CHARILE.

Croyez-vous que son cœur soit toujours insensible?

DEMARATE.

Non, je crois qu'à l'amour il n'est rien d'impossible:
Mais s'il te faut tout dire, il pourroit s'enflammer,
Charile, & n'aimer pas ce qu'il devroit aimer.
Depuis que Cleonice est ici prisonniere,
Vois quels soins il lui rend....

CHARILE.

C'est à votre priere.
N'avez-vous pas pour elle imploré son secours

DEMARATE.

Je ne l'ai pas prié de la voir tous les jours.

CHARILE.

Mais pouvez-vous penser qu'il s'attache à lui plaire,
Lui qu'elle sçait auteur de la mort de son pere,
Lui contre qui sa haine a sçû tant s'expliquer....

DEMARATE.

C'est peut-être en effet ce qui le peut piquer;
Et cette haine à vaincre avec toute sa force,
N'est pour un cœur si fier qu'une trop douce amorce;
Mais avant que je montre aucun ressentiment,
Je veux sur ce soupçon m'éclaircir pleinement.
J'en conçois des moyens qui devront te surprendre,
Et dont mal-aisément on pourra se défendre
D'un art si peu commun....

CHARILE.

Voici Pausanias.

DEMARATE.

Ce n'est pas moi qu'il cherche, il ne m'apperçoit pas.

SCENE II.

PAUSANIAS, EURIANAX, DEMARATE, CHARILE.

PAUSANIAS.

VOir un autre à ma honte obtenir Cleonice,
Non, non, auparavant il faut que je périsse;
Puisqu'on veut tout tenter, employons tout aussi,
Allons sçavoir,..

EURIANAX.

Seigneur, Démarate est ici.

PAUSANIAS.

Madame, pardonnez au transport qui m'anime;
On n'en conçut jamais qui fut plus légitime.
Un jeune Athénien, au mépris de mes droits,
Veut de nos prisonniers me disputer le choix.
J'ai choisi Cleonice, & vous-même, Madame,
A ce dessein si juste avez porté mon ame,
Ce sont en sa faveur vos soins officieux
Qui m'ont sur son mérite ouvert d'abord les yeux,
Et qui pour adoucir sa fortune cruelle,
M'ont, en faisant un choix, fait déclarer pour elle.
Cependant aujourd'hui pour me la disputer,
L'audacieux Cimon n'a pas craint d'éclater;
Déja pour l'obtenir sa cabale est si forte,
Que peut-être à ma honte il faudra qu'il l'emporte,
Et qu'il ôte à mes vœux tout ce qu'auroit de doux,
La gloire d'un dessein que j'avois fait pour vous.

DEMARATE.

N'écoutez point, Seigneur, d'intérêt que le vôtre;
C'est celui qui me touche au-dessus de tout autre,

Et si j'ai sur ce choix pû vous solliciter,
Je ne prévoyois pas qu'il vous dût tant coûter:
Pour peu que votre gloire en ce dessein hazarde,
Cleonice & son sort n'ont rien que je regarde;
Je n'y prens plus de part, & vous devez penser
Qu'entre elle & vous mes voeux n'ont guere à balancer.

PAUSANIAS.

Je ne puis plus quitter ce dessein qu'avec honte;
Ce seroit de mon rang faire trop peu de conte,
Ce seroit exposer ma dignité, mes droits,
Et ma gloire m'engage à soutenir mon choix.
Je sçai que le pouvoir que la Grece me donne,
Attache obstinément l'envie à ma personne;
Et qu'un si grand dépôt entre mes mains commis,
De tous les mécontens me fait des ennemis.
Aristide & Cimon, chefs des troupes d'Athene,
Aux loix d'un Roi de Sparte obéïssent à peine;
Mon rang leur fait envie, & pour me l'arracher,
A me nuire sans cesse on les voit s'attacher.
Déja l'un de ces chefs par cette concurrence,
Veut en choquant mon choix ébranler ma puissance;
Il éprouve sa force, & ce qu'il entreprend
N'est qu'un premier essai d'un attentat plus grand.
Ainsi, Madame, il faut mettre tout en usage
Pour ne leur pas ceder ce premier avantage,
Et pour défendre un rang qui me seroit ôté
Au moindre abaissement de mon autorité.
Je dois même avoir soin avant notre hymenée,
D'affermir la grandeur qui vous est destinée,
D'assurer pour vous-même un solide pouvoir....

DEMARATE.

Je vous entens, Seigneur, & je sçai mon devoir.
Je vois ce qui vous plaît, & je cherche à vous plaire,
Vous voulez que l'hymen entre nous se differe;

Sans chercher des raiſons, ſans m'expliquer pourquoi,
Vous le voulez, Seigneur, & c'eſt aſſez pour moi;
Si même vous craignez que Sparte ne s'offence,
Du délai d'un hymen qui fait ſon eſpérance,
Publiez que c'eſt moi qui ſeule ai differé;
Si mon aveu vous ſert, il vous eſt aſſuré.
Ne regardez que vous.

PAUSANIAS.

Ah! c'en eſt trop, Madame,
Pour peu que ce délai puiſſe gêner votre ame,
A moins que ſans regret vous n'en tombiez d'accord,
Si vous n'y conſentez ſans peine & ſans effort....

DEMARATE.

Ah! Seigneur, j'y conſens, cela vous doit ſuffire,
Votre hymen ſeul n'eſt pas tout le bien où j'aſpire,
C'e n'eſt pas malgré vous que j'y veux parvenir,
C'eſt peu que Sparte ſeule ait ſoin de nous unir;
Si l'amour ne prend part à notre deſtinée,
Et ne ſe mêle un peu d'un ſi grand hymenée.
Pour être au point qui peut rendre mes vœux contens,
Votre cœur a beſoin encor de quelque temps,
Bien que l'ordre de Sparte ait à mon avantage
Enjoint expreſſément qu'un ſi grand cœur s'engage,
Je veux bien, ſans jamais abuſer de mes droits,
Après l'ordre de Sparte attendre encor ſon choix;
Et pour mettre le comble à mon bonheur extrême,
Lui donner le loiſir de ſe donner lui-même,
Après cela de peur de vous embraſſer
Seigneur je me retire, & vous laiſſe y penſer.

SCENE III.

PAUSANIAS, EURIANAX.

EURIANAX.

De si beaux sentimens, où tant d'amour s'exprime,
Méritent bien, Seigneur, tout au moins votre estime,
Et ce soupir paroît me dire en sa faveur,
Qu'un procedé si noble a touché votre cœur.

PAUSANIAS.

J'estime Demarate, & tout m'en sollicite,
Je connois son amour, je vois tout son mérite,
J'en sçai trop bien le prix, j'en admire l'éclat;
Mais j'ai beau l'admirer, j'y suis toujours ingrat;
Et mon cœur qui ne peut souffrir qu'on nous unisse,
Soupire du regret de lui faire injustice,
Le choix de son hymen que pour moi Sparte a fait,
Loin d'attirer mes vœux les révolte en effet.
Après tant de travaux, tant d'efforts de courage,
Après avoir sauvé tous les Grecs d'esclavage,
C'est trop que mon païs malgré le nom de Roi,
M'ôte la liberté de disposer de moi.
De plus... te le dirai-je? oüi, c'est trop m'en défendre,
Notre amitié m'en presse, il te faut tout apprendre,
Et comme ce secret doit éclater dans peu,
Je ne t'en dois pas moins que le premier aveu:
Aprens, Eurianax, toute mon injustice.
J'aime ailleurs,

EURIANAX.

Vous, Seigneur?

PAUSANIAS.

Et j'aime Cleonice.

EURIANAX.

Cleonice, Seigneur, est aimable à vos yeux ?
Elle qui sort d'un sang à la Grece odieux ?
Qui sçait que vous avez par un devoir sévere,
Haï, poursuivi, pris, & condamné son pere ?
Qui pour venger sa mort avec des soins pressans,
A suivi le débris du parti des Persans,
Et s'est si hautement promise pour conquête,
A quiconque en ses mains remettroit votre tête.
Enfin, vous flattez-vous qu'au mépris de son choix,
Sparte approuve des feux qui choqueront ses loix,
Et que la Grece entiere encor mal affermie,
Souffre en son General l'amour d'une ennemie ?

PAUSANIAS.

Tout ce que tu peux voir je l'ai vû comme toi,
Je sçai qu'en ce dessein tout s'arme contre moi,
Je sçai que mon amour n'a d'espoir qu'aux miracles,
J'en connois les périls, j'en vois tous les obstables :
Mais les difficultés aux amans ne sont rien,
Et c'est un nouveau charme aux cœurs comme le mien.
Aimer une ennemie, & prétendre à lui plaire,
Malgré toute la Grece, & le sang de son pere,
C'est braver des dangers terribles & puissans,
Mais l'audace en sied bien au vainqueur des Persans,
Tout couvert de l'éclat d'une illustre victoire,
J'ai jusques dans l'amour voulu chercher la gloire.
J'aspire en amant même, à vaincre avec honneur,
Une conquête aisée eut fait honte à mon cœur,
Puis qu'aimer est pour tous un tribut nécessaire,
J'ose au moins dédaigner un amour ordinaire,
Et n'ai pas crû qu'aimer avec un plein repos,
Sans peine, sans péril fut aimer en héros.

EURIANAX.

Dans ce dessein sur tout gardez-vous d'Aristide,
S'il est des mécontens, c'est lui seul qui les guide,

Sous le grand nom de Juste, il cache un cœur jaloux,
Du pouvoir que les Grecs n'ont confié qu'à vous.

PAUSANIAS.

Je le sçai, mais passons, je le vois qui s'avance.

SCENE IV.

ARISTIDE, SOPHANE, PAUSANIAS, EURIANAX.

ARISTIDE.

De vos amis, Seigneur, fuyez-vous la présence,
Votre entretien pour eux est-il si peu permis....

PAUSANIAS.

Je ne suis qu'Aristide, & connois mes amis,
J'évite un entretien qui pourroit le contraindre,
Et juste comme il est il ne doit pas s'en plaindre.

ARISTIDE.

Quoi ! ne puis-je espérer, Seigneur, d'être éclairci
De ce qui vous oblige à me traiter ainsi ?
Ne m'apprendrez-vous point par un aveu sincere
Quel crime ou quel malheur me force à vous déplaire ?
Expliquez-moi du moins en quoi j'ai pû manquer.

PAUSANIAS.

Puisque vous le voulez, je vais donc m'expliquer.
L'art de dissimuler ce qu'on reçoit d'outrages.
N'est pas, à mon avis, fait pour les grands courages,
Et je ne puis compter qu'entre mes ennemis,
Quiconque aspire aux rang où la Grece m'a mis.

ARISTIDE.

Moi, Seigneur, que j'aspire à ce rang plein de gloire,
M'avez-vous pû connoître, & l'avez-vous pû croire,

Et m'eſt-il échappé dans la moindre action,
Rien qui m'ait convaincu d'aucune ambition ?

PAUSANIAS.

Vous vous déguiſez bien, ſans doute, & je confeſſe
Qu'en vous l'ambition ſe cache avec adreſſe,
J'y fus trompé d'abord, mais j'ouvre enfin les yeux,
Et la craint d'autant plus qu'elle ſe cache mieux ;
J'aurois apprehendé bien moins la force ouverte,
Que vos piéges ſecrets préparés pour ma perte :
Vos ſoins à ménager des peuples inconſtans,
Votre adreſſe à flatter l'aigreur des mécontens ;
Votre douceur maligne autant qu'ingénieuſe,
Pour rendre de mon rang la hauteur odieuſe,
Votre art à colorer l'orgueil de vos deſſeins,
Si rien n'allarme en vous, c'eſt tout ce que j'y crains.

ARISTIDE.

Je ſerai bien coupable en effet, ſi c'eſt crime,
Seigneur, que d'adoucir ceux que l'aigreur anime ;
D'appaiſer des mutins qui pourroient s'emporter,
D'empêcher contre vous leur fureur d'éclater....

PAUSANIAS.

Je connois votre adreſſe à ſçavoir vous défendre ;
Et je la connois trop pour m'y laiſſer ſurprendre.
Vous êtes éloquent, Seigneur, je le ſçai bien :
Et pour l'être, il ſuffit qu'on ſoit Athenien.
L'art des belles couleurs eſt l'étude d'Athenes ;
Mais pour nous nés à Sparte, & nourris dans les peines,
A qui l'on ne permet d'apprendre & d'acquérir
Que ce qu'il faut ſçavoir pour vaincre ou pour mourir,
Sans le ſecours de l'art, inſtruits par la nature,
Nous ſuivons ſeulement la raiſon toute pure,
Et les belles couleurs dont vous vous déguiſez,
Nous trouvent trop groſſiers pour en être abuſez.

Du moins si vous vouliez cacher votre artifice,
Vous ne me deviez pas disputer Cleonice :
Choquer d'un General le choix jusqu'à ce point.

ARISTIDE.

De grace avec Cimon ne me confondez point.
Seigneur, c'est de lui seul que part cette injustice :
Lui seul....

PAUSANIAS.

Hé, vous croyez que ce nom m'éblouïsse;
Qu'il m'empêche de voir que c'est un voile adroit
Dont vous cachez la main qui m'attaque en secret,
De peur de démentir tout ce qu'à votre gloire,
Le fameux nom de Juste a voulu faire croire,
Je sçai que cet ami vous doit tout ce qu'il est,
Qu'il n'agit que par vous, & que comme il vous plaît,
Que vous ne l'élevez qu'afin qu'il vous soutienne,
Qu'il sauve votre gloire aux périls de la sienne ;
Et que quand au besoin l'injustice vous sert,
Son nom seul s'en chargeant vous en mette à couvert.

ARISTIDE.

C'est un malheur pour moi de perdre votre estime ;
Seigneur, mais vos mépris n'auront rien qui m'anime ;
Et quoique la vengeance en fût en mon pouvoir,
Je ne m'en vengerois qu'en faisant mon devoir ;
J'accuse mon ami d'une injustice extrême,
Et me déclare enfin pour vous contre lui-même.

PAUSANIAS.

Vous, Seigneur, vous pour moi, contre un ami si cher ?

ARISTIDE

Toujours à son parti l'on m'a vû m'attacher,
Toujours mon amitié fut pour lui tendre & pure,
Et si vous le voulez il est ma créature ;
Mais quelque cher enfin qu'il me soit aujourd'hui,
La justice est pour vous, je ne suis plus pour lui.

PAUSANIAS.

Un sentiment si noble, une vertu si pleine....

ARISTIDE.

Epargnez-moi de grace une loüange vaine ;
La gloire où je prétens touche peu d'autres cœurs.
Je la cherche en moi-même, & n'en veux point d'ailleurs.
Assemblez le Conseil, demandez Cleonice,
J'irai donner l'exemple à vous rendre justice.

PAUSANIAS.

Que ne vous dois-je pas, Seigneur, & quel moyen...

ARISTIDE.

Je fais ce que je dois, vous ne me devez rien.

SCENE V.

ARISTIDE, SOPHANE.

SOPHANE.

Quoi, Seigneur ! au mépris d'une amitié si tendre,
Pausanias obtient tout ce qu'il peut prétendre ?
D'un ami tout à vous l'intérêt sera vain ?

ARISTIDE.

J'en ai donné parole, & rien n'est plus certain.

SOPHANE.

S'il est ainsi toujours, si l'équité severe
Etouffe en vous ainsi l'amitié la plus chere ;
Si vous n'osez jamais rien qui ne soit permis,
Que sert-il donc, Seigneur, d'être de vos amis ?

ARISTIDE.

Hé! puis-je à mes amis rendre un plus grand service
Que de les empêcher de faire une injustice ?

Ce n'est pas qu'en effet, à vous parler sans fard,
La politique ici ne prenne un peu de part :
Vous sçavez mon dessein, Sophane, & quelles peines
Je souffre à voir toujours Sparte au-dessus d'Athenes,
Et combien ardemment je cherche quelque jour
A mettre au premier rang ma patrie à son tour,
Si j'obtiens par mes soins que Sparte enfin nous laisse
Le droit de commander aux troupes de la Grece,
J'ai déclaré déja que sans songer à moi,
J'en cede à mon ami le glorieux emploi ;
Voilà ce que pour lui mon amitié veut faire,
C'est pour le mieux servir que je lui suis contraire.
Son soin pour Cleonice est un peu trop pressant,
Elle est belle, il est jeune, & l'amour est puissant ;
Tout est perdu pour lui si cet amour ne cesse ;
Cleonice est d'un sang odieux à la Grece,
Plein de rage de voir ses voisins florissans,
Son pere pour nous perdre appella les Persans,
Elle a trop hérité des fureurs de son pere,
Tout doit être suspect de qui cherche à lui plaire ;
J'étouffe en mon ami de dangereux soupirs,
Je consulte sa gloire & non pas ses désirs,
Et prétens d'autant plus faire voir que je l'aime,
Que j'ose le servir en dépit de lui-même ;
Mais pour l'y préparer, prenons soin de le voir,
Et qu'il s'en plaigne ou non, faisons notre devoir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEONICE, STRATONE.

CLEONICE.

CEsse de me flatter d'une attente importune,
Je connois mieux que toi toute mon infortune,
Le ſoin de Demarate & ſon empreſſement,
La part que l'on me donnne en ſon appartement,
L'honneur qu'en ce Palais chacun cherche à me rendre
Ne me font que trop voir de qui je dois dépendre;
L'ennemi de mon pere, & l'auteur de ſa mort,
Pauſanias ſans doute eſt maître de mon ſort.

STRATONE.

Pauſanias, Madame, a fait aſſez connoître,
Que c'eſt pour l'adoucir qu'il veut s'en rendre maître.
Parmi les priſonniers le choix qu'il fait de vous,
Ne vous doit de ſa part rien marquer que de doux;
Et s'il vous a donné quelque lieu de vous plaindre,
Je croi que deſormais vous devez n'en rien craindre.

CLEONICE.

N'en rien craindre, Stratone?

STRATONE.

En doutez-vous?

CLEONICE.

Hélas!

STRATONE.

Quoi, soupirer, rougir, & ne répondre pas.

CLEONICE.

N'impute ce soupir qu'à la perte d'un pere.

STRATONE.

On peut en soupirer, mais on n'en rougit guere,
Et plus je vous observe en ce trouble pressant....

CLEONICE.

Ah! de peur d'en trop voir ne m'observe pas tant.

STRATONE.

Je n'ai garde de prendre un soin qui vous offense,
Ni d'entrer malgré vous dans votre confidence,
Je n'examine plus ce qui peut vous troubler.

CLEONICE.

Non, Stratone, avec toi c'est trop dissimuler;
C'est trop te déguiser la honte qui me presse,
Jusqu'au fond de mon cœur vois toute ma foiblesse,
Pour chercher du secours mon mal n'est que trop grand,
Et je n'en puis trouver qu'en te le découvrant.
Malgré tous mes efforts j'en sens la violence,
Au lieu de s'étouffer, grossit par mon silence,
Et le trouble où me jette un funeste penchant,
Se prévaut de ma honte, & croît en se cachant.
Apprens ce que j'ai peine à comprendre moi-même,
Tout mon ressentiment dans la chaleur extrême,
Tout l'effort, tout l'excès de la mortelle horreur;
Qui pour Pausanias avoit saisi mon cœur;
L'ardeur de l'immoler au sang qui me fit naître,
Tout mon soin pour le perdre avant que le connoître,

Par je ne sçai quel charme en mon cœur répandu,
Tout cela s'est éteint depuis que je l'ai vû,
Et d'un trouble secret mon ame toute émuë,
Ne sçait ce que pour lui ma haine est devenuë;
Je n'ose en cet état trop bien m'examiner.
Ose achever toi-même, ose tout deviner,
Et m'épargne du moins dans cet aveu funeste,
La honte & l'embarras d'en expliquer le reste.

STRATONE.

Qui croiroit qu'un grand cœur dans la haine affermi,
Fût à craindre d'aimer un mortel ennemi?
J'avouërai ma surprise, & d'autant plus, Madame,
Que rien n'est échapé du secret de votre ame,
Et que votre courroux en secret amorti,
Devant Pausanias ne s'est point démenti.

CLEONICE.

Oüi, mon ressentiment, au moins en apparence,
Garde avec soin toujours la même violence;
Mes yeux ne disent rien d'un changement si bas,
Si mon cœur est séduit ma raison ne l'est pas.
Et ma haine au-dedans connoissant sa foiblesse,
Se retranche au-dehors, & s'y rend la maîtresse.
Je crains Pausanias, j'essaye à l'éviter,
Mais j'aime en le fuyant qu'il tâche à m'arrêter;
J'ai beau, dès qu'il me parle, avec soin l'interrompre,
Ma colere s'oublie, & se laisse corrompre:
J'ai beau vouloir fermer l'oreille à ses discours,
J'ai beau n'en rien entendre, il m'en souvient toujours.

STRATONE.

Pour vous en consoler on voit dans ce qu'il ose,
Qu'il n'est pas insensible au trouble qu'il vous cause,
Que son cœur....

CLEONICE.

Que dis-tu? di plûtôt, di-moi bien;
Qu'endurci dans la guerre il n'est sensible à rien.

Di que sa seule ardeur, & toute pour la gloire;
Di qu'il ne peut m'aimer, j'ai besoin de le croire;
Et mon mal n'est déja que trop à redouter,
Sans y rien joindre encor qui le puisse augmenter.
Di qu'il donne les soins qu'il s'attache à me rendre,
A la part qu'en mon sort Demarate veut prendre;
Et qu'au point comme il est de recevoir sa foi,
Ce n'est qu'en sa faveur qu'il s'empresse pour moi.
Peint moi bien cet hymen que leur pays souhaite,
Cet hymen dont je sens que mon cœur s'inquiéte,
Cet hymen qui peut seul raffermir mon devoir,
Et m'ôter ma foiblesse en m'ôtant tout espoir.

STRATONE.

L'ardeur que Demarate à vous servir employe,
Vaut bien que vous voyez son bonheur avec joye;
Elle est digne en effet d'un rang si glorieux,
Et Sparte pour son Roi ne pouvoit choisir mieux:
Il doit l'aimer sans peine & son merite extrême...

CLEONICE.

C'est assez qu'il l'épouse, il n'importe qu'il l'aime,
C'en seroit trop, peut-être, & pour me rendre à moi,
Sans que son cœur s'engage il suffit de sa foi:
Je sens que jusques-là j'aurai peine à détruire,
Je ne sçai quel espoir qui cherche à me séduire;
Je le chasse, il revient, je l'étouffe, il renaît....
Mais Dieux!

STRATONE.

Vous vous troublez.

CLEONICE.

Pausanias paroît.

SCENE II.

PAUSANIAS, CLEONICE, STRATONE.

PAUSANIAS.

Quoi, malgré tous mes soins votre invincible haine
Ne vous permet jamais de me voir qu'avec peine?
Quoi, Madame, à la fuite avoir toujours recours?

CLEONICE.

Je ne fui pas trop bien, vous m'arrêtez toujours.

PAUSANIAS.

Ce que je vous dois dire est assez d'importance,
Pour vous faire un moment endurer ma présence.
De tous nos prisonniers je n'ai choisi que vous,
Ce choix m'a vainement suscité des jaloux,
Malgré tout leur effort, malgré leur artifice,
Mon choix est approuvé, les Grecs me font justice;
Je suis maître absolu de tout votre destin,
C'est-à-dire qu'ici vous êtes libre enfin.

CLEONICE.

Libre! & par vous, Seigneur!

PAUSANIAS.

Votre ame s'en étonne,
La liberté vous gêne à voir qui vous la donne,
Et perdant par mes mains tous ses charmes pour vous,
Le seul droit de me fuir est ce qu'elle a de doux;
Mais malgré votre haine & le soin qui vous presse,
N'est-il rien qui vous puisse attacher à la Grece?
Me fuirez-vous si-tôt?

CLEONICE.

Voyez ce que je doi;
Et vous-même, Seigneur, répondez-vous pour
moi ?

PAUSANIAS.

D'avec ses ennemis sans peine on se sépare;
Mais connoissez mon cœur, il faut qu'il se déclare,
Il est temps de l'ouvrir sans reserve, sans fard:
Enfin en Roi de Sparte, & tout mystere à part,
Je vous aime, Madame, & ne puis m'en défendre,
Un tel aveu sans doute a lieu de vous surprendre,
Je ne fut pas d'abord moins que vous étonné,
Du désordre où mon cœur se trouve abandonné,
J'eus peine ainsi que vous à le croire moi-même.
Mais il n'est que trop vrai, Madame, je vous aime.
Né pour aimer la guerre avant que de vous voir,
Rien que les seuls combats n'avoit pû m'émouvoir.
La gloire m'animoit & m'occupoit sans cesse,
Je ne traitois l'amour que d'un Dieu de foiblesse.
Des plus rares beautés j'avois bravé les coups,
Votre haine pour moi m'assuroit contre vous.
Ma liberté toujours fortement affermie,
Ne se défioit pas des yeux d'une ennemie,
Et n'avoit pas prévû qu'il se pût faire un jour,
Que jusques dans la haine on pût trouver l'amour:
Cependant quelqu'effort qu'ait pû faire mon ame,
Tout haï que je suis, je vous aime, Madame,
Je ne vous dirai rien pour toucher votre cœur,
Du comble où ma fortune a porté ma grandeur;
Je ne vous dirai rien du prix de ma victoire;
Je ne vous dirai rien de l'éclat de ma gloire,
Du rang de Général, du nom pompeux de Roi,
Rien du pur sang des Dieux descendu jusqu'à moi,
Pour toucher un grand cœur l'amour seul doit
suffire,
Et je vous aime est tout ce que je veux vous dire,

Malgré le choix que Sparte a fait en ma faveur,
Je sens ma main pour vous prête à suivre mon cœur,
Quoi qu'entre nous l'hymen me coûte d'injustice;
Mon amour vous en ose offrir le sacrifice;
Et c'est après cette offre à vous à décider,
Si toute votre haine à ce prix peut ceder.
Prononcez librement vous n'avez rien à craindre,
J'ai voulu vous ôter tout lieu de vous contraindre,
Et j'ai pris soin exprès pour découvrir mon feu,
Que votre liberté précédât mon aveu;
Commencez d'en user sans que rien vous étonne,
J'en veux à votre cœur, mais je veux qu'il se donne,
Et la moindre contrainte ôteroit à mes yeux
Tout ce qu'un bien si cher a de plus précieux.
Au péril de vous perdré en faveur de quelqu'autre,
J'aime mieux hazarder mon bonheur que le vôtre,
Et risquer d'un refus les mortels déplaisirs,
Que ne vous devoir pas à vos propres désirs;
Parlez, déclarez-vous; mais au lieu de répondre,
D'où vient que vous semblez vous troubler, vous confondre;
Comment de votre cœur expliquer l'embarras?

CLEONICE.

Excusez-le de grace, & ne l'expliquez pas.

PAUSANIAS.

J'obéirai, Madame, & de peur que ce trouble
Par l'objet qui l'excite encorne se redouble,
Pour ne vous pas surprendre un choix précipité,
Je veux bien vous laisser en pleine liberté,
Et vous donner le droit, malgré le rang suprême,
De pouvoir tout ici jusques contre moi-même.

SCENE III.

DEMARATE, PAUSANIAS, CLEONICE, CHARILE, STRATONE.

DEMARATE.

On vient de m'avertir que suivant notre espoir,
Le sort de Cleonice est en votre pouvoir ;
Mais, Seigneur, j'ose attendre un grace nouvelle,
Et viens vous demander la liberté pour elle.

PAUSANIAS.

Son sort mérite bien que vous y preniez part.
Mais pour sa liberté vous venez un peu tard.
Oüi, ç'en est déja fait, elle est libre, Madame,
Mes soins ont prévenu les vœux que fait votre ame,
Et je tiens à bonheur que le don que je fais,
Aille même au-devant de vos plus doux souhaits.
Je vous prie à mon tour de prendre soin du reste,
D'essayer d'adoucir une haine funeste,
Et s'il se peut enfin, d'obliger son courroux,
A ne connoître plus d'ennemis parmi nous.

SCENE

SCENE IV.

DEMARATE, CLEONICE, CHARILE, STRATONE.

DEMARATE.

VOtre ressentiment à quelque point qu'il monte
Contre un tel ennemi peut bien ceder sans honte.
Tant de soins généreux seroient-ils impuissans?
Le plus fameux des Grecs, le vainqueur des Persans:
Lui par qui tout triomphe avec si peu de peine,
Manqueroit-il, Madame, à vaincre votre haine?
N'aürez vous point pour lui des sentimens plus doux?

CLEONICE.

Ah! Madame, de quoi me sollicitez-vous?
Sollicitez plûtôt, & pressez ma retraite,
Ici ma liberté n'est encor qu'imparfaite,
Et je ne puis jamais sans trouble & sans effroi,
En joüir en des lieux si funestes pour moi.

DEMARATE.

Quoi, pour Pausanias tant de haine vous reste,
Qu'un asyle en ces lieux vous semble si funeste?
Votre ressentiment craint tant de se trahir?

CLEONICE.

Si vous sçaviez combien j'ai droit de le haïr.

DEMARATE.

Je sçai qu'un pere mort contre lui vous anime,
Qu'il fait de votre haine un devoir légitime;
Et que rien n'est si fort que des ressentimens,
Fondez sur tant de droits & sur tant de sermens:

Mais ayant fait pour vous tout ce que j'ai pû faire,
Enfin, si dans ces lieux vous m'étiez néceſſaire....

CLEONICE.

Moi, Madame, en ces lieux néceſſaire pour vous,
Je fais de vous ſervir mes ſouhaits les plus doux :
Mais je ſuis malheureuſe, & le ſort d'ordinaire,
A mes plus doux ſouhaits donne un ſuccès contraire.

DEMARATE.

Il faut vous dire tout, Madame, & je veux bien
Commencer la premiere à ne déguiſer rien.
Je m'y ſens diſpoſer par une forte eſtime,
Et ſans qu'il ſoit beſoin qu'un vain diſcours l'exprime,
Vous en avez aſſez dans les ſoins que je prens,
De fideles témoins & d'aſſurés garans.
Sparte a plus fait pour moi que je n'euſſe oſé croire.
Trop heureuſe en effet par ſon choix plein de gloire,
Si j'avois accordé pour comble de bonheur
Le choix de ma Patrie & celui de mon cœur ;
Mais engagée ailleurs, je ne puis qu'avec peine
Rompre les nœuds charmans d'une premiere chaîne ;
Et je paye à regret cet honneur malheureux ;
Du repos de ma vie, & de mes plus doux vœux.
Preſſée en cet état de mortelles allarmes,
Si j'attends du ſecours ce n'eſt que de vos charmes,
Et je ne puis fonder que ſur leur ſeul pouvoir,
Mon unique reſſource, & mon dernier eſpoir.
Le ſuccès y répond, j'obſerve à votre vuë
Que de Pauſanias la fierté diminuë,
Et que ſi l'on peut vaincre un cœur ſi glorieux,
C'eſt un droit que le Ciel réſerve pour vos yeux.
Je ſçai qu'il faut du temps pour un ſi grand ouvrage,
Que ce n'eſt pas ſi-tôt qu'un cœur ſi fier s'engage,
Un cœur qui n'eut jamais que des ſoins importans.

CLEONICE.

On change quelquefois beaucoup en peu de temps.

DEMARATE.

Que ne vous dois-je point, s'il est vrai qu'il vous aime ?
Je m'assure déja qu'il vous l'a dit lui-même.
C'est beaucoup ; mais peut-être est-ce un premier aveu
Dont vous croyez devoir vous défier un peu.
On peut douter d'abord des douceurs qu'on écoute.

CLEONICE.

Il parle de maniere à laisser peu de doute.

DEMARATE.

O Dieux ! que vous flattez mon espoir le plus doux,
Il ne me reste plus qu'un scrupule pour vous :
Quoi que l'heur d'être aimée ait toujours dequoi plaire,
Je sçai trop à quel point la gloire vous est chere,
Et je crains de vous voir hautement dédaigner
Un amour que l'hymen ne peu accompagner.
Pausanias connoît à quoi Sparte l'engage,
Son cœur peut sans sa foi vous tenir lieu d'outrage.
Ces deux dons séparés n'ont rien que de honteux,
Et vous méritez bien de les avoir tous deux.

CLEONICE.

Je me plaindrois à tort de l'offre qu'il m'a faite,
Je n'ai que trop de lieu d'en être satisfaite,
Et vous devez juger au trouble où je me voi,
Qu'il ne m'a rien offert qui soit honteux pour moi.

DEMARATE.

Il ne manque donc plus au bonheur que j'espere,
Que vous faire oublier le sang de votre pere.
Ce sang de qui la voix doit sans cesse crier,
Ce sang qui vous anime....

CLEONICE.

Et comment l'oublier ?

DEMARATE.

Il est vrai que l'offense est presque irréparable,
Pausanias, sans doute, envers vous est coupable,

J'aurai peine en effet à le bien excuser ;
Mais ne seroit-il rien qui pût vous appaiser ?
On peut excuser tout pour peut qu'on le desire.

CLEONICE.

Ne dites rien pour lui : Mais que pourriez-vous dire ?

DEMARATE.

Qu'il tâche autant qu'il peut d'éteindre en votre cœur
Ce qu'un devoir trop juste y doit former d'horreur ;
Que s'il prit tant de soins pour perdre votre pere,
Il crut de son trépas l'exemple nécessaire,
Qu'il ne peut rien de plus que ce qu'il fait pour vous,
Que s'il vous ôte un pere, il vous offre un époux.

CLEONICE.

J'ai peur d'écouter trop, souffrez que je vous quitte.

DEMARATE.

Le soin de l'excuser à ce point vous irrite ?

CLEONICE.

En me parlant pour lui, si ce c'étoit m'irriter,
Je ne craindrois pas tant de vous trop écouter.

SCENE V.

DEMARATE, CHARILE.

DEMARATE.

AI-je bien entendu, Charile, est-il possible ?
Pausanias enfin n'est donc plus insensible ?
Cette ame impénétrable aux ardeurs des amans,
Laisse donc attendrir ses plus fiers sentimens ?
Le vainqueur des Persans ne peut plus se défendre,
Du tribut que l'amour tôt ou tard se fait rendre ?

Ce grand cœur aime enfin comme les autres cœurs,
Et pour mon déſeſpoir, Charile, il aime ailleurs.

CHARILE.

C'eſt dequoi s'étonner ; mais ma ſurpriſe extrême,
Eſt de vous voir tourner vos ſoins contre vous-même,
Aider à vous trahir, & renoncer d'abord,
A vos droits les plus chers avec ſi peu d'effort.

DEMARATE.

Quoi, tu peu t'étonner qu'au mépris expoſée,
Je cache au moins ma honte aux yeux qui l'ont cauſée ?
Que j'ôte à ma Rivale en cette occaſion,
La douceur de joüir de ma confuſion !
Et tâche d'empêcher qu'un vain dépit n'acheve,
De lui montrer le prix du bien qu'elle m'enleve.
N'attens pas d'un courage auſſi fier que le mien,
De ces éclats honteux qui ne produiſent rien.
Laiſſons aux foibles cœurs, aux ames imbéciles
Conſommer leur colere en plaintes inutiles ;
N'épuiſons point la nôtre en vains emportemens,
Laiſſons mûrir l'aigreur de nos reſſentimens,
Forçons notre dépit à quelqu'excès qu'il monte,
D'attendre à ſe montrer qu'il le puiſſe ſans honte ;
Et ſans nous expoſer par un éclat trop prompt,
Tâchons que la vengeance éclatte avant l'affront.

CHARILE.

Contre Pauſanias vous pourrez tout ſans peine,
Il a de tous les Grecs ou l'envie ou la haine ;
Et ſi pour vous venger ſa perte a des appas....

DEMARATE.

Vengeons-nous, s'il ſe peut, & ne le perdons pas.
A quelqu'affront cruel que ſon mépris m'expoſe,
Je voudrois bien pouvoir n'en punir que la cauſe,
J'aime trop le coupable encor pour m'en venger,
Je n'en veux qu'à l'objet qui m'en fait outrager.

Voi de quel prix fatal cette esclave trop vaine,
Récompense les soins dont j'ai brisé sa chaîne,
Comme il semble à travers tous mes déguisemens,
Qu'elle ait dévelopé mes secrets sentimens,
Comme elle a par dégrez fait croître mes surprises,
Sçû me percer le cœur à diverses reprises,
Et me faire avec soin ressentir à longs traits,
Toute l'indignité des maux qu'elle m'a faits.
Je n'imagine point une vengeance égale,
A celle d'abaisser l'orgueil d'une Rivale,
De la rendre à son tour l'objet de mépris,
Et de reprendre un cœur des mains qui nous l'ont pris.
Mais pour y réüssir mettons bien en usage,
Ce qui peut le mieux vaincre un glorieux courage.
Combattons ce grand cœur par générosité,
Engageons sa vertu, ménageons sa fierté,
Et contre son amour joignons pour ma défense,
La gloire, le devoir & la reconnoissance;
Si tout nous manque enfin, je sçai où l'attaquer,
Et la vengeance au moins ne me sçauroit manquer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTIDE, SOPHANE.

ARISTIDE.

D'UN ami mécontent évitons la présence,
N'allons point de sa peine aigrir la violence,
Ne nous exposons pas à souffrir aujourd'hui
Quelque reproche indigne & de nous & de lui.
Un amant qui perd tout a peine à se défendre
De dire quelquefois plus qu'on ne doit entendre.
Laissons-le librement en murmures secrets,
Evaporer l'effort de ses premiers regrets.
Redoublons cependant les soins sur qui je fonde
L'espoir de l'élever au premier rang du monde,
Pour prix d'une maîtresse arrachée à ses vœux,
Faisons-le commander à cent peuples fameux.
Réparons dignement la perte qu'il regrete,
Et par de vrais effets d'une amitié parfaite,
Rendons avec usure à sa gloire en ce jour,
Tout ce que nous venons d'ôter à son amour.

SOPHANE.

On n'attend que votre ordre, & pour cette entreprise,
Seigneur, selon vos vœux, tout est prêt sans remise,
Au camp, dans nos vaisseaux, par tout, sans hésiter,
Contre Pausanias on brûle d'éclater.
Il n'est que trop en bute à la commune haine,
Nos Alliés sont las de son humeur hautaine,
Et flattant les esprits aigris par ses hauteurs,
Votre douceur adroite a gagné tous les cœurs.
Chacun souffre à regret qu'un peuple s'attribuë
Sur tous les peuples Grecs la puissance absoluë;
Et que Sparte jamais ne voulant rien céder,
Perpetuë en ses Rois le droit de commander.

ARISTIDE.

Essayons, s'il se peut, qu'en nous cédant l'Empire,
Contre son propre-Roi, Sparte même conspire,
Et que sans qu'à la Grece il en coûte du sang,
Notre chere patrie arrive au premier rang.
Pausanias en offre une voye infaillible,
Son cœur pour Cleonice a paru trop sensible:
Il l'aime, & dans l'ardeur de son tempéramment,
Sa flamme ira bien-tôt jusqu'à l'aveuglement.
Pour triompher d'une ame à la haine obstinée,
Il pourra tout tenter jusques à l'hymenée,
Et Sparte qui prétend disposer de ses Rois,
Ne pourra rien souffrir au mépris de son choix.
Demarate offensée, & justement aigrie,
Tournera son amour en mortelle furie,
Et c'est un grand secours, & qu'on doit ménager,
Qu'une amante outragée, & qui peut se venger.

SOPHANE.

Il n'est donc pas encore à propos qu'on éclate,
Il est bon que d'abord Pausanias se flatte,
De crainte que trop tôt effarouchant son cœur,
Le péril de ses feux n'en étouffe l'ardeur.

ARISTIDE.

ARISTIDE.

C'est le connoître mal d'en juger de la sorte,
Sa flamme combattuë en deviendra plus forte ;
Plus nous exposerons d'obstacles à ses feux,
Et plus nous en rendrons l'effort impétueux.
Son amour languiroit s'il étoit trop tranquile ;
Son courage trop fier n'aime rien de facile ;
Et dans quelque dessein qu'il puisse s'engager,
S'irrite par l'obstacle & croît par le danger.
Demarate sur tout prenant notre querelle,
J'espere...

SOPHANE.

La voici ; je vous laisse avec elle,
Et vais de mon côté disposer nos amis,
A tenter hautement ce qu'ils nous ont promis.

SCENE II.

DEMARATE, ARISTIDE.

DEMARATE.

SEigneur, pour éviter le péril qui me presse,
C'est entre tous les Grecs à vous que je m'adresse,
Quoique nez de pays l'un de l'autre jaloux,
Quoique nulle amitié n'ait pû naître entre nous,
C'est sur vous toutefois qu'en un destin funeste,
J'ose encore fonder tout l'espoir qui me reste.
Votre haute vertu laisse peu soupçonner,
Qu'à votre seul pays vous puissiez la borner,
Et la justice en vous parfaite & sans seconde,
Est un bien que les Dieux vous font pour tout le monde.

ARISTIDE.

Ordonnez, j'obéis; proposez, j'y consens,
Le sexe & le mérite ont des droits tout puissans.
J'ai déja ressenti ce qu'on vous fait d'injure,
J'en sçai l'indignité, comme vous j'en murmure,
Je m'étonnois d'abord de voir Pausanias
Differer entre vous un hymen plein d'appas;
Mais ses empressemens, ses soins pour Cleonice,
N'ont que trop découvert toute son injustice;
Chacun voit à regret à quel rebut honteux
Vous expose l'ardeur de ses indignes feux.
Sparte de cette injure avec vous offensée,
Seule à vous en venger n'est pas interessée.
Les Grecs ne doivent plus connoître un Général
Qui s'allie en un sang à leur repos fatal,
Et dans cette odieuse & funeste alliance,
Ce qu'il vous fait d'outrage est la commune offense,
Contre lui hautement nous nous unirons tous....

DEMARATE.

Ah! Seigneur, ce n'est pas ce que je veux de vous.
Pausanias n'est point amant de Cleonice,
C'est un bruit mal fondé qui lui fait injustice.
J'aurois tort de m'en plaindre, & je dois avoüer
Qu'on ne peut pas avoir plus lieu de s'en loüer;
Si l'hymen entre nous trop long-temps se differe,
C'est moi qui l'en conjure; il le veut pour me plaire;
Et si pour Cleonice il fait voir quelque ardeur,
Tous ses empressemens ne sont qu'en ma faveur.
J'ai souhaité de lui ce qu'il ose pour elle,
Il s'empresseroit moins s'il m'étoit moins fidele.
Sparte, ni tous les Grecs, n'ont rien à redouter..

ARISTIDE.

Vous aimez, & l'amour se plaît à se flatter,
Craignez d'en croire trop, gardez de vous méprendre.

DEMARATE.

Des yeux interessés se laissent peu surprendre.

Je répons de son cœur, & sans trop me flatter,
Quand j'en ose répondre, on n'en doit pas douter.
Plût aux Dieux qu'à ma honte une heureuse rivale
M'ôtât pour mon repos cette gloire fatale ;
Et qu'un refus injuste & pour moi plein d'appas,
Pût d'un aveu honteux m'épargner l'embarras.
L'époux qui m'est offert brille d'un grand mérite,
Rien n'en ternit l'éclat, pour lui tout sollicite ;
Et sa propre personne, autant que sa grandeur,
N'a que trop de quoi plaire au plus superbe cœur ;
Mais l'aveugle destin qui dispose des ames,
M'avoit, avant ce choix, soumise à d'autres flammes,
Et du plus grand mérite un cœur est peu frappé,
Quand une fois d'ailleurs il est préoccupé.
Quelqu'éclat qu'ait pour moi l'hymen où l'on m'engage,
Je n'en vois qu'en tremblant le funeste avantage,
Et si Pausanias sçait qu'un autre a mes vœux,
Pour les tiranniser il est trop généreux.
J'espere qu'à moi-même il voudra bien me rendre,
D'un héros tel que lui, c'est ce que j'ose attendre:
Et c'est enfin, Seigneur, pour l'y bien disposer,
Ce qu'aucun mieux que vous ne lui peut proposer.

ARISTIDE.

Je n'examine point si cette ardeur extrême,
Ou cherche à m'éblouir, on vous séduit vous-même ;
Ou si votre dépit par un éclat si prompt,
D'un refus assuré veut prévenir l'affront.
Sans rien approfondir je ne veux voir, Madame,
Que ce que vous m'ouvrez du secret de votre ame.
Je crois ce qui vous plaît, & veux de bonne foi
Répondre aux sentimens que vous avez de moi.
Ne précipitez rien si vous m'en voulez croire ;
Quelque soit votre amour, ménagez votre gloire,
Après tant de délai, peut-être encore un jour
Sauvera votre gloire ensemble & votre amour :

Evitez, s'il se peut, les reproches de Sparte ;
Et du moins attendez que Cleonice parte.
Pausanias, pour elle un peu trop généreux,
Pourroit bien entreprendre au-delà de vos vœux.

DEMARATE.

Dites tout, ma priere, en effet, vous fait peine,
J'exige trop de vous, c'est un soin qui vous gêne
Vous cherchez doucement à vous en dispenser,
Et je veux bien, Seigneur, vous en débarrasser.
Je ferai cet aveu sans secours de personne,
L'ayant fait une fois il n'a rien qui m'étonne,
Je veux tout déclarer, & j'irai de ce pas.

ARISTIDE.

Vous n'irez pas bien loin, voici Pausanias.

SCENE III.

PAUSANIAS, ARISTIDE, DEMARATE, EURIANAX.

PAUSANIAS.

A Votre tour, Seigneur, fuyez-vous ma présence
J'allois vous assurer de ma reconnoissance.

ARISTIDE.

Vous me devez trop peu pour vous en souvenir ;
Mais Démarare cherche à vous entretenir,
Seigneur, & le secret qu'elle prétend vous dire,
Doit fuir la multitude & veut qu'on se retire.

SCENE IV.

PAUSANIAS, DEMARATE, EURIANAX.

PAUSANIAS.

Quel est donc ce secret dont vous l'avez instruit,
Qui cherche tant l'éclat, les témoins & le bruit ?
M'en jugerez-vous digne, & pourrai-je prétendre,
Ensuite d'Aristide à l'honneur de l'apprendre ?

DEMARATE.

Aristide, Seigneur, ne l'a sçû que pour vous ;
J'ai crû que de moi-même il vous seroit moins doux ;
Mais il répond si mal à ce que je désire,
Que j'ose me résoudre enfin à vous tout dire.
J'estime votre hymen autant que je le doi,
L'honneur du choix de Sparte est précieux pour moi ;
C'est la plus haute gloire où je pouvois atteindre...

PAUSANIAS.

Je vous entens, Madame, & vous allez vous plaindre,
C'est un mauvais moyen que de fâcheux éclats,
Que des plaintes...

DEMARATE.

Seigneur, vous ne m'entendez pas,
A quelque excès d'honneur que votre hymen m'éleve,
Je ne viens pas ici pour presser qu'il s'acheve :

Loin d'avoir là-dessus rien à craindre de moi ;
Je viens vous conjurer de dégager ma foi,
Et c'est-là cet aveu que mon ame timide
Est contrainte à vous faire au refus d'Aristide.

PAUSANIAS.

Vous m'en voyez surpris, c'est sans doute un aveu
Madame, où j'avoüerai que je m'attendois peu ;
Mais pour me disposer à ce qui peut vous plaire,
Le secours d'Aristide étoit peu nécessaire ;
Vous douteriez à tort de ma facilité,
C'est sans peine....

DEMARATE.

Ah ! Seigneur, je n'en ai pas douté.

PAUSANIAS.

Quoique je perde en vous, je n'ose pas m'en plaindre,
Je ne dois rien vouloir qui puisse vous contraindre,
Et j'aime mieux ceder mon bonheur le plus doux ;
Que d'oser en Tyran être heureux malgré vous.
Il est aisé de voir au désordre où vous êtes,
Que l'amour s'est mêlé du refus que vous faites.
Et si rien en secret n'occupoit votre cœur,
Peut-être mon hymen vous feroit moins d'horreur.
Quelque soit cet amour il peut tout se permettre ;
J'offre & je promets tout...

DEMARATE.

Gardez de trop promettre ;
Seigneur, & de m'offrir en faveur de mes feux
Plus que vous ne croyez & plus que je ne veux.
Il n'est que trop vrai, j'aime, & d'une amour trop tendre,
J'aime un ingrat enfin, s'il faut vous tout apprendre,

Un ingrat dont je prend contre moi l'interêt,
Tout insensible encore & tout ingrat qu'il est.

PAUSANIAS.

Peut-il être un ingrat à ce point insensible ?

DEMARATE.

S'il en peut être, hélas ! il n'est que trop possible,
Et pour être en effet le plus grand des ingrats,
C'est peu d'être insensible & de ne m'aimer pas :
Cet ingrat aime ailleurs sans songer que je l'aime.
Et pour tout dire enfin, cet ingrat c'est vous-même.

PAUSANIAS.

Moi, Madame ?

DEMARATE.

Oüi, Seigneur, cessons de déguiser,
Vous aimez Cleonice, & voulez l'épouser.
Ce feu qui me trahit menace votre tête
De l'éclat d'une affreuse & mortelle tempête ;
Nos voisins envieux, nos alliés jaloux,
Ne cherchent qu'un prétexte à s'unir contre vous :
Sparte, même, engagée au refus qui m'offense,
Croira de mon affront se dévoir la vengeance ;
Et si j'ose me plaindre & soutenir mes droits,
J'armerai contre vous tous les Grecs à la fois.
Voilà pourquoi, Seigneur, lorsque je vous refuse,
Même pour me trahir je vous prête une excuse.
Et pourquoi ce refus qui vous sert & me nuit,
Affecte tant l'éclat, les témoins & le bruit.
Je ne puis me venger quoique trop offensée,
Vous êtes en péril, ma colere est passée ;
Dès qu'un ingrat si cher a besoin de secours,
Le dépit pressé en vain, l'amour revient toujours.
Que Sparte contre moi, tonne, éclatte, foudroie,
A la fureur pour vous je m'expose avec joye,
N'ayant plus nul espoir qui flatte mon amour,
Il m'en coûtera peu ; m'en coûta-t'il le jour :

Vous me l'avez rendu trop peu digne d'envie,
Mes vœux en vous perdant comptent pour rien la vie :
Je ne regarde plus que votre seul danger,
Je m'y livre aisément pour vous en dégager,
Et veux bien, immolant tout mon bonheur au vôtre,
Périr pour vous sauver, dût-ce être pour un autre.

PAUSANIAS.

Ah! Madame, faut-il que vous trouviez si bien
Le secret d'étonner un cœur comme le mien?
Que ne vous armez-vous d'un dépit légitime,
Contre un ingrat séduit & charmé de son crime,
Et que ne cherchez-vous à pouvoir m'en punir,
Plûtot qu'à me forcer d'en vouloir revenir?
Je sens mes vœux confus & mon ame interdite;
Que vous m'embarrassez avec tant de mérite.
Que n'en avez-vous moins en effet, & pourquoi
Me montrez-vous si bien mon devoir malgré moi?
Vous faites un effort qui m'en prescrit un autre,
Ma générosité doit répondre à la vôtre,
Et n'oseroit souffrir que par des soins si doux,
Vous fassiez tout pour moi sans rien faire pour vous,
Il est juste à mon tour que même soin m'anime,
Et peut-être en effet, l'amour qui fait mon crime,
N'a pas de ma vertu si bien sçû triompher,
Qu'il ne m'en reste encore assez pour l'étouffer;
Je sens que votre exemple à cet effort m'engage...

DEMARATE.

C'est sans doute un effort digne d'un grand courage.
Rien n'est plus héroïque, il le faut avoüer...

PAUSANIAS.

Ne vous pressez pas tant encor de m'en loüer,
L'effort est beau, je sçai que la gloire en est grande,
Que ma vertu le veut, que Sparte le demande;

Je sçai que je le dois ; mais au trouble où je suis ;
Je ne sçais pas trop bien encor si je le puis.

DEMARATE.

Si d'un espoir trop doux j'ai flatté ma tendresse,
Pardonnez-moi, Seigneur, ce reste de foiblesse :
L'espoir renaît sans peine, il séduit aisément,
Et tout trompeur qu'il est, il est toujours charmant.
Je ne veux point vous faire aucune violence,
Et si vous en trouvez la moindre en ma présence ;
Si l'effort de mes vœux aux vôtres immolez,
Vous touche en ma faveur plus que vous ne voulez,
Je vous laisse, & renonce en ma tendresse extrême,
A toucher votre cœur en dépit de lui-même.
Allez, Seigneur, sans voir ce que vous me coûtez,
Offrir ailleurs en paix ce cœur que vous m'ôtez :
Oubliez, s'il se peut, qu'à tort il m'abandonne,
Et qu'il m'étoit mieux dû peut-être qu'à personne.
Si du plus tendre amour la plus fidelle ardeur,
Pouvoit jamais suffire à mériter un cœur.

SCENE V.

EURIANAX, PAUSANIAS.

EURIANAX.

N'En est-ce point assez ? & seroit-il possible
Qu'à cet illustre effort vous fussiez insensible ?
Se pourroit il, Seigneur, qu'il vous fût reproché
D'avoir vû tant d'amour sans en être touché ?
Vous laisseriez-vous vaincre en grandeur de courage ?
Le trouble où je vous voi paroît d'heureux présage :
L'amour & la vertu, la gloire & le devoir
Pour Demarate, enfin, semblent vous émouvoir.

PAUSANIAS.

Sans doute, Eurianax, un ſi grand ſacrifice
Engage trop mon cœur à lui rendre juſtice.
Il le faut, tout le veut, Cleonice auſſi-bien
A trop d'horreur pour moi pour en eſpérer rien.
Qu'elle parte à ſon gré, renonçons à ſa vûë,
Et tandis que je ſens ma vertu revenuë,
Hâtons-nous d'éloigner ſes dangereux attraits,
Allons-lui dire adieu pour ne la voir jamais.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTIDE, PAUSANIAS.

ARISTIDE.

JE détourne vos pas, je sçai où je m'expose ;
Mais l'intérêt public va devant toute chose,
Et c'est enfin, Seigneur, à ne vous rien céler,
Au nom de tous les Grecs que je viens vous parler.

PAUSANIAS.

Avec beaucoup d'ardeur le bien public vous touche,
Et tous les Grecs souvent parlent par votre bouche,
Mais je veux bien, Seigneur, me taire là-dessus,
Pour prix des derniers soins que vous m'avez rendus.

ARISTIDE.

Croyez qu'avec regret, Seigneur...

PAUSANIAS.

Pour votre gloire
Sans rien examiner je consens à tout croire,
Je croirai, s'il le faut, que le superbe emploi
De voir un Général prendre de vous la loi,

D'avoir au nom des Grecs des ordres à préscrire,
Au Chef dont vous devez reconnoître l'empire,
Est un soin qui n'a rien qui vous flatte en secret,
Et dont vous vous chargez toujours avec regret,
Quoi qu'il en soit, enfin sçachons ce qu'on désire,
Et ce qu'au nom des Grecs vous avez à me dire.

ARISTIDE.

C'est un soin important qu'ils souhaitent de vous,
Pour votre propre gloire & pour le bien de tous.
Cleonice est toujours à craindre avec justice.

PAUSANIAS.

Les Grecs se mêlent-ils encor de Cleonice ?
Elle a la liberté, j'en ai pû disposer.

ARISTIDE.

Oüi; mais les Grecs ont peur qu'elle en puisse abuser.
Ce que leur a coûté la haine de son pere,
En fait craindre en la fille un reste héréditaire;
Suspecte parmi nous, on veut qu'elle aille en paix,
Parmi nos ennemis joüir de vos bienfaits,
Et que vous preniez soin, Seigneur, qu'en diligence
Elle quitte la Grece, & dès demain Bisance.

PAUSANIAS.

L'ordre est pressant, sans doute, & surprenant pour moi.
Se peut-il que les Grecs, ces peuples sans effroi,
Eux, qui sous ma conduite avec d'assurance,
Ont bravé des Persans l'effroyable puissance,
Eut de tant d'ennemis par tout victorieux,
Soient capables de craindre une fille en ces lieux?
Mais une fille enfin, qui n'a pour toutes armes
Que ce que sa beauté lui peut donner de charmes,
Que d'innocens appas qu'elle fait éclater...

ARISTIDE.

Hé! c'est par-là, Seigneur, qu'elle est à redouter.

La beauté quelquefois forme de grands orages,
Elle est souvent l'écueil des plus fermes courages,
Des plus fiers ennemis tel a bravé l'effort,
Qui contre de beaux yeux n'est pas toujours si fort.
Quelque héros qu'on soit on n'est pas insensible,
Et fut-on mille fois à la guerre invincible,
Mille fois intrépide & mille fois vainqueur;
L'amour trouve aisément le foible d'un grand cœur.

PAUSANIAS.

Si c'est en Cleonice un crime d'être aimable,
Pour qui trouvez-vous tant sa beauté redoutable?
Pour Cimon votre ami, craignez-vous ses appas?

ARISTIDE.

Tout mon ami qu'il est, je n'en répondrois pas:
Mais si je puis, Seigneur, oser ne vous rien feindre,
Vous-même pourriez-vous n'y trouver rien à craindre?

PAUSANIAS.

Un soin si curieux doit me surprendre fort.

ARISTIDE.

Je parle au nom des Grecs, je vous l'ai dit d'abord.

PAUSANIAS.

Au nom des Grecs, ou non, d'eux, ou de vous, n'importe.
La curiosité me paroît toujours forte;
Que les Grecs, sans prétendre à plus qu'il n'est permis,
Me demandent raison de ce qu'ils m'ont commis,
Du soin de soutenir leur gloire chancelante,
Du soin de ranimer leur liberté mourante,
Du soin de les tirer de cent périls pressans,
Du soin de vaincre enfin trois cens mille Persans:
C'est dequoi, s'il le faut, & sans peine, & sans honte,
Le Général des Grecs est prêt à rendre compte:
Mais pour ce qui se passe en secret dans son cœur,
Quels que soient ses désirs, quelle qu'en soit l'ardeur,

Qu'il s'engage à son gré, qu'il haïsse ou qu'il aime,
Il n'en prétend devoir de compte qu'à lui-même.

ARISTIDE.

Aucun des Grecs, Seigneur, n'a la témérité
De vouloir de leur Chef choquer la liberté ;
Mais si vous êtes libre, ils prétendent tous l'être,
Et pour souffrir un Chef ne souffrent point de Maître :
Ils laissent votre cœur à son gré soupirer,
Contre un objet suspect laissez-le s'assurer :
S'ils craignent, vous devez d'autant moins vous en plaindre,
Que ce n'est que pour vous qu'ils ont le plus à craindre :
Leur soin part de leur zéle, & vous doit être doux,
Ils ont peur d'avoir lieu d'oser rien contre vous,
De vous voir engager plus qu'ils ne voudroient croire,
De vous voir oublier peut-être votre gloire,
Et pour leur Général eux-mêmes de se voir
Dans la nécessité d'oublier leur devoir.

PAUSANIAS.

Sçachez-vous, & les Grecs....

ARISTIDE.

Cessez de nous confondre,
Ce n'est qu'aux Grecs, Seigneur, que vous devez répondre,
Je vous parle pour eux.

PAUSANIAS.

Puisque vous le voulez,
Je réponds donc aux Grecs pour qui vous me parlez.
Leur zéle va trop loin, ils ont sujet de croire
Que je sçaurai sans eux avoir soin de ma gloire,
Qu'ils ne se mêlent pas d'en prendre aucun souci,
Et quant à leur devoir j'en aurai soin aussi.

L'intérêt que j'y prens vaut bien que l'on s'y fie,
Je répons d'empêcher que personne l'oublie,
Ou de sçavoir au moins par un prompt repentir
Y ramener quiconque oseroit en sortir.
Voilà ce que de moi les Grecs doivent attendre,
Et ce que de ma part vous leur pouvez apprendre.

ARISTIDE.

Si mon avis, Seigneur, peut ici se mêler....

PAUSANIAS.

Ce n'est qu'au nom des Grecs que vous devez parler
Et n'ayant de leur part rien de plus à me dire,
Vous avez ma réponse, & cela doit suffire.
Je n'écoute plus rien; vos soins sont superflus.

ARISTIDE.

Je vois pourquoi, Seigneur, vous ne m'écoutez plus.

SCENE II.

CLEONICE, PAUSANIAS.

CLEONICE.

Après tant de bienfaits & pour faveur derniere,
Pourrai-je encor, Seigneur, vous faire une priere?
Pourrai-je à mon devoir vous faire consentir?

PAUSANIAS.

Que ne pourrez-vous point?

CLEONICE.

Pourrai-je enfin partir?

PAUSANIAS.

Vous même avec les Grecs aussi d'intelligence?
Et vous me condamnez comme eux à votre absence?

Avec eux contre moi vous vous joignez si bien ?

CLEONICE.

Les Grecs font leur devoir, je fais aussi le mien.

PAUSANIAS.

Quoi, Madame à partir vous êtes déja prête ?
Et mon cœur ni ma main n'ont rien qui vous arrête ?
A me fuir pour jamais vous trouvez tant d'appas ?

CLEONICE.

Seigneur, si vous m'aimez ne m'en détournez pas.

PAUSANIAS.

Si je vous aime, ingrate ? ainsi pour me confondre,
Aux soins de mon amour vous voulez donc répondre ?
Vous voulez que toujours nous soyons ennemis ?
Hé bien, vous êtes libre & tout vous est permis.
Partez ; mais pour le prix d'un amour qui vous gêne,
Laissez-moi donc au moins un peu de votre haine.

CLEONICE.

Hélas !

PAUSANIAS.

Vous soupirez, me haïssez vous tant ?

CLEONICE.

On dit peu que l'on hait, Seigneur, en soupirant.

PAUSANIAS.

Puis-je oser demander pourquoi ce cœur soupire ?

CLEONICE.

Ne me demandez rien, j'aurois peur d'en trop dire.

PAUSANIAS.

Ah ! dites tout, de grace, achevez cet aveu.

CLEONICE.

Ma honte & mon silence en disent-ils trop peu ?

PAUSANIAS.

Si vous ne partiez point, j'oserois les entendre,
Et si j'en crois vos yeux, votre cœur devient tendre,

Je

Je ne rencontre plus de haine en vos regards :
Cependant vous partez.

CLEONICE.

Et c'est pourquoi je parts.
J'oublie en vous voyant avec trop peu de peine,
Tout ce que je vous dois de colere & de haine.
Près de vous sur mon cœur j'ai trop peu de pouvoir ;
Et je tâche en fuyant de sauver mon devoir.
Laissez-moi ménager quelque reste de gloire,
Ma fuite vous assure assez de la victoire ;
Le péril est trop grand & n'a que trop d'appas,
Epargnez ma foiblesse & n'en triomphez pas.

PAUSANIAS.

Laissez-là triompher, cette heureuse foiblesse,
De la sévérité du devoir qui vous presse.

CLEONICE.

Puis-je trahir le sang à qui je dois le jour ?
Qui pourroit m'excuser !

PAUSANIAS.

Que ne peut point l'amour ?

CLEONICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, contre un devoir sévere,
Si l'amour sert d'excuse aux fautes qu'il fait faire,
Il ne tiendra qu'à vous de m'en convaincre bien,
Et sur votre devoir je reglerai le mien.

PAUSANIAS.

Il ne tiendroit qu'à moi ?

CLEONICE.

Non, Seigneur, qu'à vous-même.
Montrez-moi ce que doit un grand cœur quand il aime.

Montrez-moi le premier pour m'en faire une loi,
Même foiblesse en vous que vous voulez en moi;
Montrez-moi quelque gloire ici qui vous retienne
Par l'oubli de la vôtre à négliger la mienne.
J'en croirai votre exemple, & je trouverai doux
Que vous m'autorisiez à faillir après vous;
Puisque la Grece en moi d'un fardeau se délivre,
J'oserai tout pour vous si vous osez me suivre.

PAUSANIAS.

Oublier mon devoir?

CLEONICE.

Hé! vous souhaitez bien,
Seigneur, qu'en vous aimant j'oublie aussi le mien.

PAUSANIAS.

Ma foi, c'est par serment engagée à la Grece.

CLEONICE.

J'ai fait serment aussi de vous haïr sans cesse.

PAUSANIAS.

Quoi! trahir mon pays pour vous trop obéir?

CLEONICE.

Le sang d'un pere est-il plus facile à trahir?

PAUSANIAS.

D'un si coupable effort voyez pour moi la honte.

CLEONICE.

Et c'est de quoi, Seigneur, l'amour vous tiendra compte.
Un effort de vertu n'est pas effort pour vous,
Votre cœur y suivroit son penchant le plus doux.
L'ardeur est pour la gloire aux grands cœurs naturelle.
Et l'amour ne doit rien de ce qu'on fait pour elle.

PAUSANIAS.

Considerez mon rang.

CLEONICE.

Regardez en ces lieux
Combien pour vous l'ôter vous avez d'envieux;

Vous êtes en péril toujours qu'on vous l'arrache :
Et de plus, c'est un rang où ma haine s'attache :
Il m'a coûté mon pere,& sur lui mon courroux
Tombe exprès pour pouvoir se détourner de vous.
N'attendez pas ici que la Grece vous l'ôte,
La Perse peut vous rendre une grandeur plus haute ;
Vous pouvez vous y faire un rang à votre choix,
Elle a mille Sujets plus grands que tous vos Rois ;
Cessez pour des ingrats de vaincre & de combattre,
Relevez le parti que vous venez d'abattre :
Portez-y la victoire, & par vos seuls exploits
Changez du monde entier le sort jusqu'à deux fois.
Ce crime,au moins, s'il faut ainsi que l'on le nomme,
Est un illustre crime & digne d'un grand homme,
Est digne d'un héros intrépide, fameux ;
Et pour tout dire enfin, d'un héros amoureux.

PAUSANIAS.

Vous me pouvez aimer, & vous voulez, cruelle,
Voir flétrir ma vertu d'une tâche éternelle ;
Vous m'aimez, & voulez pour prix de votre cœur,
Que de tout l'univers je mérite l'horreur.
Vous m'aimez, & l'amour dans votre ame inhumaine,
Ne se peut empêcher d'agir comme la haine ;
Et dans les plus doux vœux que pour moi vous formez,
C'est même en ennemie encor que vous m'aimez.
Allez, Madame, en vain vous pressez ma foiblesse,
La gloire est de mon cœur la premiere maîtresse.
L'amour a dû toujours s'attendre à lui céder,
On devroit avec elle au moins s'accommoder ;
Malgré de vos appas la puissance infinie,
Je veux me révolter contre leur tyrannie,
M'affranchir de leur charme ; & pour m'en garantir
Allez, ingrate, allez, hâtez-vous de partir.

Sauvez-moi de ces yeux dont la beauté funeste,
Peut encor enchanter la vertu qui me reste ;
De ces régards cruels que j'ai trouvez trop doux ;
Emportez s'il se peut ma foiblesse avec vous ;
Déracinez l'ardeur de ma fatale flamme ;
Rompez, brisez mes fers, jusqu'au fond de mon ame.
Arrachez-m'en les nœuds, dûssiez-vous en ce jour
M'arracher mille fois le cœur avec l'amour.

CLEONICE.

Ce grand effort m'apprend celui que je doit faire ;
Votre vertu m'étoit un secours nécessaire ;
Il faut la contenter & mon devoir aussi,
Il faut partir enfin.

PAUSANIAS.

Et vous partez ainsi ?

CLEONICE.

Il le faut bien, Seigneur, vous me chassez vous-même.

PAUSANIAS.

Moi, Madame ? Ah ! plûtôt, c'est votre haine extrême !
C'est elle qui vous chasse avec un si grand soin.

CLEONICE.

Que n'est-il vrai. Seigneur, je serois déja loin.

PAUSANIAS.

Mais, qu'ai je dit qui puisse à partir vous contraindre ?

CLEONICE.

Ce que vous m'avez dit me sert trop pour m'en plaindre.

PAUSANIAS.

Mais encor qu'ai je dit qui vous presse à tel point ?

CLEONICE.

L'oubliez-vous si-tôt ?

PAUSANIAS.

Ne l'oubliez-vous point ?

Quand vous ne pourriez même en perdre la mémoire,
Quoique j'aie pû dire, avez-vous pû m'en croire?
Et ne pas pardonner dans mon cœur qui se rend,
A ce dernier éclat d'un devoir expirant!
C'en est fait, & je sens que l'ardeur qui m'emporte,
Se relâchoit exprès pour devenir plus forte;
Et que ce fier torrent qui devoit m'accabler,
N'interrompoit son cours que pour le redoubler.
Disposez de mon cœur, vous avez la puissance
D'y mettre à votre gré le crime ou l'innocence.
La colere des Grecs ni la foudre des Dieux,
Ne l'ébranlent pas tant qu'un regard de vos yeux.
L'amour m'attache à vous, le nœud dont il me lie
Est plus fort mille fois que grandeur ni Patrie:
Je trouverois sans vous la grandeur sans appas,
Et n'ai point de Patrie où vous ne serez pas.
Mais ne puis-je obtenir que pour quitter la Grece,
Vous attendiez au moins encor qu'on vous en presse.
Je m'exile avec vous, s'il le faut, sans effroi;
Demeurez, s'il se peut, pour regner avec moi;
Laissez-moi voir encor si la Grece propice,
Peut vouloir qu'avec vous son général s'unisse.
Résisteriez-vous seule à nos communs souhaits?

CLEONICE.

Ah! la Grece, Seigneur, ne le voudra jamais!

PAUSANIAS.

Oserai-je esperer qu'il ne tint qu'à la Grece?

CLEONICE.

Votre exemple autorise & me rend ma foiblesse;
Allez, esperez tout, vous m'apprenez trop bien,
Seigneur, que quand on aime on ne refuse rien.

SCENE III.

PAUSANIAS, DEMARATE, CHARILE.

DEMARATE.

PArdonnez-moi le trouble où vous met ma présence,
Seigneur, & m'accordez un moment d'audience.

PAUSANIAS.

Parlez, je vous dois tant qu'il me seroit bien doux
De pouvoir à mon tour quelque chose pour vous.

DEMARATE.

Votre intérêt, Seigneur, est le seul que j'embrasse,
Ne craignez de ma part rien qui vous embarrasse:
Vous avez pour garans ma tendresse & ma foi,
Qu'ayant à vous parler ce n'est jamais pour moi;
C'est pour vous, pour vos jours que mes soins s'intéressent...

PAUSANIAS.

Mais sçavez-vous, Madame, à qui vos soins s'adressent?
J'ai honte de surprendre encore à vos bontez
Des sentimens si doux & si peu meritez;
Et pour leur prix au moins je veux bien vous apprendre:
Combien j'en suis indigne avant que rien entendre.
Apprenez que je suis en effet malgré moi,
Plus ingrat que jamais à ce que je vous doi;
Qu'avec un seul régard presque sans résistance,
L'amour a triomphé de ma réconnoissance;

Qu'enflamé, qu'enchaîné, que tout percé de coups,
Mon cœur n'a qu'un moment pour combattre pour vous ;
Que toute ma vertu par la vôtre excitée,
S'est en votre faveur vainement révoltée ;
Que mes efforts n'ont fait que resserrer mes nœuds,
Qu'approfondir ma playe & qu'irriter mes feux.
Abandonnez des jours dignes de votre haine.

DEMARATE.

Je le vois bien, Seigneur, tous mes soins vous font peine,
Votre propre salut pour qui j'ai tant d'effroi,
Vous deviendroit à charge à le tenir de moi :
Il vous coûteroit trop au prix d'un grand service,
De me devoir vos jours & même Cleonice.

PAUSANIAS.

Cleonice ? on voudroit l'ôter à mon espoir ;
Puisqu'il vous plaît, Madame, il faut vous tout devoir.
Parlez, par vos bontés, comblez mon injustice.

DEMARATE.

Hé, vous ne m'écoutez qu'au nom de Cleonice !
Vous pouviez à ma honte insulter un peu moins,
Vous craignez de devoir votre vie à mes soins ;
Et rendant ma tendresse à moi-même fatale,
Vous n'appréhendez pas d'y devoir ma Rivale.
N'importe, il faut, Seigneur, en sacrifiant tout ;
Pour confondre un ingrat le servir jusqu'au bout.
Votre Rival piqué de perdre ce qu'il aime,
A crû qu'en même état je la serois de même ;
Que mon dépit caché n'avoit pas moins d'ardeur,
Et s'est ouvert à moi pour découvrir mon cœur.
J'ai d'abord contre vous feint pour mieux vous défendre,
D'embrasser le parti qu'il me pressoit de prendre.

J'ai juré votre perte & promis d'éclater,
Avec moi cette nuit il doit tout concerter;
Et dès que j'aurai sçû ce qu'il veut entreprendre,
Soyez sûr qu'aussi-tôt j'irai vous tout apprendre.

PAUSANIAS.

Dieux! Faut-il qu'un ingrat toujours vous doive tant?
Je vais faire garder Cleonice à l'instant.

DEMARATE.

Quoi, pour l'unique prix de ce dernier service,
Seigneur, vous me quittez déja pour Cleonice?

PAUSANIAS.

Vous qui sçavez aimer excusez un amant,
Sa sûreté m'engage à cet empressement.

DEMARATE.

Il n'est rien qui vous presse encor pour sa défense.
On ne doit pas d'abord tenter la violence:
Mais votre empressement doit être à redouter,
Peut me rendre suspecte & tout précipiter:
Je ne répons de rien pour peu qu'on me soupçonne.

PAUSANIAS.

Mon sort est vos mains & je vous l'abandonne.
Cependant, puisqu'il faut qu'on ne soupçonne rien,
On peut se défier d'un trop long entretien.

DEMARATE.

Cette précaution ne sçauroit être vaine;
Mais, Seigneur, c'est un soin que j'oubliois sans peine,
Vous n'y songez que trop.

PAUSANIAS.

Ah! pour tant de bienfaits
Que je ne puis-je....

DEMARATE.

Epargnez d'inutiles souhaits.
Ils

Ils redoublent ma honte & la gloire d'une autre,
Seigneur, je suis mon sort, allez, suivez le vôtre:
Le vôtre est d'être ingrat, & le mien de sçavoir,
Et souffrir sans murmure, & servir sans espoir.
Il s'en va donc, enfin.

SCENE IV.

DEMARATE, CHARILE.

CHARILE.

Il sort l'ame interdite.
Il vous quitte confus.

DEMARATE.

Mais enfin il me quitte.
Il ne me peut souffrir, & j'ai beau tout tenter:
Amour, services, soins, rien ne peut l'arrêter.

CHARILE.

J'admire que votre ame ait tant pû se contraindre.

DEMARATE.

Tu l'as vû, jusques ici j'ai souffert sans me plaindre,
J'ai pris d'extrêmes soins, fait les derniers efforts
Pour retenir l'ardeur de mes jaloux transports:
Mais crois-tu dans mon ame à force de contrainte,
Mes transports étouffés, ma jalousie éteinte?
Penses-tu qu'en effet sous ce calme apparent,
Dans le fonds de mon cœur l'orage soit moins grand?
J'ai crû par de grands soins toucher un grand courage,
Regagner par ces soins doucemunt un volage,
Et donner à son cœur, & laisser à sa foi

Des moyens & du temps pour revenir à moi.
Mais perdant tout espoir, l'Amour même déchaîne
Un dépit trop contraint, qui m'échappe & m'entraîne,
Un dépit à son comble à la fin parvenu,
Furieux, d'autant plus qu'il s'est plus retenu.
Un dépit aussi fort que mon amour fut tendre,
Excite ma fureur, & peut tout entreprendre
De tant de soins perdus j'ai du moins profité
D'avoir mis ma vengeance en pleine sûreté,
Sans crainte & sans soupçon de mon dépit extrême,
Ma victime à mes coups vient s'offrir à elle-même,
Et sera de concert avecque ma fureur,
Pour m'aider à trouver le chemin de son cœur.

CHARILE.

Il mourra donc enfin, l'ingrat qui vous offense?

DEMARATE.

Il mourra! Ce seroit trop peu pour ma vengeance.
Il faut pour le punir au gré de mon transport
Quelque genre de peine au dessus de la mort.
Dans un cœur trop charmé, tu viens de voir sans cesse
Ce que peut de l'Amour la derniere tendresse;
Dans un cœur outragé, viens, Charille, viens voir
Ce que peut à son tour l'Amour au désespoir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EURIANAX, PAUSANIAS.

EURIANAX.

DANS quel trouble, Seigneur, vous vois-je ici paroître ?
Ce grand courage ainsi peut-il se reconnoître ?
Quoi ! le danger étonne un cœur si glorieux ?

PAUSANIAS.

Quel danger ? Que dis-tu ? Parle, & t'explique mieux.

EURIANAX.

Apprenez donc, Seigneur, qu'une troupe mutine,
Maîtresse de la Ville, au Palais s'achemine,
Que dans la nuit tout cede, & que votre rival,
Même sans qu'il paroisse, est nommé Général :
Qu'il n'a qu'à se montrer pour recevoir l'Empire ;
Et qu'en ces lieux enfin contre vous tout conspire.

PAUSANIAS.

Les mutins ont un Chef dont je prends peu d'effroi.
Aristide est ici le seul... Mais je le voi.

SCENE II.

ARISTIDE, PAUSANIAS, SOPHANE, EURIANAX.

ARISTIDE.

Je me dérobe aux Grecs, & viens ici moi-même
Défendre en vous, Seigneur, l'honneur du rang suprême.
C'est en vain qu'à le perdre on peut se voir forcé :
Le caractere, au moins, n'en peut être effacé.
Mon zele encor pour vous des factieux m'écarte.

PAUSANIAS.

D'un zele Athenien je juge en Roi de Sparte.
Je veux bien y répondre avec un libre aveu,
Je l'estime beaucoup, & m'en défie un peu.
Voyons où des mutins l'audace peut s'étendre.

ARISTIDE.

Souffrez qu'auparavant j'ose vous tout apprendre :
J'ai des amis en foule à la porte arrêtez,
Qui m'ont suivi sans bruit de differens côtez :
A vous garder ici mon ordre les engage.

PAUSANIAS.

Et tout cela par zele & pour mon avantage ?

ARISTIDE.

Si vous en jugez bien, vous n'en sçauriez douter ;
Pour vous au moindre effort tout est à redouter.
Craignez tout des mutins...

PAUSANIAS.

Quoi donc, vous pouvez croire
Que si je perds mon rang, je survive à ma gloire ?
Que je puisse ramper dans un destin plus bas ?
Qu'ai-je à craindre en tombant que de ne périr pas ?

Qu'un peuple ingrat acheve & ma perte & son crime,
D'un Chef qui l'a sauvé qu'il fasse sa victime,
Et m'ôte enfin la vie avec ma dignité,
Pour prix de mes travaux & de sa liberté.

ARISTIDE.

Encore un coup, craignez une fureur extrême;
Et si votre grand cœur ne craint rien pour vous-même,
Songez contre quel sang les Grecs sont animez,
Et du moins, craignez tout pour ce que vous aimez.

PAUSANIAS.

Ah! que vous sçavez bien chercher avec adresse
Par où mon cœur peut craindre, & trouver sa foiblesse!
Que votre ambition a de rafinement!
Et qu'elle se prévaut de mon égarement!

ARISTIDE.

Je n'ai rien épargné, Seigneur, je le confesse,
Pour mettre en mon pays l'Empire de la Grece.
J'en obtiens l'avantage & sans en rien garder,
Je ne veux que l'honneur de le pouvoir céder.
En faveur d'un ami mon estime en dispose;
Voilà l'ambition que mon cœur se propose,
C'est le but de mes vœux, & des soins que j'ai pris.

PAUSANIAS.

Sauvez-moi ce que j'aime, il n'importe à quel prix.

ARISTIDE.

Fiez vous-en à moi, vos feux n'ont rien à craindre,
La fureur des mutins, par mes soins peut s'éteindre;
Et pour vous rendre en paix maître de votre espoir,
Je veux les renvoyer au camp dans leur devoir;
Je vais y donner ordre avecque diligence.

PAUSANIAS.

Cependant, Cléonice est-elle en assurance?

ARISTIDE.

Sophane, ayez-en soin; pour la garder, prenez

Tous les amis qu'ici nous avons amenez.

PAUSANIAS.

De grace, en ma faveur que votre soin redouble;
Respectez son repos, empêchez qu'on le trouble;
De son appartement qu'on s'approche sans bruit,
Et qu'il n'arrive rien sans que j'en sois instruit.

SCENE III.

PAUSANIAS, EURIANAX.

PAUSANIAS.

Je doute, Eurianax, si mon amour extrême
Doit pour la bien garder se fier qu'à moi-même:
Tout me paroît suspect, mon cœur inquiété
Ne la peut croire encor assez en sûreté.
Cherchons nos vrais amis.

EURIANAX.

Le peu qui vous en reste
Garderoit mal un bien qui vous est si funeste,
Un bien pour qui l'amour vous fait tout oublier.
C'est à vos ennemis qu'il faut vos en fier.
Vous l'avez aux dépens d'une grandeur trop haute,
Pour craindre qu'Aristide endure qu'on vous l'ôte:
Et son zele avec joye à ce prix employé,
Pour servir mal vos feux en est trop bien payé.
Il vous en doit coûter la grandeur souveraine,
Même à votre rival vous la cédez sans peine,
A l'ennemi mortel qui s'est crû tout permis....

PAUSANIAS.

Laisse mourir ma haîne avec mes ennemis.

Je céde un bien ſans peine à qui n'y peut prétendre.

EURIANAX.

Quoi donc, votre rival...

PAUSANIAS.

Je te vais tout apprendre.
J'attendois Demarate, & devois cette nuit
Des plus ſecrets complots être par elle inſtruit.
Confus de tant d'efforts que l'Amour lui fait faire,
Je me ſuis retiré plutôt qu'à l'ordinaire;
Ordonnant que chez moi, ſans rien conſidérer,
Demarate en tout temps eût liberté d'entrer.
Déja las de veiller, & fatigué d'attendre,
Un ſommeil inquiet m'étoit venu ſurprendre:
Et des ſonges confus m'agitoient tour à tour,
Suivant tantôt ma haîne & tantôt mon amour.
Je me croyois au bord d'un affreux précipice,
Où mon rival ſembloit entraîner Cleonice;
Lorſque, ſaiſi de crainte, & d'horreur travaillé,
La voix de Demarate enfin m'a réveillé:
Seigneur, a-t'elle dit, tremblante, hors d'haleine,
Et pour trop ſe preſſer, s'exprimant avec peine,
Vengez-vous d'un rival, d'un perfide ennemi,
Le voici qui prétend vous ſurprendre endormi.
Sans ſuite, & déguiſé ſur mes pas il s'avance.
Hatez-vous. J'ai voulu le joindre en diligence:
Mais je ne ſçai comment me trouvant ſans clarté,
Et marchant au hazard parmi l'obſcurité,
Mon rival aveuglé de ſa fureur extrême,
Au fer qui le cherchoit s'eſt préſenté lui-même;
Et tombant ſans parler ni faire aucun effort,
Un premier coup fatal a ſuffi pour ſa mort,
Tant ſon ame étonnée à la hâte eſt partie,
Au premier jour ouvert à ſortir de la vie.
Demarate a couru chercher de la clarté,
Mais honteux d'un trépas qui m'a ſi peu coûté,
Et ſentant dans mon cœur je ne ſçai quel murmure
Reprocher à mon bras cette vengeance obſcure,

J'en ai fui le spectacle, & me suis retiré
Jusqu'ici dans le trouble où tu m'as rencontré.
Mais enfin, il est temps que mon cœur se dégage
Des restes importuns d'une funeste image.
Je ne veux plus songer qu'à la félicité
Dont mes feux vont joüir avec tranquilité,
Qu'à la douceur de vivre, aimé de ce que j'aime;
Content, débarrassé des soins du rang suprême,
Et de passer enfin au gré de mes désirs,
Du faîte des grandeurs au comble des plaisirs.

EURIANAX.

Quel changement, Seigneur, d'un cœur tel que le vôtre!

PAUSANIAS.

Un grand cœur, quand il aime, aime encor plus qu'un autre;
Et les mêmes ardeurs, les mêmes sentimens
Qui font les grands Héros font les tendres amans.
N'attens pas de mon cœur de communes tendresses,
Ni rien que d'éclatant, jusques dans mes foiblesses.
Mon courage trop grand ne se peut démentir,
Mes fautes, mes erreurs, tout s'en doit ressentir;
Et j'oserai porter, quoiqu'on en puisse croire,
Mon amour aussi loin que j'ai porté ma gloire.

SCENE IV.

PAUSANIAS, ARISTIDE, EURIANAX.

PAUSANIAS.

HE' bien, qu'avez-vous fait ?

ARISTIDE.

Tout ce que j'ai promis.
Le tumulte est calmé, les mutins sont soumis,
J'ai vû votre rival lui-même les conduire.

PAUSANIAS.

Mon rival ?

ARISTIDE.

Il promet de ne jamais vous nuire.

PAUSANIAS.

Hé! mon rival lui-même aussi vous a parlé ?

ARISTIDE.

Oüi, Seigneur, votre amour ne sera plus troublé,
J'en ai pris sa parole, & s'il s'osoit dédire,
Je vous en suis garant ; cela vous doit suffire :
Du trouble où je vous vois vous devez revenir.

PAUSANIAS

Je ne le puis cacher, j'ai peine à le bannir.

SCENE V.

PAUSANIAS, ARISTIDE, SOPHANE, EURIANAX.

PAUSANIAS.

MAis, Sophane en ces lieux, quel ordre vous rappelle ?
Vous quittez Cléonice ?

SOPHANE.

Elle n'est pas chez elle,
Seigneur, & j'ai voulu la chercher vainement.

PAUSANIAS.

Cleonice n'est pas dans son appartement ?
Et vous n'avez point sçû ce qu'elle est devenuë ?

SOPHANE.

En habit déguisé pour passer inconnuë,
Quelques-uns de vos gens craignant les factieux,
L'ont mise en sûreté chez Demarate...

PAUSANIAS.

O Dieux !

SOPHANE.

J'ai cherché Demarate & je l'ai rencontrée,
Mais elle ne s'est point avec moi déclarée.
Elle-même vous cherche avec empressement,
Et ne veut s'expliquer qu'avec vous seulement.
Vous la voyez.

SCENE VI.

PAUSANIAS, DEMARATE, ARISTIDE, SOPHANE, EURIANAX.

PAUSANIAS.

MAdame, où donc est Cleonice?

DEMARATE.

Il est juste, il est temps que je vous éclaicisse;
Je vous aimois, Seigneur, & pour vous regagner,
Je n'ai, vous le sçavez, voulu rien épargner...

PAUSANIAS.

Cleonice, il est vrai, m'a fait tout méconnoître,
Je le sçai; mais enfin, Madame, où peut-elle être?

DEMARATE.

Laissez-moi m'expliquer, pour vous bien faire voir...

PAUSANIAS.

De grace, expliquez-moi ce que je veux sçavoir,
Tirez-moi des horreurs d'un embarras funeste,
Parlez de Cleonice, & laissez tout le reste.

DEMARATE.

Que vous pressez le coup qui vous doit accabler!
J'en tremble encor pour vous, commencé d'en trembler.
J'ai trompé Cleonice en lui faisant entendre
Que contre elle les Grecs vouloient tout entreprendre,
Et qu'après tant de soins qui vous prouvoient ma foi,
Votre amour n'avoit pû la confier qu'à moi.

PAUSANIAS.

Et qu'en avez-vous fait ?

DEMARATE.

Déguisée & sans suite
Je l'ai secretement jusques chez vous conduite.

PAUSANIAS.

Chez moi ?

DEMARATE.

Dans votre chambre enfin, même en effet
Jusqu'en vos mains, voyez ce qu'elles en ont fait.

PAUSANIAS.

Qu'entens-je ?

DEMARATE.

Entendez tout, il n'est plus temps de feindre,
Mon dépit n'a pour vous que trop sçû se contraindre,
Il n'a laissé que trop éclater mon amour ;
Et c'est à ma vengeance à paroître à son tour.
Durant votre sommeil, m'avançant la premiere ;
J'ai pris l'occasion d'éteindre la lumiere.
Cleonice a sans peur suivi mes pas chez vous,
J'ai ménagé ce temps pour l'offrir à vos coups.
Sous le nom d'un rival, par une erreur fatale,
J'ai forcé votre amour d'immoler ma rivale :
Par l'excès de vos feux j'ai sçû vous éblouir,
Je me suis fait venger par qui m'a sçû trahir.
C'étoit peu pour me faire une vengeance pleine,
D'armer contre vos jours la fureur & la haîne :
J'ai pris soin d'oser plus que vous ôter le jour,
Et d'armer l'amour même enfin contre l'amour.

PAUSANIAS.

Ah, barbare !

DEMARATE.

Eclatez, suivez votre colere,
Je me suis satisfaite, & veux vous satisfaire ;
J'ai mis votre rigueur en droit de tout oser,
Ce dernier sacrifice a dû l'autoriser.
Il a rendu pour moi votre horreur légitime,

Vous nous deviez enfin cette grande victime,
Vous nous l'avez offerte, & je viens sans effroi
Vous offrir à mon tour celle que je vous doi.
Achevez, vengez-vous, & vengez ma rivale,
Que la mort rende au moins notre fortune égale;
Et que le même bras, du même fer armé,
Joigne un sang odieux à ce sang trop aimé.
Vous dédaignez, Seigneur, de vous rendre justice,
Vous me refusez tout jusques à mon supplice;
Mais au refus du bras qui me veut négliger,
Le fer qui m'a vengée, au moins vous doit venger.

Elle fuit avec l'épée de Pausanias.

ARISTIDE.

O Dieux! courons....

EURIANAX *arrêtant Aristide.*

Seigneur, Sophane l'a suivie;
Près d'elle il suffira pour assurer sa vie.
De grace demeurons près de Pausanias,
A ses premiers transports ne l'abandonnons pas,
Fût-il votre ennemi, fut-il cent fois coupable,
Voyez où l'a réduit son amour déplorable.

ARISTIDE.

Je plains l'état funeste où ses malheurs l'ont mis;
Et les infortunés sont toujours mes amis:
Un affreux désespoir dans ses regards éclate.
Mais Sophane revient, & quitte Demarate.

SCENE DERNIERE.

SOPHANE, PAUSANIAS, ARISTIDE, EURIANAX.

SOPHANE.

Avant qu'on l'ait pû joindre elle a finit son sort,
Et prévenu nos soins par une prompte mort.
D'un coup précipité mortellement frappée....

PAUSANIAS.

Donnez, rendez-la moi, cette fatale épée;
Je ne suis donc plus libre? & pour me voir souffrir,
On prétend m'ôter tout jusqu'au droit de mourir.

ARISTIDE.

Vivez, Seigneur....

PAUSANIAS.

Cruel! Quoi; toujours me poursuivre?
Que vous ai-je donc fait, pour me forcer de vivre?
Malgré nos différens & votre inimitié,
Suis-je trop peu puni pour vous faire pitié?
Considerez l'excès du malheur qui m'accable,
Sur le point d'obtenir un objet adorable.
Un objet par l'amour à la haîne arraché,
Malgré le sang d'un pere en ma faveur touché;
Pour qui de mon devoir j'ai perdu la mémoire,
Abandonné mon rang, sacrifié ma gloire;
Pour qui j'ai tout trahi, pour qui j'ai tout quitté;
Enfin, d'autant plus cher qu'il m'avoit plus couté:
Après tant de périls, tant de soins, tant d'allarmes,
Prêt à voir dans mes bras cet objet plein de charmes,
Par une aveugle erreur, par un coup in humain,
Je le perds, je l'immole, & de ma propre main.

Laissez mêler mon sang au sang de Cleonice,
Puisqu'il ne se peut plus que l'amour nous unisse ;
Ne nous séparez pas par un dernier effort,
Et nous laissez au moins rejoindre par la mort.

EURIANAX.

Vivez pour tous les Grecs.

PAUSANIAS.

Par un zele barbare
Eurianax aussi contre moi se déclare ;
A l'horreur de la vie il veut me condamner,
Lorsque c'est mille fois pis que m'assassiner.
Croyez-vous malgré moi me sauver de moi-même?
Non, en dépit de vous je suivrai ce que j'aime,
Et pour nous réünir, malgré tout votre effort,
Tout désarmé qu'il est, l'amour n'est que trop fort.
Défens-moi donc, Amour, de leur pitié cruelle.
Aigris mon désespoir, rends ma douleur mortelle,
Défais-moi d'une vie unie à tant d'horreurs,
C'en est fait, il m'exauce, & je sens que je meurs.

ARISTIDE.

Ses jours semblent finis, je n'ose en rien attendre ;
Mais ne négligeons rien des soins qu'on lui peut rendre.

Fin du troisiéme Tome.